DONATIEN.

IMPRIMERIE DE BOULÉ ET Cᵉ, RUE COQ-HÉRON, 3.

364

DONATIEN,

PAR

Pierre
M. PITRE-CHEVALIER, (pseud.)

Auteur des JEUNES FILLES (poésies),

TRADUCTEUR DES ROMANS DE SCHILLER.

Deus æmulator, reddens iniquitatem patrum super filios.
(MOÏSE. *Deuteron.*)

TOME DEUXIÈME.

162518.
31.8.21.

PARIS.

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE COQ-HÉRON, 5.

1838.

PQ
2207
C452D6
t.2

L'ASSAUT.

CHAPITRE XXVI.

L'Assaut.

Dix heures sonnaient lorsque Jeannic et Simonne entrèrent au village. Les premiers habitans qu'ils rencontrèrent, furent des mariniers occupés à chauffer, avec un feu de paille, la carène d'une chaloupe.

— La maudite! s'écrièrent-ils tous en apercevant la jeune femme.

Et des enfans qui étaient avec eux se mirent à courir par les rues du village, criant devant chaque maison : La maudite ! voilà la maudite !

A ce bruit, beaucoup de femmes s'assemblèrent et s'ameutèrent pour chasser Simonne, tandis que la plupart des portes se fermaient brusquement sur son passage. Mais Jeannic, écartant du bout de son bâton ferré les groupes qui se formaient devant lui, sut tenir à distance les maudisseurs les plus acharnés, et fit parvenir Simonne jusqu'à la place de l'église, sans que personne l'eût touchée du doigt. Là, la résistance des habitans, contenue par la puissance invisible qui semblait marcher devant le fils de la Divroëte, beaucoup plus que par ses menaces et son bâton, se changea bruyamment en insultes et en clameurs qui plurent comme une grêle, de toutes les portes et de toutes les fenêtres, sur la jeune femme et son conducteur.

— Où a-t-elle pris ce petit démon pour l'accompagner? disaient les uns.

— Il y avait si long-temps que nous ne l'avions

vu au village, répondaient les autres, que nous pouions espérer qu'il était mort.

— Sa mère est bien avec Satan ; c'est lui qui l'aura ressuscité.

— L'occasion d'ailleurs était assez belle ; Jeannic n'a-t-il pas autrefois été amoureux de Simonne? Maintenant que les voilà damnés tous deux, ils pourront se marier ensemble.

— Que Lucifer bénisse leurs noces !

Et mille autres affronts plus ou moins cruels, que la pauvre femme recevait en baissant la tête, et qui, faisant monter le sang du jeune homme à son visage, ajoutaient une nouvelle énergie à la vigueur fiévreuse que lui prêtait sa situation.

Ils arrivèrent enfin devant la maison de maître Jonas. Suivant l'usage, elle était garnie, à l'extérieur comme à l'intérieur, des nombreux cliens du vieux pêcheur-médecin-marguiller-pédagogue, etc. dont la foule se grossissait encore de tous les oisifs du village et des amis de la mère Josèfe, empressés à venir savoir de ses nouvelles. Du reste, la compagnie de Jonas étant habituellement sérieuse

et consistant en auditeurs beaucoup plus qu'en orateurs, il y avait chez lui peu ou point de femmes.

Aussi, à l'aspect de Simonne, ce ne fut pas, en ce lieu redoutable, un tumulte mêlé de cris, comme à l'entrée du village, mais un murmure sourd et terrible, semblable aux chuchotemens des juges se consultant avant de prononcer leur sentence.

Le premier mouvement de chacun fut de s'écarter dédaigneusement devant la maudite et le fils de la Divroëte. Simonne profita du moment pour s'avancer jusqu'à la porte, où elle fut arrêtée par la figure grave et impassible de maître Jonas.

— Ma mère! demanda la jeune femme, comment va ma mère?

Pas une voix ne s'éleva pour lui répondre.

— Ma mère! répéta-t-elle; vous ne dites rien... Est-ce qu'elle est morte?

Même silence. Elle regarda tous les visages, sans pouvoir lire sur aucun autre chose que le mépris ou l'indignation.

Elle crut qu'on n'osait lui dire la vérité; et elle s'écria en se laissant aller dans les bras de Jeannic :

— Malheureuse ! ma mère est morte !

— Non, répondit enfin Jonas, cédant le premier à la compassion qu'il dissimulait en vain; votre mère n'est pas morte. Elle commence à reprendre connaissance, mais elle est bien mal.

Simonne se releva vivement, aux premiers mots de cette phrase, pour retomber en entendant les derniers.

— Bien mal ! fit-elle avec consternation. Vous me laisserez la voir, alors ? continua-t-elle, en prenant une attitude suppliante.

— Retirez-vous, répondirent les assistans.

— Vous saurez son sort, dit Jonas.

— Revenez ce soir de bonne heure, ajouta-t-il à demi-voix.

— Retirez-vous ! répétèrent plus fortement les pêcheurs.

— Elle ne se retirera pas ! répondit Jeannic, pre-

nant à son tour la parole, et donnant la main à Simonne pour l'introduire dans la maison.

Deux hommes se placèrent devant lui, et barrèrent la porte.

— J'ai amené cette femme ici pour qu'elle voie sa mère, reprit-il avec résolution, et elle la verra!

Ces paroles furent suivies d'un long silence. Les pêcheurs, et surtout maître Jonas, semblaient ébranlés.

— Si on laisse entrer la maudite, dit enfin un vieillard, la maison sera abandonnée de Dieu, et Josèfe mourra damnée.

Il le pensait comme il le disait, et cette observation fit sur tout le monde une impression terrible.

— C'est vous qui serez damnés, s'écria Jeannic, si vous refusez à une fille de voir sa mère mourante.

Et, mettant la main sur le *lusset* (1) de la porte pour faire place à Simonne:

(1) Première porte plus basse que la seconde, et qui laisse voir dans la maison.

— Entrez, lui dit-il.

On laissa Jeannic passer le seuil ; mais quand la jeune femme s'y présenta, la porte fut refermée entre elle et son conducteur, de sorte que l'une se trouva en dehors, l'autre en dedans, et que la première, séparée ainsi du second, fut à la merci des pêcheurs qui l'entouraient.

—Oh ! les barbares ! les barbares ! dit Jeannic, en secouant avec colère le lusset refermé sur lui.

On ne l'écoutait point, et on commençait à faire reculer Simonne, en marchant sur elle avec des gestes et des regards menaçans.

— Laissez-la, cria Jeannic, ou malheur à vous !

Il leva son bâton ferré, et le brandit en l'air au dessus du lusset, ce qui n'empêcha pas un pêcheur de porter la main sur Simonne.

—Malheureux ! fit le jeune homme, hors de lui, en se reculant pour lancer son arme contre le téméraire.

Mais il s'arrêta tout à coup à la vue de son visage,

et n'osa frapper. C'était un vieillard en cheveux blancs, le même qui avait pris la parole un instant plus tôt.

Cependant, Jeannic perdait ses forces avec le temps, et voyait Simonne découragée prête à renoncer à voir sa mère. Il demeura une minute à se consulter au milieu du silence redoutable des pêcheurs. Enfin décidé à rejoindre la jeune femme et à tenter un dernier effort, il fit quelques pas en arrière pour s'élancer par dessus le lusset, au risque de se briser sur les pierres de la rue. Mais les pêcheurs comprirent son projet; et résolus, de leur côté, d'en finir, les uns accoururent devant la porte, afin d'en fermer le passage, et les autres éloignèrent Simonne, sans prendre pitié de ses pleurs ni de ses cris.

Jeannic sentit qu'il était vaincu, et se laissa tomber sur une chaise.

Tout à coup, un léger bruit lui fit détourner la tête. La porte qui communiquait à la chambre de la mère Josèfe s'ouvrit à moitié ; et une femme, accourant du chevet de la malade, vint s'informer de ce qui se passait dans la maison. Cet incident attira

l'attention de tout le monde, et arrêta les pêcheurs qui entraînaient Simonne. Pendant que la femme parlait à Jonas, la porte resta entre-bâillée, et Jeannic, s'en approchant avec respect, entendit une voix faible et plaintive qui disait : « Simonne ! ma fille ! où es-tu ?.. Viens près de moi, mon enfant ! »

Il reconnut, malgré son altération profonde, la voix de la mère Josèfe. Aussitôt, il s'avança vers les pêcheurs, et leur imposa silence d'un geste impérieux et solennel.

— Écoutez ! dit-il, écoutez !..

Tout le monde prêta l'oreille.

— Simonne ! ma fille ! répétait la voix mourante, qui parvint cette fois jusqu'à la jeune femme et lui arracha un grand cri :

— Ma mère ! j'entends ma mère ! elle m'appelle !

En parlant ainsi, elle s'arracha aux bras qui la retenaient, et fut en deux pas devant la porte. Mais le lusset était toujours fermé.

— Ne la laisserez-vous point entrer encore ? demanda Jeannic avec autorité.

Les assistans gardèrent le silence. Ils ne savaient plus que résoudre.

— Ma fille! ma fille! continuait la vieille.

— Vous pleurez, Jonas? s'écria le jeune homme en prenant la main du vieux pêcheur.

C'était la vérité.

— Jonas! bon Jonas! ouvrez-moi, par pitié, suppliait Simonne, agenouillée en dehors.

— Ma fille! disait toujours la mère Josèfe, d'une voix plus faible et plus voilée.

Les assistans détournèrent la tête. Jonas ouvrit le lusset, et Simonne entra avec Jeannic dans la chambre de sa mère.

Deux cris retentirent en même temps.

— Simonne!

— Ma mère!

Et la porte se referma sur un bruit de pleurs et de sanglots.

Les pêcheurs se regardèrent entre eux, avec une

compassion mêlée d'effroi, et se dispersèrent en silence.

Un seul, le même vieillard qui avait déjà parlé deux fois, dit aux autres, en se signant à plusieurs reprises :

— Jonas a eu tort, et le malheur sera dans sa maison avant ce soir.

Cette opinion fut bientôt celle de tout le village.

LE FANTOME.

CHAPITRE XXVII.

Le Fantôme.

La chambre où maître Jonas avait reçu la mère Josèfe était la plus belle du village, après la chambre de noce de Simonne. C'était à la fois le salon, la salle et le cabinet du vieux pêcheur. Il avait entassé là tous ses trésors : le beau lit à colonnes torses que feu M. le curé lui avait légué

en mourant, la bibliothèque de chêne où étaient rangés ses chers livres, le fauteuil en vieille tapisserie, où il s'installait chaque fois pour les feuilleter, et enfin la grande table en bois des îles, cadeau de noce de Kornic, autour de laquelle le brave homme réunissait, une fois par an, ses amis, devant quelques bouteilles de vieux vin de Gascogne ou d'Anjou.

Quoique Jonas fût absolument seul chez lui, et n'employât jamais ni valet ni servante, toute cette chambre était tenue et rangée avec une propreté et un goût sans pareils. Il n'y avait pas une tache sur le parquet de brique rouge, pas un grain de poussière sur les meubles, pas un pli de travers aux rideaux du lit.

C'était ce lit qu'occupait la mère Josèfe; et aux petits soins dont son hôte la faisait entourer, aux mille objets de commodité ou de luxe qu'il mettait à son service, on eût dit une bonne châtelaine de cette époque, couchée dans la plus belle pièce de son manoir, au milieu de ses vassaux empressés.

Lorsque Simonne et Jeannic entrèrent, la vieille

fit signe aux femmes qui l'environnaient, de la laisser seule avec eux.

— Je sais tout, ma fille, dit-elle, aussitôt que l'émotion des premiers embrassemens lui permit de reprendre la parole.

— Je sais tout, répéta-t-elle en s'abandonnant aux baisers et aux larmes de Simonne. Donatien est mort, notre maison est brûlée, tu es maudite par ton mari, tu n'as plus d'asile, et voilà le seul ami qui te reste, avec ta mère.

Elle montrait Jeannic, qui, sans prononcer un seul mot, ajouta une larme et un baiser à ceux qu'avait déposés la jeune femme sur la main flétrie de la bonne vieille.

— Mais, reprit-elle, avec un calme et une présence d'esprit qui semblaient augmenter à mesure que ses forces diminuaient, ton malheur ne sera pas long, et celui qui l'a fait pourra le réparer aujourd'hui même, puisque le ciel t'a conduite ici.

— Ne parlons pas de moi, ma mère, dit Si-

monne, parlons de vous, qui êtes si souffrante. Comment vous sentez-vous?

— Le coup que j'ai reçu est mortel, ma fille, et je n'ai plus que le temps de remplir un dernier devoir envers Dieu, envers toi et envers ton mari...

Jeannic ne comprenait point ce que la mère Josèfe voulait dire par ces paroles, et il les écoutait avec un étonnement mêlé d'espérance; mais Simonne semblait en pénétrer le sens, et frémissait secrètement en regardant sa mère.

— Il faut aller trouver Kornic, poursuivit la malade sans s'écarter de son idée, et lui dire que je veux le voir, que j'ai à lui parler avant de mourir.

— Vous ne mourrez pas, ma mère.

— Dieu est infiniment bon; il peut me laisser la vie; mais je crois qu'il va me l'ôter, et je dois me préparer à paraître devant lui.

— Écoutez, Jeannic, ajouta-t-elle en lui faisant signe d'approcher. Prenez avec vous maître Jonas. Allez tous deux chercher le pilote. Vous étiez ses meilleurs amis. Au nom de cette amitié, comme au

nom de celle qu'il a pour moi, priez-le de venir ici. Dites-lui que je le demande, que j'ai quelque chose à lui confier, et que je n'ai pas le temps d'attendre; ne perdez pas une minute.

Jeannic reprit son bâton, salua d'un regard tendre et respectueux la fille et la mère, et sortit de la chambre en jurant de ne pas y rentrer sans le pilote.

La faiblesse qu'il avait ressentie à la suite de sa course et de la scène qui avait eu lieu à la porte, avait entièrement disparu. Sa fièvre même était tombée sans abattre son ardeur. Il était fort, il était guéri. Son ame avait relevé son corps. L'amour avait fait son miracle.

Il n'eut pas plus tôt communiqué à Jonas l'ordre de la mère Josèfe, que le vieux pêcheur fut prêt à partir. Il tira d'un bahut un flacon de liqueur fine qu'il réservait pour les grandes occasions, il en versa un verre au fils de la Divroëte, il en vida lui-même trois, coup sur coup, et tous deux s'embarquèrent pour leur expédition.

En une demi-heure, ils furent à bord du navire

où ils devaient trouver le pilote. Mais ils l'y demandèrent en vain. Suivant son usage, il courait la baie dans son canot, et on ne savait de quel côté il s'était dirigé. Du reste, on annonça qu'il était devenu tellement sauvage et silencieux, qu'on ne pouvait plus l'aborder ni lui adresser la parole. On craignait même par moment que sa tête ne fût dérangée, et c'est ce qui devait lui arriver infailliblement, s'il continuait de vivre comme il faisait.

Munis de ces tristes renseignemens, Jonas et Jeannic se remirent en route. Ils parcoururent la baie dans tous les sens, pendant plusieurs heures, sans apercevoir la moindre trace de Kornic et de sa barque. Vers la fin du jour, ils étaient à trois lieues de Piriac, et ils commençaient à désespérer du succès de leurs recherches, lorsqu'ils virent une embarcation à la voile déboucher de la baie du Croisic.

— C'est lui, dit Jonas, qui au premier coup d'œil avait reconnu le canot de son ami.

Alors une nouvelle difficulté se présenta. Kornic n'eut pas plus tôt remarqué une barque dans les eaux de la sienne, que son premier mouvement fut de l'éviter, et qu'il mit le cap dans une direction con-

traire. On eut beau le hêler, lui faire mille signaux; rien ne put ralentir sa fuite. Il fallut le poursuivre à force de rames et de voiles. Cette chasse étrange dura plus d'une heure, et la nuit tombait sur la mer quand les deux embarcations se joignirent.

— Qui êtes-vous? dit Kornic, en se dressant à l'arrière de son canot, tandis que l'autre l'accostait par devant.

— Tu ne nous reconnais pas? répondit le vieux pêcheur.

— Jonas! s'écria le pilote, c'est toi, Jonas?

— Moi et Jeannic.

— Jeannic!

— Tes deux amis...

— Oui, mes deux amis, répéta machinalement Kornic, en se rasseyant sur le bord de son canot. Que me voulez-vous? reprit-il d'un air sombre.

— Nous venons te chercher.

— Me chercher?.. Moi!

— Toi.

— Pourquoi faire?

— Pour te ramener au village.

— Au village?

En prononçant ce mot, le pilote frissonna, et changea son gouvernail pour reprendre le large.

Kornic, dit Jonas, une main tendue vers son ami, et l'autre posée sur le bord de son canot pour le retenir près du sien; demeure, Kornic, et écoute.

— C'est une chose sacrée que nous avons à vous dire, ajouta le jeune homme.

— Parle, Jeannic, répondit le pilote en se rapprochant tout à coup, comme s'il eût été heureux d'entendre la voix douce et grave du fils de la Divroëte.

— La mère Josèfe, continua celui-ci, vous demande et veut vous parler. C'est elle qui nous a envoyés vers vous. Elle a des choses importantes à vous dire, et il faut que vous veniez tout de suite.

— Tout de suite... la mère Josefe... des choses

importantes... murmura Kornic, de l'air d'un homme qui recueille ses souvenirs. Pourquoi ne peut-elle pas attendre? demanda-t-il ensuite avec anxiété.

— Elle craint de n'avoir pas le temps, car elle est bien mal, depuis... le jour... où...

— Où j'ai maudit sa fille et brûlé sa maison. Pauvre femme! j'aurais dû l'épargner, peut-être... Car, si elle meurt, cela fera déjà deux morts; et Dieu me punira comme j'ai puni.

Il resta quelque temps plongé dans un silence farouche pendant lequel on n'entendit que le bruit du sillage des deux barques. Puis, se tournant vers Jonas et Jeannic, et leur tendant la main :

— Allons, mes amis, dit-il avec douceur, allons près de la mère Josèfe.

Ces alternatives inexplicables de calme et d'irritation, de résistance et de docilité, dénotaient un cerveau malade, et maître Jonas en fut d'abord sérieusement alarmé. Mais, il se rassura en songeant que le pilote allait enfin sortir de l'isolement, au moins pour quelques jours; et en se disant que, lors

même qu'il subirait de nouvelles crises, à la vue de sa belle-mère et de sa femme, cela vaudrait mieux encore pour lui que la concentration dangereuse où il vivait depuis deux semaines.

En effet, la figure du pilote et tout son corps portaient des traces effrayantes des ravages que ses réflexions avaient faits dans son ame, surtout pendant les derniers jours. La vigueur qui lui restait encore ne servait qu'à rendre sa maigreur plus saillante. Ses yeux semblaient s'être retirés au fond de leurs orbites pour en faire jaillir des regards plus lugubres. Une contraction perpétuelle tenait ses sourcils rapprochés et ses lèvres serrées l'une contre l'autre. Une barbe épaisse lui couvrait la moitié du visage Ses joues n'avaient plus rien de leur mâle coloration d'autrefois, et une ride profonde s'était creusée au milieu de son beau front.

Jeannic et Jonas considéraient avec une tristesse amère cette métamorphose de leur ami, exagérée encore par la sombre lumière au milieu de laquelle il leur apparaissait; car il était nuit presque close. Les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient au couchant, et la mer n'était plus éclairée que par les reflets livides de l'écume sur le flanc des vagues noires.

Il y avait une demi-heure environ que les deux barques voguaient de conserve au milieu des ténèbres et le plus souvent du silence, lorsqu'elles passèrent entre la côte et le Phare, assez près de ce dernier point pour permettre aux trois hommes de voir la tour se dresser devant eux, comme un géant dans la brume.

Cette fantastique apparition frappa fortement le pilote.

— Quelle est cette clarté ? dit-il en indiquant un feu à peine allumé, qui brillait comme une étoile au sommet du Phare.

— C'est un reste de la lumière d'hier au soir, s'empressa de répondre maître Jonas, qui tressaillit involontairement ; comme je ne peux pas aller souvent au Four, depuis qu'il est sans gardien, quand j'y vais, j'allume, autant que possible, le fanal pour deux nuits. Mais je vois qu'il faudra que j'y retourne ce soir.

Et il tâcha de changer la conversation ; mais l'attention de Kornic était fixée sur le Phare. Il fut impossible de l'en détourner. Le malheureux songeait à Donatien....

— Mes amis, s'écria-t-il avec terreur, dans un moment où la petite lumière paraissait plus vive au front de la tour, et où les deux barques passaient presque à son pied ; ne voyez-vous pas là haut, mes amis, au dessous du fanal, quelque chose qui ressemble à l'ombre d'un homme?

— En effet, répondit Jeannic.

— Vous rêvez, mes enfans, dit Jonas d'un ton de négligence affectée.

Et il fit en sorte d'écarter promptement les embarcations du voisinage du Four, car il apercevait, mieux que Jeannic et que le pilote, l'ombre dont avait parlé celui-ci, et il aurait pu leur dire bien des choses à ce sujet. Mais il ne songea qu'à les distraire, et ce ne fut pas sans peine qu'il en vint à bout.

Convaincu qu'il avait vu sur le Phare le fantôme de Donatien, Kornic n'eut plus d'autre pensée jusqu'au rivage, et se retourna vingt fois vers la redoutable tour.

Tout le monde était rentré dans Piriac quand les trois hommes débarquèrent au pied du môle. Ils

prirent leur chemin par l'église, passèrent auprès des ruines de la maison de Josèfe, devant lesquelles le pilote s'arrêta quelques minutes, et arrivèrent, sans rencontrer personne, à la porte de maître Jonas.

Jeannic alla aussitôt prévenir Josèfe. Elle demanda à être long-temps seule avec sa fille et son gendre, et recommanda de tenir les portes bien closes sur eux. Le jeune homme revint porter cet ordre à Jonas. Celui-ci introduisit le pilote dans la chambre, en ferma soigneusement toutes les issues; et, après avoir soupé rapidement avec Jeannic, le chargea d'être le gardien de la maison, pendant que lui-même ferait un tour au Phare.

Le fils de la Divroëte pria le vieux pêcheur de revenir par Castelli, et de dire à sa mère où il était, pour qu'elle ne fût pas inquiète. Puis il s'assit dans le grand fauteuil de Jonas, et, au bout d'une demi-heure, il s'endormit de fatigue en pensant à Simonne.

[illegible] par l'église [illegible] [illegible] de raison de la [illegible], de son [illegible] [illegible] [illegible], et [illegible] [illegible], à la [illegible] de [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [

LA MOURANTE.

CHAPITRE XXVIII.

La Mourante.

Quand le pilote entra dans la chambre, Simonne était à demi cachée par l'ombre des rideaux, de sorte qu'il aperçut seulement la mère Josèfe, et se crut d'abord seul avec elle.

Il s'avança jusqu'à son chevet, lui prit affectueu-

sement la main, et la regarda sans prononcer une parole.

— Enfin, vous voici, dit la vieille, en poussant un long soupir; je tremblais que vous ne vinssiez trop tard.

Kornic voulut lui adresser quelques questions sans suite sur son état; elle l'interrompit du geste, et lui fit signe de se disposer à l'écouter avant tout.

— Asseyez-vous là, lui dit-elle,.. avec Simonne.

— Avec Simonne! s'écria-t-il, en tressaillant de surprise, et en jetant un regard inquiet autour de lui.

Et il recula jusqu'au fond de la chambre, quand il aperçut sa femme auprès du rideau.

— Kornic, dit Josèfe, ne craignez pas de vous rapprocher de la Maudite, pour quelques instans, et respectez la dernière volonté d'une mourante.

Le ton dont ces mots furent prononcés en imposa au pilote. Il vint silencieusement s'asseoir près du lit, à quelque distance de sa femme.

La mère Josèfe redressa sa tête sur ses oreillers,

fixa un long regard sur le crucifix de bois suspendu en face d'elle, et après quelques instans de recueillement et de silence :

— Mes enfans, dit-elle avec solennité, élevez comme moi votre ame à Dieu, et écoutez-moi religieusement ; vous allez entendre ma confession.

A ce mot, Simonne devint extrêmement pale, et Kornic, pris d'un frisson involontaire, sentit qu'il allait se passer quelque chose de grand et de suprême.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dit Josèfe, en faisant lentement le signe de la croix, et en joignant sur sa poitrine ses mains maigres et flétries.

— Mes enfans, poursuivit-elle, je vais vous dire des choses que personne ne sait sur la terre. J'avais espéré ne jamais les dire, même à vous. Cet espoir était coupable, et vous l'avez expié autant que moi ; car tout le mal que vous avez souffert vient de là. Que du moins le Dieu qui me laisse le temps de réparer ma faute et votre malheur, pardonne et termine l'une et l'autre ; qu'il se contente de m'avoir châtiée de mon vivant, dans mes enfans

et dans leur naissante postérité, et qu'il reçoive en expiation l'aveu douloureux et terrible que je vais faire devant lui. Oui, mes enfans, cet aveu sera douloureux et terrible, car il va m'ôter, au bord de la tombe, la robe sans tache que j'avais reçue dans mon berceau; car il va forcer mes cheveux blancs à vous demander grâce pour mes cheveux blonds; car il va faire rougir devant vous celle dont vous avez été fiers pendant vingt ans, celle que le village entier nommait *la plus irréprochable*. Mais c'est pour avoir conservé ma réputation comme une couronne dont je n'étais pas digne, que je dois la déposer avec plus d'humilité et de repentir; c'est parce que j'ai laissé punir ma faute en vous, que je dois me punir moi-même à mon tour plus cruellement, pour payer à Dieu les intérêts de sa justice.

Tout ce que vous avez fait, Kornic, et que vous seul pouvez défaire, ce que vous allez apprendre suffira pour le réparer. Toi, Simonne, ton tour va venir de juger après avoir été victime, et mon sacrifice rachètera votre bonheur à tous deux. Jurez-moi seulement, pour consolation et pour prix de ce sacrifice, que vous garderez inviolablement le secret de ma confession, et que l'humiliation suprême à laquelle je me soumets devant vous, et qui

suffira, j'espère, à la justice divine, comme elle suffit à votre satisfaction devant les hommes, ne retombera jamais sur ma cendre ni sur ma mémoire.

Kornic et Simonne levèrent la main en signe de serment, et la vieille continua ainsi :

— Je pourrais vous dire en quelques mots ce que je veux vous révéler; mais puisque je me sens la force de rendre mon expiation complète en repassant sur tous mes souvenirs, c'est l'histoire de ma vie que vous allez entendre. Cela vous étonne, mes enfans; vous croyez la connaître, cette histoire; mais hélas! vous n'en connaissez que la moitié, celle qui a été pure et honorable, depuis mon mariage avec Jean Plouarzec, le père de Simonne. C'est l'autre moitié que vous allez savoir, celle de Josèfe Penoër, celle dont nous avons tous payé le mystère coupable, de notre repos et de notre bonheur.

Ici, la mère Josèfe se recueillit de nouveau pendant quelques minutes. L'imperceptible rougeur qui colora ses joues sèches et ridées, et la flamme qui traversa ses yeux éteints, trahirent la vivacité

des souvenirs qui se réveillaient dans son ame, et ce fut d'une voix encore vibrante et animée qu'elle commença le récit suivant.

LA BELLE JOSÈFE.

CHAPITRE XXIX.

La Belle Josèfe.

Il y a bien des années de cela, mes enfans. J'avais passé celles où les jeunes filles se marient d'ordinaire, et cependant on disait qu'il n'y avait point de pennerre au village qui eût encore autant de fraîcheur que moi. On me nommait moins souvent Josèfe Penoër que *la belle Josèfe*, et on m'ap-

pellait aussi *la fière et la difficile*, parce que j'avais refusé tous les amoureux qui avaient demandé ma main.

J'étais fière, en effet, mes enfans, et ce défaut a été la première cause de mon malheur. Je croyais si bien ceux qui me disaient que j'étais belle, que je ne trouvais aucun d'eux assez beau pour moi, et que je me disais toujours, en les renvoyant : Celui qui sera digne de mon amour n'est pas venu encore ; quand il viendra, je le reconnaîtrai, et je me donnerai à lui.

En parlant ainsi, je méritais de me tromper ; et c'est ce qui m'arriva bientôt.

Ayant perdu, fort jeune, mon père et ma mère, je vivais chez un de mes oncles, qui habitait, seul avec moi, une jolie maison, où il tenait une hôtellerie pour les voyageurs qui passaient dans le village, et où les plus riches mariniers et fermiers de Piriac avaient l'habitude de se réunir tous les dimanches. Comme je ne voulais point avoir l'air d'être la servante des uns ni des autres, je quittais le logis presque tous les matins, et je passais les journées entières sur la côte, à pêcher et à lever le goëmon.

Un jour que j'étais allée, toute seule, jusque près du Four, pour profiter d'une grande marée, je m'en revenais, sur les deux heures de l'après-midi, légère sous le poids de ma belle pêche, et m'applaudissant d'autant plus en moi-même, qu'il faisait un temps superbe, et que je n'avais jamais joui aussi pleinement de ma force et de ma liberté.

La marée montait rapidement, et me chassait plus près du rivage, à mesure que j'avançais dans ma route. A un quart de lieue de Castelli, elle s'éleva si haut que je fus obligée de quitter la plage pour la terre ferme, de peur de me laisser surprendre entre l'eau et les rochers. Arrivée, par un sentier à pic, au sommet de la côte, je me trouvai un peu lasse ; et, posant à terre le panier que j'avais sur la tête, je m'assis dessus, en regardant la mer briser à mes pieds. Il y avait assez longtemps que j'étais en cette position, lorsqu'un cri arriva jusqu'à moi. Comme il m'avait surprise au milieu de ma distraction, je ne distinguai point d'où il venait.

Je me levai cependant et je prêtai l'oreille.

Le cri se renouvela, et je vis qu'il partait d'une

petite anse par laquelle j'avais passé peu d'instans auparavant.

L'idée me vint aussitôt que quelque pêcheur, moins prudent que moi, s'était laissé enfermer par la mer, au bas de la côte. Je courus au secours du malheureux, et en quelques minutes, je fus assez rapprochée de lui pour entendre sa voix et ses pas au dessous de moi, sans l'apercevoir encore. Cette voix était en même temps fraîche et mâle; mais je cherchais en vain à la reconnaître.

— C'est sans doute un étranger, me dis-je en moi-même, et son péril n'en est que plus pressant.

N'écoutant donc que mon courage, et je ne sais quel intérêt involontaire, je cherchai par mille moyens à descendre vers l'inconnu. Mais je ne pus trouver le moindre sentier qui conduisît à l'endroit où il était. Enfin, j'imaginai fort heureusement de retourner sur mes pas, et je parvins à gagner une anse voisine, d'où je revins à la première, en prenant par la plage et en m'élançant plusieurs fois dans l'eau jusqu'au genou.

L'étranger était un jeune homme de mon âge;

son costume était celui des pilotes de la marine du roi, et il portait sur l'épaule une valise au bout d'un bâton. Quant à sa figure, quelque peu d'attention que j'y fisse, et quelque peu de temps que j'eusse pour la remarquer, je ne pus m'empêcher de me dire, en l'apercevant, que je n'en avais jamais vu d'aussi belle. Mon aspect parut lui faire la même impression.

— Une femme! s'écria-t-il.

Et notre étonnement réciproque nous fit perdre une minute précieuse.

— Venez, dis-je au jeune homme, en lui faisant signe de me suivre par le chemin qui m'avait menée à lui.

Nous nous précipitâmes ensemble vers l'anse voisine; mais arrivés à la pointe qui la joignait à celle d'où nous sortions, nous trouvâmes le passage entièrement fermé par la mer.

— Malheureux! m'écriai-je, en sentant tout mon courage m'abandonner d'un seul coup, malheureux! nous sommes perdus!

— Perdus! répéta le marin, qui me jeta un

regard singulier. C'est impossible, ajouta-t-il avec résolution.

Et, ma présence semblant lui inspirer autant d'intrépidité qu'il m'en restait peu, il fit le tour de l'étroit espace où nous étions emprisonnés, en cherchant une issue dans tous les coins de la terre et du roc. Mais ce fut en vain.

Cependant, la marée montait toujours, et l'eau commençait à toucher nos pieds, jusqu'au fond de l'anse. Encore quelques instans, et chaque vague pouvait nous emporter et nous broyer tous les deux.

Le jeune homme entra dans un affreux desespoir de m'avoir attirée dans son péril. Il se reprochait d'avoir appelé au secours, il demandait au ciel un moyen de sauver ma vie aux dépens de la sienne, et toujours son regard allait de moi à la mer, et de la mer au bord escarpé du rivage.

Bientôt la terreur me saisit si fortement, que je me jetai dans ses bras par un mouvement involontaire, comme si la mort eût été derrière moi. Elle n'était pas loin en effet; car au même instant, une grosse vague arriva si brusquement jusqu'à

nous, que nous crûmes qu'elle allait nous engloutir ensemble. Je me sentis soulever puissamment, je crus que la mer m'emportait, et je perdis connaissance...

Quand je revins à moi, je me vis à mi-côte, sur une étroite plate-forme, entre les vagues qui bouillonnaient au dessous de moi, et les rochers qui s'avançaient sur ma tête. Le jeune marin était à mon côté, et en ouvrant les yeux, je trouvai son regard arrêté sur le mien. Je compris qu'il me considérait ainsi depuis long-temps, et je rougis.

— Vous êtes sauvée! me dit-il avec bonheur.

Je le remerciai, en lui parlant de lui-même; mais il ne songeait qu'à moi.

Je ne pus m'empêcher d'être fière du prodige de force et de courage qu'il avait fait pour me transporter où nous étions. Il avait gravi, en me tenant évanouie sous son bras, une pente de roc de dix pieds de haut, qu'un homme seul eût à peine entrepris d'escalader.

Du reste, nous ne pouvions quitter notre refuge que par la même voie, et il fallait pour cela y res-

ter jusqu'à la marée basse, c'est-à-dire jusqu'à la fin du jour.

Je passai donc plus de cinq heures avec le jeune pilote sur la plate-forme. Il me dit qu'il venait de Brest, qu'une affaire importante l'appelait à Piriac, et qu'il espérait y rester long-temps, toujours peut-être...

En disant cela, il se remettait à me considérer avec admiration et tendresse. Et moi, qui avais eté insensible à tant de regards de cette sorte, je ne pouvais ni éviter ni supporter les siens. Ils me faisaient peur et plaisir à la fois, et ils m'ôtaient toute la fierté qui m'avait rendue si redoutable au village.

Je levai enfin les yeux sur lui, et je fus obligée de l'admirer à mon tour. Je n'avais jamais rien vu de si beau. Son visage m'éblouissait comme un soleil. Je trouvais en lui toutes les perfections qui manquaient aux autres, sans les défauts qui m'avaient choquée en eux. Je m'étonnais seulement qu'un jeune homme de si bonne mine ne fût qu'un simple marinier; car il effaçait tous les jeunes seigneurs que j'avais vus parfois au village, et dont l'image m'était restée dans la tête.

Après m'avoir dit avec ses regards que j'étais belle, il me le dit avec sa voix, et mon trouble ne fit que redoubler à ses paroles. Plus je cherchais à m'en offenser, plus je les trouvais douces, et quand je parvenais à y fermer mon ame, mon oreille les écoutait encore malgré moi, et se plaisait au seul son de la voix qui les prononçait. Il me révélait en effet mille choses surprenantes dont je n'avais pas même l'idée, et il me semblait qu'il m'introduisait dans un autre monde. Il y avait des momens où j'étais prise de remords et où j'aurais voulu m'enfuir loin de lui ; mais je me disais bientôt qu'il n'y avait pas de mal à l'entendre, puisque je ne pouvais faire autrement.

La mer laissa enfin la plage libre, et nous descendîmes. Lorsqu'il me prit dans ses bras pour me porter au pied du roc, je crus que j'allais défaillir; et cependant il y avait plus de bien-être que de souffrance dans ce que j'éprouvais. Mon émotion m'avait affaiblie. Il s'en aperçut, et me donna le bras pour m'aider à marcher.

Le jour finissait; le soleil s'était couché depuis quelque temps ; et le ciel et la mer étaient encore tout rouges. Je trouvais aux moindres choses que

je voyais un charme que je n'y avais point remarqué jusque là. J'entendais autour de moi des bruits et des murmures qui m'étaient inconnus... J'avais envie de pleurer, et je n'avais jamais été si heureuse...

Le jeune homme parlait toujours, et je le laissais parler sans lui répondre. Sa voix me berçait comme celle d'une nourrice fait d'un enfant.

Lorsque nous fûmes près d'arriver, il me demanda où était la maison de mon oncle ; je lui dis qu'elle était à l'autre bout du village, et il me fit faire le tour par les champs, pour être plus longtemps seul avec moi. Je ne m'y opposai point, car je craignais moi-même, sans savoir pourquoi, d'être vue avec lui.

En rentrant chez mon oncle, il lui raconta notre aventure, et le pria de lui indiquer un logement dans le bourg. Mon oncle lui offrit sa maison, et il accepta en me jetant un regard qui me fit rougir et frissonner au même instant.

Pendant toute la soirée, il ne me quitta pas des yeux, et il n'adressa la parole à mon oncle que pour

lui demander des renseignemens sur notre nouveau bailli, un monsieur de Guérande, qui était installé depuis un mois dans le village, et qui était un homme sévère et difficile, comme vous l'avez connu vous-mêmes depuis, mes enfans. Il paraissait avoir auprès de lui quelque grave mission, et il fut très contrarié d'apprendre qu'il était absent du pays pour une semaine.

Il passa cette semaine avec nous sans sortir, si ce n'est quand je sortais moi-même. Alors il quittait la maison de son côté, faisait le tour du village, et ne manquait jamais d'arriver à l'endroit de la côte où j'étais allée. On eût dit qu'il suivait la trace de mes pas, ou qu'il devinait d'une lieue où j'étais. Il me trouvait toujours seule, car je ne pouvais supporter la bruyante compagnie des jeunes filles et des jeunes garçons du village, et je mettais tous mes soins à les éviter, pour m'abandonner librement à mes rêveries.

Toutes les fois qu'il me surprenait, son premier mouvement était de me demander à qui je pensais. Je lui répondais que je ne pensais à rien, pour ne pas lui avouer que je pensais à lui. Mais un jour, je me troublai si fort, en lui faisant ce mensonge,

qu'il lut dans mes yeux la vérité que je lui cachais, et se jeta à mes pieds en me baisant les mains, et en s'écriant qu'il était le plus heureux des hommes. Je ne sus pas comment lui dire le contraire, et à partir de ce moment, je sentis que je n'aimerais jamais que lui et que mon sort était dans sa main.

Cependant tout en croyant à son amour, j'ignorais ses intentions, et j'évitais de me trouver seule avec lui. Ce fut alors qu'il me déclara qu'il voulait m'épouser. Il me dit cela d'un air si ardent et si sincère, que je ne pus douter de sa bonne foi. Il ajouta que notre bonheur dépendait de M. le bailli; que la première chose qu'il lui demanderait à son retour serait la permission d'être mon époux, et qu'il avait des moyens sûrs de l'obtenir.

La seule circonstance qui m'inquiétât, c'est qu'il refusait de me dire son nom, assurant qu'il ne devait pas me l'apprendre avant le moment où il demanderait ma main.

Je crus à sa franchise, comme je crus à son amour, comme je crois encore à l'un et à l'autre, et non seulement je m'habituai au mystère où il voulait demeurer enveloppé, mais encore j'y trou-

vai du charme. Charme funeste, hélas ! qui n'avait pas besoin de se joindre à tous ceux dont j'étais déjà environnée !

La veille du jour où devait revenir M. le bailli, mon fiancé (c'est ainsi que je l'appelais) vint me rejoindre dans la même anse déserte où je l'avais rencontré la première fois, et où j'étais seule, suivant mon usage. Il me trouva assise à l'ombre sur le sable, et il se plaça près de moi. Il faisait une chaleur étouffante. Il n'y avait pas un souffle de vent dans l'air. La mer semblait étendue comme une grande lame de plomb sous les rayons du soleil, et on ne l'entendait pas même briser contre le rivage.

Le jeune marin se pencha vers moi avec plus de tendresse encore que de coutume, et me parut plus beau que je ne l'avais jamais trouvé. Il parla de notre prochain bonheur, et j'en parlai comme lui. Nous y croyions tous deux si fermement, que nous oubliâmes que le temps n'était pas encore venu d'en jouir. Il me prit les mains et il les couvrit de baisers dont le feu m'était inconnu. Il me dit des paroles et me fit des regards qui donnèrent le vertige à ma tête et la fièvre à mon cœur. Des

regards et des paroles, il passa bientôt aux caresses les plus tendres; je m'en défendis en vain, je devins d'autant plus faible qu'il devenait plus pressant, et enfin... mon ange gardien m'abandonna...

Ici, la mère Josèfe s'interrompit, et tomba dans une sorte de délire, au milieu duquel ses enfans n'entendirent sortir de sa bouche que des mots sans suite, des noms affectueux et caressans, des expressions de confiance et de terreur, de remercîment et de reproche, et enfin un gémissement sourd qui se termina par des pleurs et des sanglots.

La vieille mit ses deux mains flétries sur son visage, et pendant un quart d'heure, on vit les larmes ruisseler entre ses doigts, comme l'eau à travers les fêlures d'un vase.

Kornic la regardait avec de grands yeux, sans lui donner aucun signe de compassion, et Simonne, tremblant que cette crise ne devînt l'agonie de sa mère, s'efforçait de la calmer en lui parlant de Dieu et en pleurant avec elle.

Quand Josèfe retrouva ses esprits, elle promena

autour d'elle un regard effrayant, laissa retomber sa tête sur les oreillers, et demeura quelques minutes dans un affaissement complet de l'ame et du corps.

Enfin elle se releva doucement, et reprit son récit d'une voix éteinte :

— Le lendemain, M. le bailli étant arrivé dans la soirée, notre hôte sortit à la tombée du jour, après s'être long-temps entretenu avec mon oncle. J'éprouvai un frisson inexplicable en le voyant franchir le seuil de notre maison, comme si quelque chose m'eût dit qu'il n'y rentrerait jamais.

La nuit vint et sembla justifier mes craintes. Il n'arriva point à l'heure du souper; celle du coucher ne le vit pas revenir davantage, et enfin minuit sonna sans qu'il reparût.

Alors mon inquiétude se changea en terreur, et je ne pus m'empêcher de la communiquer à mon oncle. Il se contenta de sourire, et se montra aussi joyeux de l'absence du jeune marin que j'en étais triste et effrayée.

— Nous le reverrons demain, avec M. le bailli,

dit-il, en appuyant sur le dernier mot, et en me laissant seule pour aller dormir.

Je passai la nuit dans une agitation affreuse, et le lendemain matin, qui était un dimanche, je courus à l'église, au premier son de la grand'messe, pour voir si j'y trouverais mon fiancé avec M. le bailli, comme avait dit mon oncle.

Je l'y trouvai en effet, mais j'eus besoin de le regarder bien des fois avant de le reconnaître. Il portait au lieu de son costume de pilote, l'habit galonné, les épaulettes d'or et l'épée des enseignes de vaisseau de la marine du roi; et il était debout à la droite de M. le bailli, dans son banc d'honneur.

On me rapporta évanouie à la maison, et mon oncle me raconta ainsi l'histoire de notre hôte :

C'était le fils unique de M. le bailli. Il y avait deux ans qu'il avait quitté la maison de son père, à Guérande, pour se faire marin malgré lui. Maudit à cause de cette désobéissance, il avait tout bravé pour faire son chemin dans la marine, et il était venu déguisé au village, afin de s'assurer du pardon de son père, avant de se remettre en sa présence.

Mais M. le bailli avait été si fier de revoir son fils enseigne de vaisseau du roi, qu'il lui avait fait grace et l'avait reçu à bras ouverts.

Cette nouvelle fut loin de me réjouir autant que mon oncle. Non pas que je doutasse de la fidélité de mon fiancé, quel qu'il fût; mais je voyais entre lui et moi une distance si effrayante, que je n'osais plus croire notre amour capable de la combler. J'étais impatiente de le voir revenir, de l'entendre m'assurer lui-même de sa tendresse, de lui demander s'il en avait parlé à M. le bailli. Je n'osais m'arrêter à cette dernière idée, tant je tremblais de rêver l'impossible!

Cependant M. Ker-mor (je l'appellerai maintenant de ce nom respectueux, malgré les droits coupables que j'avais de lui donner d'autres titres) M. Ker-mor ne tarda pas à venir me trouver. Il n'avait pas encore parlé de nous à M. le bailli; mais il me jura que son cœur ne changerait point avec son nom, que mon amour et ma beauté valaient bien sa naissance et sa fortune, et qu'il m'épouserait, béni par son père, comme il m'aurait épousée, maudit par lui. Malheureusement, tandis qu'il me disait cela, son costume brodé d'or et je ne sais quel

air altier que je remarquais en lui pour la première fois, paraissaient me dire le contraire, et m'annoncer que tout était rompu entre la fille du pêcheur Penoër et le fils de M. le bailli de Piriac. Je le trouvais plus terrible et moins beau en enseigne de vaisseau du roi qu'en simple pilote de la marine. Il me semblait que son épée et ses épaulettes venaient me dire adieu. C'était la première fois qu'un sentiment d'humilité entrait dans mon ame ; et l'épreuve fut si amère et si pénible, que, malgré les protestations et les caresses de M. Ker-mor, je ne pus m'empêcher d'éclater en pleurs et en sanglots.

Il me quitta, en me promettant de revenir me consoler dans une heure, avec la nouvelle de notre prochain mariage.

Une demi-heure après, il n'était plus à Piriac.

Ne l'accusez pas pourtant ; car voici ce qu'il m'apprit dans une lettre qui m'arriva le lendemain de Saint-Nazaire.

A la première ouverture de son projet de mariage avec une fille de Piriac, son père, sans lui en demander le nom, lui avait dit qu'ils en parle-

raient pendant une promenade en mer, pour laquelle, en effet, ils étaient attendus au môle par les pilotes du village. Ils s'étaient donc embarqués aussitôt; mais le bailli avait donné des ordres secrets aux pilotes, qui, au lieu de les promener à l'aviron dans la baie, les emmenèrent à la voile jusqu'à Saint-Nazaire. Une péniche du roi s'y trouvait, prête à lever l'ancre pour Brest. Ker-mor y fut placé de force, sans pouvoir remettre seulement le pied à terre, et n'eut que le temps de me faire savoir son aventure par deux mots qu'il confia secrètement à un des pilotes. Il terminait en me priant de l'attendre et en me jurant de nouveau qu'il n'épouserait jamais que moi. ...

Je ne vous dirai point, mes enfans, le mal que me fit cette nouvelle. J'y vis celle de ma perte; et, à partir de ce jour, mon ame fut partagée sans cesse entre les remords cruels du passé et les pressentimens non moins cruels de l'avenir. Les angoisses du présent s'y joignirent bientôt, car je reconnus que j'allais être mère!...

Sur ces entrefaites, mon oncle mourut. M. le bailli, sans savoir ce que j'étais pour son fils, me proposa d'entrer à son service; et moi qui n'avais

jamais pu être aux ordres de personne, je passai humblement sous les siens, dans l'espoir d'avoir plus facilement chez lui des nouvelles de M. Ker-mor.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il en arrivât. Un soir, enfin, comme M. le bailli allait se mettre à table, un matelot, revenant du service, demanda à lui parler. On l'introduisit avec empressement, et j'accourus, le cœur palpitant, dans la salle, persuadée que c'était un message de mon fiancé.

Le matelot portait en effet une lettre de lui. Mais l'air dont il la présenta à M. le bailli me fit passer un frisson par le corps. Cependant, M. le bailli se hâta de briser le cachet, et parcourut précipitamment les premières lignes... Tout à coup je le vis pâlir et trembler...

— Est-il arrivé un malheur à M. Ker-mor? demandai-je avec effroi.

Ni M. le bailli, ni le matelot ne répondirent; le premier mit son front dans ses deux mains, et le second hocha tristement la tête.

— Ah! il est mort! dis-je en poussant un grand cri et en tombant à terre.

Il était mort en effet. La lettre qu'on venait de recevoir était un dernier adieu qu'il envoyait à son père et à moi, car elle contenait, sans autre explication, un petit paquet qui m'était destiné. M. le bailli me le remit en me considérant avec une surprise mêlée d'émotion. Je l'ouvris et j'y trouvai un médaillon portant intérieurement mon nom et celui de M. Ker-mor, avec la date du jour où je m'étais donnée à lui. Il me l'adressait comme la médaille de notre mariage devant Dieu, sans se douter qu'elle serait bientôt le titre de la naissance de notre enfant.

Ce fatal secret n'appartenait qu'à moi. Je jurai dès lors de l'emporter dans la tombe, et de consacrer ma vie entière à cacher ma honte. Je retrouvai pour cela toute ma force et toute ma fierté; et, quelque difficile que fût l'entreprise, j'en suis venue à bout jusqu'à ce jour, puisque vous êtes les premiers, mes enfans, à qui je fais l'aveu de ma faute, après celui qui lui doit l'existence. Il ne fallait pas pour me décider à cet aveu, moins que la nécessité de réparer les suites affreuses que mon secret a eues pour vous, et qu'il n'aurait point eues si j'avais parlé plus tôt, car le fils que j'ai mis au monde avant mon mariage avec Jean Plouarzec, ce frère

de Simonne qu'elle ne connaît point pour son frère, mais qui l'a toujours connue pour sa sœur, cet ami tendre et dévoué que vous avez pris pour un amant, Kornic, et dont vous avez causé la mort, c'est Donatien le bâtard!....

Hâtez-vous donc, puisque vous êtes le maître de délier comme de lier, hâtez-vous de lever la malédiction que vous avez jetée sur votre femme et votre fille, aussi pures l'une que l'autre; pardonnez-moi tous deux votre malheur en vertu de mon expiation; et, par pitié sinon par reconnaissance, jurez-moi encore une fois que vous seuls connaîtrez ma honte ici-bas.

— Ne craignez rien, ma mère, s'écria Simonne, j'ai déjà appris à garder votre secret; car il y a deux ans que Donatien m'a révélé qu'il est mon frère.

— Deux ans!... tu savais!... Et c'est pour moi que tu t'es laissé maudire, ma Simonne? balbutia la vieille, avec un attendrissement plein d'admiration.

Et elle ouvrit ses deux bras à la sublime fille, qui s'y précipita tout en pleurs.

Mais c'était trop d'émotions à la fois pour la malade. Ses forces l'abandonnèrent, et elle retomba sur les oreillers, calme et comme endormie, mais pâle et sans connaissance.

Simonne reconnut un assoupissement pareil à celui d'où sa mère était sortie le matin, et elle se tourna doucement du côté du pilote, s'attendant à tomber dans ses bras, au milieu de mille bénédictions. Mais, au lieu de la figure tendre et souriante qu'elle comptait voir, elle trouva un visage horriblement décomposé, des yeux ternes et fixes, et une bouche entrouverte et muette.

La révolution qui venait de s'opérer dans les idées de Kornic avait été trop brusque et trop forte pour son cerveau affaibli.

Il était fou.

Mais c'était trop d'émotions à la fois pour la malade. Ses forces l'abandonnèrent, et elle retomba sur les oreillers, calme et comme endormie, mais pâle et sans connaissance.

Simonne reconnut un assoupissement pareil à celui d'où sa mère était sortie le matin, et elle se tourna doucement du côté du palote, s'attendant à tomber dans ses bras, au milieu de mille bénédictions. Mais, au lieu de la figure tendre et souriante qu'elle comptait voir, elle trouva un visage horriblement décomposé, des yeux ternes et fixes et une bouche entrouverte et muette.

La révolution qui venait de s'opérer dans les idées de Kornic avait été trop brusque et trop forte pour son cerveau affaibli.

Il était fou.

LE CHANT
DES ROSIÈRES.

CHAPITRE XXX.

Le Chant des Rosières.

Après le récit de la mère Josèfe, il nous reste à donner quelques explications, sur Donatien d'abord, et puis sur les faits qui avaient persuadé à la Divroëte que le jeune marin entretenait un commerce illégitime avec la femme de Kornic, pendant l'absence de ce dernier ; faits rapportés dans la pre-

mière partie de cette histoire, au chapitre des *Révélations*.

La belle Josèfe, comme elle l'a dit à ses enfans, avait pris tous les moyens de cacher les suites de sa faute.

C'est dans ce but qu'elle avait d'abord dérobé au village la naissance de Donatien, en faisant, sous un faux nom, jusqu'à Nantes, un voyage et un séjour de plusieurs mois; qu'ensuite elle avait consenti, malgré les répugnances de sa conscience et de son cœur, à épouser le pêcheur Plouarzec; et qu'enfin, après avoir fait mystérieusement reparaître son fils à Piriac, comme un enfant trouvé sur la côte, elle ne lui avait jamais témoigné publiquement qu'une protection compatissante et efficace, au fond, mais, en apparence, contenue et réservée. Elle ne l'en aimait pas moins réellement. Au contraire, elle se dédommageait seule avec lui, par mille caresses, de la contrainte pénible à laquelle elle se condamnait devant les autres. Au reste, Donatien avait eu long-temps un autre protecteur. M. le bailli, soit qu'il s'intéressât à lui par pure humanité, soit qu'il soupçonnât quelque chose de sa naissance, l'avait, comme nous l'avons déjà dit,

fait élever dans sa maison avec le plus grand soin, et gardé près de lui jusqu'à sa mort.

Josèfe avait attendu que son fils eût un âge raisonnable, pour lui remettre le médaillon de M. Kermor et lui révéler le secret de sa naissance. Ce secret, Donatien l'avait long-temps gardé inviolablement. Un jour seulement (le jour où la Divroëte l'avait surpris seul avec la femme de Kornic, dans le courtil de la maison de Josèfe), il avait cédé au besoin de son cœur et aux sollicitations de Simonne, en avouant à cette dernière qu'elle était sa sœur. C'est à la suite de cette confidence qu'ils s'étaient prodigué les innocentes caresses que la sorcière n'avait pu interpréter autrement qu'elle n'avait fait, et qu'ils s'étaient plusieurs fois passé l'un à l'autre le médaillon qui renfermait les titres de leur fraternité, mais dans lequel leur ennemie avait naturellement vu un gage d'amour criminel.

Tout excusable que fût cette trahison du secret de sa mère, Donatien se la reprocha d'autant plus, que, le soir même du jour où il l'avait commise, Josèfe lui fit jurer encore mille fois qu'il mourrait plutôt que de prononcer jamais un mot qui pût faire soupçonner sa naissance.

On a vu comment il tint ce serment; et on comprend maintenant pourquoi, dans la scène entre lui et le pilote, sur la tour du Phare, il aima mieux se jeter à la mer que de se laisser prendre le médaillon de M. Ker-mor.

C'est que Donatien connaissait les habitans de Piriac; et, outre la honte et la peine mortelles qu'eût faites à sa mère la révélation de sa faute, il savait qu'elle serait aussi humiliée et aussi maudite dans ses derniers jours qu'elle avait été honorée toute sa vie, du moment où l'on apprendrait que cette vie n'avait pas été sans tache.

Cette raison était aussi celle qui avait inspiré à Simonne l'héroïque silence qu'elle avait gardé sous l'anathème public, lorsqu'elle n'eût eu qu'un mot à dire pour le lever aussitôt. Mais ce mot aurait fait retomber l'anathème sur sa mère! Et, à ses propres douleurs, elle avait senti que sa mère en serait morte. Il n'en fallait pas tant pour la décider à mourir elle-même, plutôt que d'ouvrir la bouche; car elle était fille autant qu'elle était femme et mère.

L'unique moyen dont la malédiction générale pût être détournée de la tête de Simonne, sans rejaillir sur celle de Josèfe, était donc celui que cette der-

nière avait trouvé, et qu'elle mettait, par ses aveux, à la disposition du pilote. Le pilote seul, en effet, ainsi qu'elle l'avait dit, pouvait défaire ce qu'il avait fait, sans donner d'autre raison de ce changement que sa volonté souveraine. Une fois convaincu de l'innocence de Simonne, il n'avait qu'à dire aux habitans : « J'ai eu tort de maudire cette femme comme infidèle et impure ; elle est fidèle et chaste, et nous lui devons tous réparation. » A l'instant même, ceux qui avaient jeté le plus d'opprobre sur la Maudite, l'auraient portée en triomphe au milieu du village.

Mais, maintenant que le pilote, devenu fou, ne saurait faire cet usage salutaire de la confession de Josèfe, qu'arrivera-t-il? et laquelle, de la mère ou de la fille, sera définitivement la Maudite? C'est ce que nous allons savoir en retournant chez maître Jonas.

Il y avait près de trois heures que Jeannic dormait dans le fauteuil où nous l'avons laissé, en attendant le retour du vieux pêcheur, lorsqu'il fut réveillé par deux cris poussés en même temps dans la rue et dans la chambre de la mère Josèfe. Son premier mouvement fut de courir à la chambre ;

mais, réfléchissant aussitôt qu'on ne l'avait point appelé, il craignit d'entrer indiscrètement; et, comme des coups frappés à la porte extérieure avaient suivi le cri poussé en dehors, il se décida à aller ouvrir de ce côté.

Il n'eut pas plus tôt tiré la barre de la porte, qu'une main brusque la poussa en dedans, et qu'une femme haletante se précipita dans la maison.

C'était la Divroëte.

Suivant la recommandation de Jeannic, maître Jonas l'avait prévenue, en revenant du Phare, que son fils était à Piriac et qu'elle pouvait l'attendre sans inquiétude. Mais, au lieu de l'attendre, elle vait voulu aller le chercher tout de suite; et, prenant sa cape et son bâton, elle avait précédé le vieux pêcheur au village.

Sa première idée, en revoyant son fils, fut de l'examiner et de le tâter en quelque sorte des pieds à la tête, comme pour s'assurer que c'était bien lui et qu'il était encore vivant. Depuis le matin, qu'elle le cherchait vainement sur toute la côte, elle avait

tellement désespéré de le trouver, qu'elle croyait qu'on le lui avait tué ou ravi.

— Mon fieux ! répétait-elle, en s'abandonnant au bonheur de le regarder et de l'embrasser.

Puis, quand elle se fut bien convaincue qu'il était sain et sauf, passant des craintes qu'elle avait eues pour lui au souvenir du mal qu'elle-même avait souffert pendant son absence :

— Malheureux ! lui dit-elle d'un ton de reproche affectueux, comment t'es-tu échappé, ainsi sans me prévenir, dans l'état où tu étais, et pour...

Elle s'arrêta, et promena autour d'elle un regard farouche.

— Pour la Maudite, acheva-t-elle, en choisissant ce nom, comme le plus doux que sa haine pût trouver.

Jeannic ne fit pas semblant d'entendre, et pria doucement sa mère de s'asseoir dans le grand fauteuil de Jonas.

— Nous allons partir, dit la Divroëte.

— Reposez- vous auparavant, ma mère.

— Nous nous reposerons à Castelli; viens, mon fieux.

— Tu n'es resté que trop long-temps dans cette maison fatale, ajouta-t-elle, en regardant de travers la porte de la chambre où elle savait qu'était couchée la mère Josèfe.

— Viens vite, répéta-t-elle, une main sur la porte, et l'autre dans celle de son fils.

— Ma mère, répondit Jeannic, j'ai promis à Jonas de garder sa maison jusqu'à son retour. Je dois tenir ma promesse.

Il ne parlait point de Josèfe, ni de Simonne, parce que, sans connaître la profonde haine que leur portait la sorcière, il savait que leurs noms ne produisaient qu'un effet fâcheux sur son esprit. Mais sa mère, qui lisait clairement dans son ame, devina son intention réelle, sous le prétexte qu'il alléguait pour rester, et lui dit d'un ton aigre-doux :

— Ce n'est pas à cause de Jonas que tu veux demeurer, mon enfant; c'est à cause de Simonne,

qui est là avec sa mère, grâce à toi, et malgré tout le village, sur lequel elle va appeler la colère du ciel. Mais quand tu resterais ici jusqu'à demain, que peux-tu faire pour cette Maudite?

— La bénir et la consoler, répondit le jeune homme, en tournant son regard angélique vers la porte de la chambre.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si mes pressentimens ne me trompent pas, la Maudite pourra bien ne plus l'être en sortant d'ici.

— Que dis-tu? fit la sorcière, avec un mouvement d'effroi, que Jeannic prit naïvement pour un signe d'intérêt.

— Je dis, poursuivit-il, que la mère Josèfe a fait venir près d'elle le pilote et sa femme, que cela ne peut pas être sans bonne intention, et qu'elle va sans doute les réconcilier avant de mourir.

La Divroëte frémit, à l'idée de se voir enlever sa vengeance, comme une lionne qu'on menacerait de lui arracher ses petits. Elle lança un coup d'œil affreux vers la porte qui la séparait de ses ennemis, et fut tentée de l'ouvrir, pour se précipiter

entre eux, et les disperser de nouveau de son souffle empoisonné. Mais elle se contint; et, cherchant dans les yeux de son fils quelque raison de douter de ce qu'il venait de dire :

— Simonne et Kornic réconciliés! articula-t-elle lentement; non, non; c'est impossible. La femme est infidèle, et le mari est inexorable. Il y a d'ailleurs entre eux un fruit de l'adultère...

— Et le fantôme d'un mort, ajouta-t-elle, en faisant allusion à la disparition de Donatien.

— Dieu en sait plus que nous, ma mère.

— Oui, mais Satan y voit clair aussi, mon fieux.

— Que voulez-vous dire?

— Rien.

En ce moment, le cri étouffé qui était déjà parti de la chambre y retentit de nouveau, et Jeannic l'écouta en frémissant, tandis que sa mère le recueillait avec un sourire, comme une musique douce à son oreille. Après ce cri, vint un silence,

puis des paroles entrecoupées, puis enfin des supplications et des pleurs.....

Jeannic était tenté d'aller voir ce que c'était, et la Divroëte, n'osant pas entrer elle-même, osait moins encore laisser entrer son fils, de peur que sa présence ne fût bienfaisante à ceux dont la douleur était sa joie.

Maître Jonas arriva sur ces entrefaites. En voyant le jeune homme et la vieille, debout et l'oreille tendue, près de la porte de la chambre, il alla écouter comme eux, et il entendit ce qu'ils avaient entendu.

Bientôt, soit qu'il trouvât ces bruits plus inquiétans qu'ils n'avaient semblé à Jeannic, soit qu'il fût plus résolu ou moins discret que ce dernier, il frappa deux petits coups d'avertissement à la porte, et il l'ouvrit.

Alors, voici ce que Jonas, la Divroëte et son fils virent dans la chambre, à la lueur incertaine de la lampe de nuit. La mère Josèfe, toujours plongée dans son assoupissement, était immobile sur son lit, la bouche muette, les yeux clos et les bras

alongés. Kornic se tenait assis sur une chaise, à quelque distance, et Simonne, agenouillée à ses pieds, semblait chercher à attirer ses regards et à obtenir de lui quelques paroles.

A l'aspect de ce groupe, l'idée de réconciliation, émise par Jeannic, revint douloureusement à l'esprit de la sorcière; et cette idée lui parut d'autant plus vraisemblable, qu'elle vit le pilote se lever en s'appuyant sur l'épaule de sa femme, lui prendre la main d'un geste affectueux, et la mener en face de la lumière, comme pour la contempler à son aise. A ce dernier mouvement, la vieille en fit un pour s'élancer sur le jeune homme et la jeune femme, et les séparer par une malédiction. Mais elle s'arrêta, en remarquant que les yeux de Kornic étaient ouverts sans voir, et que l'expression de son visage n'avait aucun rapport avec la démarche qu'il faisait. Tout à coup, il frémit, passa une main sur son front, lâcha brusquement celle de sa femme, la regarda fixement dans les yeux pendant une minute, recula comme si elle lui eût fait peur, et sortit de la chambre, après avoir crié trois fois :

— Maudite! maudite! maudite!

Simonne tomba sur une chaise, abattue de dés-

espoir et glacée d'épouvante; Jeannic alla timidement vers elle, et Jonas s'approcha du pilote avec inquiétude, tandis que la Divroëte observait celui-ci d'un air curieux et avide.

Kornic laissa venir le vieux pêcheur jusqu'à lui, le considéra avec étonnement, puis avec admiration, se mit à genoux pour lui adresser des paroles d'amour, et s'élança dans la rue en entonnant le chant des rosières :

Voici les roses
Toutes écloses;
Voici le Mai.
Allons, pennères,
Avec nos mères
Et notre aimé;
Voici les roses
Toutes écloses;
Voici le Mai.

Jonas et Jeannic se regardèrent en silence. Ils ne comprenaient rien à ce qu'ils venaient de voir, mais ils frissonnaient des pieds à la tête.

— Ne voyez-vous pas que cet homme est fou? dit tranquillement la sorcière, en dissimulant à peine le sourire intérieur qui trahissait sa joie.

Elle mit sa cape, reprit son bâton, et sortit avec son fils, qui se laissa emmener sans savoir où il

allait, tant la frayeur lui avait ôté l'usage de ses facultés!

Jonas se mit à courir dans la rue, sur les pas du pilote, et Simonne, après avoir hésité un instant à sortir ou à rester, se jeta en sanglotant sur le pied du lit de sa mère.

Une heure après, le vieux pêcheur rentra, sans avoir trouvé Kornic.

LE FIANCÉ.

CHAPTRE XXXI.

Le Fiancé.

Le lendemain matin, une foule d'habitans, grossie de minute en minute, par les groupes de pêcheurs qui se rendaient à la côte, était réunie devant les ruines de la maison de la mère Josèfe. Le spectacle qui attirait ce concours eût semblé ridi-

cule et pitoyable s'il n'eût pas été si touchant et si terrible.

Kornic, le visage décomposé, les yeux errans, les cheveux en désordre, allait et venait autour de la maison incendiée, comme s'il y eût cherché quelqu'un ou quelque chose.

— Le pilote! s'écriaient les passans qui l'apercevaient, en s'approchant curieusement pour le regarder.

— Que fait-il là? demandaient les uns.

— Il a perdu la tête, répondaient les autres.

Et en effet, on ne pouvait le considérer quelque temps, sans remarquer dans ses moindres mouvemens tous les symptômes de la folie. Tantôt, il observait avec étonnement les murs noircis qui s'élevaient seuls au dessus des décombres; tantôt il souriait de trouver ouvertes toutes les portes et toutes les fenêtres, et il se faisait un jeu d'entrer par les unes pour sortir par les autres; tantôt enfin il s'asseyait sur un débris de meuble ou sur une pierre calcinée, dans l'attitude d'une attente pai-

sible et patiente. Alors, il posait sur ses genoux quelques algues sèches qu'il tenait à la main, et il s'occupait à les arranger soigneusement en bouquet, comme si c'eût été des fleurs rares et précieuses.

Quand il eut fait cela plusieurs fois, il s'approcha des habitans qui le regardaient, et leur dit avec un sourire mystérieux, en leur montrant son bouquet d'algues :

— C'est pour ma fiancée.

— Quelle fiancée? demanda un pêcheur.

— Simonne, la fille de la mère Josèfe... Elle a été nommée rosière ce matin, et je l'attends ici pour lui offrir le premier mon bouquet, afin qu'elle me choisisse parmi ses amoureux. C'est qu'elle n'en manque pas d'amoureux. Elle en a autant qu'il y a de jolis garçons dans le village. Mais je ne les crains pas. Elle me donnera la préférence sur tous, j'en suis sûr. Nous nous sommes fiancés à la Chandeleur, sans que personne en sache rien.

— Ah! la voilà enfin, ajouta-t-il, en voyant

s'avancer des passans... On l'apporte chez elle en triomphe... Elle a la bague et les roses blanches... Les roses blanches seront pour moi... Mais où est-elle donc? Tiens, je me suis trompé; ce n'était pas elle... Enfin, elle viendra toujours, et j'ai bien le temps...

Et, se rasseyant devant la porte, il se mettait à fredonner à demi-voix :

Voici les roses,
Voici le Mai...
Allons, pennères
Avec vos mères.
Voici le Mai...

— Pauvre Kornic! murmuraient les assistans attendris jusqu'aux larmes.

— Oui, heureux Kornic! reprenait le fou qui entendait ainsi, suivant son idée, et qui se souriait doucement à lui-même, en pressant ses algues sèches sur sa poitrine.

Tout à coup, il se leva vivement, s'avança vers une jeune fille qui se trouvait près de lui, et lui offrit la main pour l'introduire dans la maison. Mais la jeune fille, effrayée par son regard et sa figure, poussa un cri et se cacha dans la foule.

Kornic demeura stupéfait, et parut réfléchir profondément. Puis, il devint triste, et murmura, en retournant vers la maison :

— Pauvre Simonne! elle a perdu sa couronne de roses blanches, sa couronne de rosière, que M. le curé lui a donnée tout à l'heure... Où peut-elle être?... Il faut que je la retrouve...

Il rentra dans la mâsure par une brèche de la muraille, et se mit à chercher dans les ruines. Il parcourut toutes les pièces des anciens appartemens de la mère Josèfe et de Simonne, encore indiquées par des restes de murs. Il visita tous les angles, fouilla dans tous les coins, souleva tous les décombres, et s'arrêta enfin devant un monceau de cendre et de poussière, qu'il creusa avidement avec ses mains, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sol.

— Point de couronne! soupira-t-il alors d'un air découragé.

Et il resta debout devant le trou qu'il venait de faire, les bras croisés et les yeux fixés droit devant lui.

Cependant les spectateurs de cette triste scène échangeaient leurs avis sur les causes qui avaient pu égarer à ce point la raison du pilote.

— C'est le regret de son bonheur, disaient les uns. Il aimait tant sa femme!

— C'est peut-être le remords aussi, répondaient les autres. Il croyait avoir causé la mort de Donatien, et il se la reprochait comme un crime.

— On dit que depuis huit jours il ne parlait à personne, ne dormait plus, mangeait à peine, et passait seul dans son canot les jours et les nuits. En voilà plus qu'il n'en faut pour perdre la tête.

— Sans compter les réflexions qu'il devait faire à part lui pendant tout ce temps-là!...

— Vous ne parlez point de la Divroëte, fit observer une femme. C'est elle qui a révélé à Kornic le péché de Simonne. Elle lui a peut-être donné un philtre pour le rendre fou.

— Qui sait s'il ne le lui a pas demandé lui-même, afin d'oublier son malheur en perdant la raison?

— Vous n'y êtes point, et vous vous trompez tous, dit une voix forte et sévère, qui se faisait entendre pour la première fois.

Tout le monde se détourna du côté d'où elle partait, et on reconnut le vieux pêcheur qui avait désapprouvé, la veille, l'introduction de Simonne auprès de sa mère.

Il arrivait en ce moment devant la maison, et il parlait du ton d'un homme qui apporte des nouvelles sûres.

— Voici, reprit-il sentencieusement, voici pourquoi le pilote est devenu fou. C'est qu'il a passé la nuit chez maître Jonas. Je le sais. Or, la maison de maître Jonas est abandonnée de Dieu, depuis que la Maudite en a franchi le seuil. Il devait donc y arriver un malheur. Je l'avais dit hier au soir. Vous voyez que ce malheur ne s'est pas fait attendre. Il est tombé sur Kornic.

Cette observation fut un oracle pour tous les assistans..

— C'est la faute de la Maudite, s'écrièrent plusieurs voix.

— Oui! oui! répondirent vingt autres.

— Est-ce qu'elle est encore dans le village?

— Toujours! dit le vieux pêcheur. Elle n'a pas quitté la maison de Jonas.

— Il faut qu'elle en sorte...

— Elle fera mourir sa mère après avoir fait affoler son mari...

— Allons la chasser!

— Allons! cria la foule en se précipitant vers la place de l'église, comme une vague emportée par le vent.

La rue fut balayée en une seconde, et il ne resta avec Kornic, devant la maison brûlée, que quelques vieillards et quelques enfans, que leur âge mettait hors d'état de suivre les autres.

Arriver chez maître Jonas, y pénétrer de vive force, arracher de la chambre de Josèfe la Maudite et son enfant, les pousser jusqu'au rivage, au mi-

lieu des clameurs et des menaces, tout cela fut pour les habitans l'affaire d'un quart d'heure. Surprise par eux, lorsqu'elle s'endormait d'épuisement, Simonne eut à peine le temps de recueillir ses esprits, et elle se trouva sur la côte, avec sa fille dans ses bras, se demandant si elle n'avait pas fait un rêve.

—Hélas! s'écria-t-elle, en se laissant tomber sur le sable, voilà donc la réparation qui m'attendait ce matin, et votre faute n'est pas assez expiée encore, ô ma mère!

Elle resta long-temps affaissée sur elle-même, sans autre force et sans autre pensée que celles de serrer son enfant contre sa poitrine.

Tout à coup, elle sentit une main se poser doucement sur son épaule, et une voix timide l'appeler par son nom.

C'était son ange gardien qui venait reprendre sa place. C'était Jeannic.

Après avoir reposé pendant la nuit dans un sommeil profond, son esprit et son corps engourdis par

les fatigues et les émotions de la veille, la première pensée du fils de la Divroëte, en s'éveillant, avait été de retourner au village, pour s'informer de tous les événemens dont les souvenirs se heurtaient dans sa tête, sans qu'il y vît encore distinctement autre chose que le malheur de Simonne. Mais deux obstacles également puissans s'étaient opposés à son intention : d'abord, la volonté de sa mère, et puis, la perte de ses forces. Il s'était senti le courage de vaincre le premier empêchement, tout grave qu'il fût pour lui, mais le second l'avait long-temps effrayé. Ses forces étaient épuisées d'autant plus complétement, que l'excitation qui les avait momentanément fait renaître avait été plus violente et plus prolongée.

— Ma mère, avait-il dit à la Divroëte, avant de lui annoncer son projet, je me sens bien, très bien, seulement je suis un peu abattu ; n'auriez-vous rien à me donner qui me ranimât ?

La sorcière avait fait semblant de ne pas l'entendre, et lui avait parlé d'autre chose. Mais son idée était trop arrêtée dans sa tête pour qu'il en pût être détourné par aucune diversion. Il avait continué de chercher en lui-même les moyens de

la réaliser, tout en laissant croire à sa mère qu'il y renonçait, afin d'être moins gêné par sa surveillance. En effet, la Divroëte, se fiant à l'impossibilité où elle le voyait de sortir de la cabane, l'avait quittée elle-même, pour aller faire dans son jardin une conjuration secrète, destinée à obtenir de Satan la continuation du malheur de ses ennemis. Alors, Jeannic était péniblement descendu de son lit, s'était traîné jusqu'à l'étagère enfumée où sa mère rangeait ses herbes et ses philtres, y avait pris une fiole remplie d'un élixir rouge, dont il l'avait souvent vue verser les gouttes précieuses aux vieillards et aux malades qui demandaient à être ranimés, en avait avalé une forte dose, et s'était rejeté vivement sur sa couchette, pour y attendre la révolution favorable, qui n'avait pas tardé en effet à s'opérer dans tout son être.

Il avait éprouvé d'abord une sorte d'ivresse accompagnée d'éblouissemens et de vertiges; puis, de sa tête, son sang avait doucement reflué vers son cœur, d'où il était allé rendre la vigueur à tous ses membres, si bien qu'il s'était relevé sans effort, et qu'en rentrant la Divroëte l'avait trouvé habillé et prêt à partir... C'est alors qu'un nouveau combat avait commencé pour lui. Mais cette fois il

avait vaincu facilement avec une arme plus puissante que l'autorité de sa mère, avec son amour! La sorcière avait employé vainement tous les moyens imaginables pour le retenir près d'elle. Elle avait bientôt compris qu'il eût fallu l'y attacher ; et cédant à un pouvoir qu'elle subissait pour la première fois, elle avait dû laisser son fils courir au secours de ses ennemis et porter en quelque sorte des remèdes aux maux qu'elle-même avait faits. Heureusement, elle avait rendu ces maux assez incurables pour que sa vengeance demeurât en pleine sécurité, et que sa tendresse maternelle eût seule des inquiétudes.

Quoi qu'il en fût, Jeannic, après avoir promis, pour toute concession, de rentrer avant la nuit, s'était acheminé rapidement vers Piriac, en suivant le bord de la mer jusqu'à la chaussée du môle; et c'est là qu'il avait rencontré Simonne.

Elle lui raconta comment elle avait été chassée de chez Jonas par les habitans, et elle lui demanda s'il avait vu Kornic... Il répondit qu'il ne savait pas ce qu'il était devenu.

— Pauvre Kornic! s'écria-t-elle avec désespoir,

c'est au moment de retrouver le bonheur qu'il perd la raison ! Occupez-vous de lui plutôt que de moi, Jeannic. Tâchez de le voir et de le calmer ; car tous mes maux comme tous les siens ne finiront qu'avec son délire.

Le jeune homme proposa d'aller chercher le pilote au village, et y courut à l'instant même.

Il trouva le malheureux insensé dans la maison en ruines qu'il n'avait pas quittée depuis le matin, et il eut besoin de recueillir tout son courage pour ne pas s'enfuir à son aspect. Du reste, Kornic le reconnut dès qu'il le vit, et lui adressa le premier la parole.

— C'est toi, bon Jeannic? lui dit-il amicalement.

— Tu n'as pas de bouquet?.. ajouta-t-il, en montrant ses algues sèches, qu'il avait attachées à son côté.

Le pauvre enfant pâlissait et tremblait, sans trouver rien à répondre, et pouvait à peine soutenir le regard brillant et glacé du pilote.

— As-tu vu Simonne? Sais-tu où elle est? lui demanda le fou avec mystère, tandis qu'il lui pre-

nait la main et cherchait à l'attirer hors de la mâsure.

— Oui, je l'ai vue, s'empressa de répliquer Jeannic; je viens vous chercher pour vous mener à elle.

— Vraiment?

— Suivez-moi. Elle n'est pas loin d'ici.

— Bon Jeannic!

— Allons vite.

— Allons...

Et le malheureux se laissa conduire au gré du jeune homme, croyant aller au devant de sa chimère, et répétant tout le long du chemin :

— Ma Simonne! ma fiancée!... ma rosière avec sa couronne blanche! C'est moi qu'elle aime, moi seul. Elle me l'a dit, et elle m'a donné sa foi. Et aujourd'hui, elle va me donner sa main... Qu'elle était jolie, ce matin, quand M. le curé lui a mis les roses sur la tête, en la nommant la plus chaste et la plus vertueuse! Et c'est la vérité !... Depuis

qu'elle m'aime et m'a promis de n'épouser que moi, elle ne m'a pas seulement laissé prendre un baiser sur sa main... Aussi, que je vais être heureux et fier, et envié de tout le village!.. Ah! j'en deviendrai fou!...

En disant cela, il sautait de joie et chantait son refrain :

Voici les roses,
Voici le Mai...

— Es-tu bien sûr, au moins, que nous la trouverons, mon Jeannic? reprenait-il en pressant le pas.

— Soyez tranquille, lui répondait le jeune homme, heureux de le voir dans ces dispositions, et convaincu que sa femme ne pouvait lui apparaître dans un moment plus favorable.

Dès qu'ils furent à portée de l'apercevoir, il la lui montra sur la côte, en disant :

— La voici... c'est elle.

—Qui? demanda le pilote, dont le visage changea subitement.

— Simonne.

— Ma fiancée !

Il prononça ce mot avec ravissement, et s'élança vers la jeune femme en lui tendant les bras. Mais quand il fut près d'elle, il s'arrêta court, la considéra d'un air stupéfait, et balbutia tristement :

— Ce n'est pas ma fiancée... Elle n'a pas sa robe ni ses roses blanches... Ce n'est point Simonne !

— Si, mon ami, dit tendrement la jeune femme ; je suis bien Simonne ; viens, mon Kornic ! viens.

— Non ! non ! fit-il en s'éloignant d'elle et en fixant un œil hagard sur son pâle visage, sur ses vêtemens en désordre et sur son enfant suspendu à son cou.

— Tu n'es point ma fiancée, ajouta-t-il avec un cri terrible ; tu es la Maudite ! ! !

Et il remonta en courant vers le village, tandis que Simonne tombait éperdue dans les bras de Jeannic.

Pendant toute la journée, il essaya vainement de la faire rentrer à Piriac, et ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'il put la reconduire chez maître Jonas.

Josèfe reprit connaissance aussitôt que sa fille fut près d'elle. Elle rouvrit les yeux en souriant avec douceur, comme une personne qui s'éveille après un beau rêve... Son front était calme, son regard serein, son visage radieux : la paix d'une conscience satisfaite respirait dans toute sa physionomie.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en levant les yeux sur le crucifix; mon Dieu! qu'une faute expiée devient légère, et qu'il y a de consolations dans un devoir rempli!...

Puis se tournant vers Simonne et lui prenant la main :

— Ma fille, lui dit-elle, vous m'avez pardonné tous les deux, n'est-ce pas? Ton mari t'a bénie, et votre bonheur va recommencer pour n'avoir plus de fin?... Ah! il me semble que je ne dois plus mourir!

Au ton dont ces paroles étaient prononcées, Simonne comprit que sa mère pouvait renaître en effet, dans la pensée que tous leurs maux étaient réparés par sa confession, tandis que la nouvelle du contraire la tuerait infailliblement. Poursuivant donc jusqu'au bout sa filiale immolation d'elle-même, et cachant ses larmes pour montrer un sourire à leur place :

—Oui, ma mère, dit-elle à Josèfe ; oui, tout est réparé. Revenez à la vie, ma mère, pour recueillir le prix de votre sacrifice et pour voir votre fille heureuse et bénie !

LE CINQ MAI.

CHAPITRE XXXII.

Le Cinq Mai.

Les choses que nous venons de raconter se passaient vers le milieu du mois d'avril de la troisième année qui avait suivi le couronnement de Simonne et son mariage avec Kornic. Après la scène qu'on vient de lire, rien ne changea durant

quinze jours pour le pilote ni pour sa femme, pour la Divroëte ni pour Jeannic.

La maudite continuait de passer les journées sur la côte et les nuits près de sa mère. Jeannic renaissait chaque matin pour lui porter ses soins et ses consolations. La sorcière jouissait tranquillement de sa vengeance. Le pauvre fou, son bouquet d'algues à la main, cherchait toujours sa fiancée en chantant sa chanson, et les habitans faisaient retomber en indignation sur sa femme la pitié que leur inspirait son malheur, dont elle était pour eux l'unique cause.

La situation de la mère Josèfe était seule changée. Délivrée de sa souffrance en même temps que de ses remords, convaincue qu'elle avait, par sa confession, guéri toutes les plaies, lavé tous les anathèmes et dissipé tous les nuages, voyant dans sa fille une femme heureuse, et dans tous les habitans, des ennemis d'un moment, redevenus des amis pour jamais, elle renaissait de jour en jour, comme l'avait pressenti Simonne, dans la douce persuasion que Dieu la rappelait à la santé pour la récompenser de son expiation, en la laissant jouir de la félicité qu'elle avait restituée à ses enfans.

Tous ceux qui l'approchaient avaient été prévenus par Jonas, et s'entendaient entre eux pour la laisser dans l'illusion qui lui rendait la vie.

Deux choses seulement l'inquiétaient ; c'étaient la disparition complète de Kornic et les absences quotidiennes de sa fille. Mais cette dernière lui avait facilement fait croire que son mari était souffrant de son côté et qu'elle passait les journées près de lui.

Cependant les choses ne pouvaient durer longtemps en cet état, et la convalescence de la mère Josèfe devait tôt ou tard amener quelque nouvelle catastrophe, lorsqu'un arbitre inspiré, intervenant tout à coup au dernier acte de cette tragédie domestique, comme le destin dans les drames d'autrefois, choisit, pour la dénouer, le retour de la fête brillante qui en avait été le prologue, l'anniversaire du jour des roses, le cinq mai !

En se levant sur Piriac, ce jour dissipa comme par enchantement toute la tristesse qu'y avaient répandue les événemens des trois semaines précédentes. Josèfe et Simonne, Kornic et Donatien fu-

rent oubliés à la fois, et chacun prit un visage en harmonie avec la fête qui allait commencer et avec le brillant soleil qui promettait de l'embellir.

Dès le matin, les cloches de l'église sonnèrent à grand branle; le village entier fut dehors, en habit du dimanche, et l'on ne vit partout que pères et mères conduisant leurs familles, jeunes filles allant nommer la rosière, amoureux courant porter leurs bouquets à leurs bien-aimées; et, dans toute cette foule impatiente et joyeuse, c'était à qui chanterait le plus haut le refrain consacré :

Voici les roses,
Toutes écloses;
Voici le mai!
Allons, pennères,
Avec vos mères,
Voici le Mai!

Rien n'eût été plus doux à contempler que le tableau de cette allégresse générale, s'il ne s'y fût mêlé, comme une ombre funeste, le spectacle de la seule famille éplorée qui ne pouvait y prendre part.

Simonne, errante sur la côte, et le pilote joignant sa joie horrible à la joie pure des habitans,

semblaient deux malheureux damnés, admis à contempler pendant un jour le bonheur des élus, pour mieux sentir leur propre supplice.

Au dessus de ces têtes infortunées, apparaissait la terrible figure de la Divroëte, pareille à Satan surveillant ses victimes. Ce jour lui rappelait un jour semblable, où elle aussi, et son fieux, avaient été seuls maudits au milieu des bénédictions générales, et où tous deux étaient rentrés dans leur pauvre cabane, l'un mourant, l'autre honnie, pendant que chacun ramenait gaîment au village la belle rosière et son heureux fiancé. Cette belle rosière, c'était Simonne; cet heureux fiancé, c'était le pilote; maintenant c'est la maudite, c'est le fou! et leur tour est venu de voir rire tandis qu'ils pleurent, d'entendre chanter tandis qu'ils sanglottent! Aussi, la sorcière était bien vieille, et elle avait vu se lever bien des beaux jours dans sa vie; mais jamais le Ciel ne lui en avait donné un aussi beau que cet anniversaire du cinq mai!

La victime, dont la vue plaisait surtout à la mégère, et qu'elle ne pouvait se lasser de suivre du regard, c'était Kornic. Il eût été impossible,

en effet, de rien imaginer de plus navrant que le délire de ce malheureux. D'autant plus livré à son affreuse illusion, que tout ce qu'il voyait et entendait semblait la réaliser, il courait toujours après sa fiancée, avec ses algues sèches à la main; il prenait pour elle toutes les jeunes filles qu'il voyait aller à l'église, en robes blanches; il suivait tous les groupes de jeunes garçons, frappait à toutes les portes, et demandait à tous les passans où était la demeure de Simonne...

Cependant la cérémonie s'avançait; l'heure avait sonné d'entendre proclamer le nom de la rosière, et tous les habitans étaient assemblés, à cet effet, sur le parvis de l'église. Là, chaque famille avait sa place; et on distinguait, dans chaque groupe, des aïeux en cheveux blancs, patriarches du pays; des pères entourés de leurs fils, comme des rois de leur cortége; des mères tenant leurs filles par la main, avec un orgueil naïf et joyeux; des jeunes filles vêtues de blanc, et des galans en vestes neuves, l'espoir au cœur et les rubans au chapeau. Les jeunes maris du village, rangés aux limites de la place, formaient une haie derrière les familles, portant sur l'épaule leurs longs fusils de chasse, nettoyés avec soin et prêts à détonner

pour la rosière. Les jeunes filles qui concouraient pour la couronne blanche, étaient réunies en avant de tout le monde, au pied des marches de l'église, et leurs prétendans se tenaient à quelque distance d'elles, chacun se pressant autour de la mère de sa bien-aimée, et couronnant déjà celle-ci en imagination.

Au premier rang se faisait remarquer le pilote; plus impatient et plus agité pour sa chimère, que les autres pour leur espérance réelle, il promenait toujours son regard inquiet parmi les groupes de pennères, et faisait successivement à chacune, avec son bouquet flétri, des signes d'amour et d'intelligence.

Enfin, à distance inégale de ce brillant cortége, se montraient les deux personnages qui en complétaient l'effet par contraste : Simonne, avancée jusqu'à l'entrée du village, à la faveur de la préoccupation générale, et suivant de loin la cérémonie qui lui rappelait tant de souvenirs; et la Divroëte, placée entre elle et la multitude, partageant son attention ardente et infatigable entre le fou et la maudite, et la reportant quelquefois,

douce et maternelle, du côté de la cabane où elle avait laissé son fieux.

Bientôt, à la porte du saint lieu, par dessus les têtes mobiles et radieuses des jeunes filles, parut le front chauve et grave de M. le curé. Il s'arrêta sur la première marche de l'église, le temps de compter de l'œil son troupeau épandu devant lui. Puis il descendit lentement, en étendant sur la foule inclinée ses deux mains bénissantes.

Alors, il régna tout à l'entour un silence si profond, qu'on entendit la mer briser sur les sables de la côte. Le pasteur avait déroulé la liste des jeunes filles qui avaient réuni le plus de suffrages ; il allait la lire, et proclamer la rosière....

Il commença d'une voix solennelle et accentuée. Chaque nom fut accueilli par des applaudissemens et des félicitations. Enfin, on arriva au dernier, à celui de la vierge qui n'aurait point de rivales. Un frémissement d'impatience parcourut l'assemblée entière ; toutes les oreilles s'ouvrirent pour entendre, en même temps que les lèvres du pasteur s'ouvraient pour parler...

— Simonne Plouarzec ! proclama le vieillard.

A ce nom, au lieu des acclamations qui devaient succéder aux frémissemens de l'attente, ce fut dans toute l'assemblée une stupeur profonde et silencieuse. Chacun demeura la bouche béante, et porta son regard du visage de son voisin à celui du pasteur. Bientôt on se demanda si on avait bien entendu, si le prêtre ne s'était point trompé, ce que cela voulait dire, et mille autres questions de cette sorte, qui, échangées d'abord à voix basse, se convertirent insensiblement en un bruyant murmure.....

— Simonne Plouarzec!... s'écrièrent enfin mille voix en une seule; et ce nom, répété par chacun, parvenant d'échos en échos jusqu'aux oreilles de la Divroëte et de la maudite, alla leur communiquer la stupéfaction générale, et les fit se rapprocher involontairement de la multitude.

Un seul homme, étranger à l'étonnement de tout le monde, avait accueilli la parole du prêtre d'une acclamation naïve et joyeuse.

— Simonne! s'était écrié Kornic, avec transport; j'étais bien sûre que ce serait elle....

Et tourné vers le pasteur, qui, de son côté,

l'observait avec une attention particulière, il attendait impatiemment l'apparition de sa bien-aimée.

Cependant l'agitation de la foule allait se changer en tumulte, et quelques voix s'élevaient déjà au dessus des autres pour demander des explications au prêtre impassible, lorsqu'un geste formidable de sa main et une nouvelle surprise non moins étrange que la première, firent succéder le silence le plus respectueux aux réclamations les plus hardies.

La porte de l'église s'ouvrit derrière le pasteur, et Jonas amena sur la place une jeune fille que tout le monde savait avoir concouru pour la couronne de roses blanches, et dont l'absence avait été d'autant plus remarquée par ses compagnes et ses amoureux, que l'opinion générale la désignait comme ayant le plus de titres à être nommée rosière. Chacun supposa qu'elle l'était en effet, en la voyant apparaître en ce moment, et Kornic, ne doutant point que ce fût sa bien-aimée, témoigna, à sa vue, la tendresse et la joie la plus vive. Mais les assistans se demandaient toujours pourquoi, au lieu du nom de cette jeune fille,

celui de Simonne Plouarzec avait été proclamé. Le curé, maître Jonas et la jeune fille semblaient seuls initiés à ce mystère, et tous trois, également inaccessibles à l'agitation publique, considéraient le pilote avec un intérêt croissant, comme s'il eût été le centre et le but unique de leurs préoccupations et de leurs démarches. Quoi qu'il en fût, cet intérêt (tout singulier qu'il pût être dans la circonstance), n'ayant rien que d'équitable pour la multitude, elle oublia peu à peu son premier désappointement, et finit par se prêter à tout ce qui se fit, comme à une chose dont elle sentait l'importance, en attendant qu'elle en comprît la signification.

La cérémonie continua donc, comme si la jeune fille amenée par Jonas eût été vraiment nommée par le pasteur. Douze pennères furent choisies parmi celles qui avaient eu des suffrages. Chacune reçut le baudrier de ruban bleu, et désigna le garçon qui devait la conduire pour escorter la rosière. Deux d'entre elles détachèrent les cheveux de celle-ci, et les déroulèrent sur ses épaules; et, ces préparatifs achevés, les douze garçons et les douze jeunes filles se donnèrent la main autour de l'élue; le curé prit celle de l'élue elle-même,

Jonas celle du pilote, et tout le monde entra dans l'église, au son des cloches et des cantiques.

La rosière fut menée jusqu'au pied de l'autel; la couronne de roses blanches y était posée, avec la bague d'argent destinée au fiancé qui serait choisi entre ses rivaux. Le curé bénit l'une et l'autre, et, les prenant toutes les deux, mit la première sur la tête de la jeune fille, et la seconde à son doigt. Ensuite, il donna la dot à la mère, et le *Te Deum* fut chanté dans l'église, pendant que le bruit des cloches en branle et des salves de la mousqueterie se mêlait du dehors aux voix de la multitude.

Après la messe, la rosière fut placée sur un trône de branches et de feuillées, et portée en triomphe à travers le village par quatre garçons désignés par elle-même; elle voulut que le pilote fût un des quatre, et le pauvre fou qui, depuis la proclamation, voyait réellement Simonne Plouarzec dans la jeune rosière, se courba avec enchantement sous le précieux et cher fardeau de sa bien-aimée.

Le triomphe fut suivi du festin sur la pelouse du

château, et du bal sur la plage, après quoi vint la cérémonie du *choix de la rosière*, dernier épisode de la fête, qui ramena le cortége et sa suite sur le parvis de l'église.

La jeune fille fut replacée sur son trône, sa couronne de roses blanches sur le front, sa bague d'argent à la main, et autour d'elle ses prétendans, parmi lesquels le pilote ne manqua pas de se trouver en première ligne.

Depuis quelques heures que cette fête se déroulait devant lui, un changement remarquable s'était opéré dans tout son être. Son délire avait peu à peu cédé la place à des sensations plus naturelles et plus vraies. L'illusion pour lui était telle, qu'il redevenait réellement le pilote d'il y a trois années, suivant à pareil jour sa belle rosière, et attendant, avec de doux battemens de cœur, le moment qui confirmerait ses espérances, en l'assurant de l'amour de Simonne.

Peu d'assistans, au reste, s'apercevaient de cette métamorphose; mais Jonas, la jeune fille et le pasteur ne cessaient point d'en suivre les moindres phases. Ils ne purent dissimuler leur satisfaction,

lorsqu'ils virent le fou, adressant la parole à la rosière, au nom de ses amoureux, comme il avait fait auprès de Simonne, trois ans auparavant, la prier avec la formule consacrée, de choisir entre eux celui que son cœur préférait aux autres...

Cette sommation fit sourire de pitié les prétendans et la multitude; le vieux pêcheur et le vieux prêtre sourirent aussi, mais par un sentiment tout opposé, et ils échangèrent, avec la jeune fille un signe d'intelligence qu'elle sembla recevoir comme un ordre. Elle se lève aussiôt, descend de son trône de feuillées, s'arrête près de sa mère, et jette à chacun de ses amoureux un regard rapide, qu'elle fixe plus long-temps sur le pilote et sur un jeune marin qui se tenait près de lui. Tous deux surtout paraissaient attendre leur sort du geste de la rosière. Elle hésite entre eux quelques instans, tandis que l'un rougit d'espérance et de joie, et que l'autre pâlit de surprise et d'angoisse. Enfin, elle prend sa couronne de roses blanches sur sa tête, en détache une fleur et la présente au jeune marin, avec sa main à baiser. Celui-ci se met à genoux, pendant que le pilote chancelle d'effroi; mais, après avoir jeté encore au premier un regard plein d'un doux encouragement, la jeune fille baisse les yeux,

rougit, et donne à Kornic sa couronne et sa bague.

Les acclamations près de sortir de toutes les bouches s'arrêtent encore une fois, et l'étonnement des spectateurs devient plus profond que jamais; quand tout à coup un incident inattendu vient fixer l'attention générale.

En recevant la couronne et l'anneau de la rosière, la première impression du fou avait été, au lieu de la joie éclatante à laquelle on pouvait s'attendre, une surprise extrême et presqu'une épouvante... L'ébranlement qu'avait éprouvé son cœur réagissant subitement sur sa tête, il était bientôt retombé dans un délire violent et terrible. Ses yeux, démesurément ouverts, avaient promené autour de lui des regards sombres et méfians ; ses cheveux s'étaient hérissés sur son front, une contraction nerveuse avait bouleversé ses traits, et une affreuse horripilation avait parcouru tous ses membres, comme une suite de commotions électriques. Il sortit de cette crise, si faible et si abattu, qu'il fallut le soutenir pendant près d'un quart d'heure. Au bout de ce temps, il se releva, passa une main sur son front, regarda plusieurs fois autour de lui, puis devant lui, fixement, comme un homme qui re-

cueille des souvenirs lointains et confus... Bientôt ces souvenirs parurent l'assaillir en foule ; ses joues s'animèrent ; son regard s'enflamma ; sa poitrine devint haletante. Des tableaux rapides et variés semblèrent passer devant lui. Il prononça quelques phrases inarticulées, au milieu desquelles se distinguaient seulement les mots de crime... enfant... malédiction... confession... folie.. et enfin il tomba évanoui dans les bras du pasteur et de Jonas, après avoir crié trois fois avec une expression déchirante de douleur et de remords :

— Simonne ! Simonne ! Simonne !

Lorsqu'il revint à lui, quelques instans après, son regard était lucide, son visage calme, sa voix naturelle ; il n'était plus fou !

Au milieu de la stupéfaction générale, le pasteur et maître Jonas échangèrent un coup d'œil plein de félicitations mutuelles, et levèrent les mains vers le ciel, pour le remercier d'avoir exaucé leur prière et couronné leur projet.

Ce projet, on le comprend maintenant, si déjà on ne l'avait deviné. Le curé en avait eu l'idée première. Remarquant que toutes les divagations de

Kernic le reportaient au jour où Simonne avait été couronnée rosière et l'avait choisi pour époux, il s'était dit que le seul moyen d'opérer, dans sa tête, une réaction favorable, était de le ramener véritablement à ce premier jour de son bonheur, et de réaliser, en quelque sorte, sa chimère.

Dans ce but, il s'était adjoint maître Jonas, son bras droit en toute chose. Ils avaient, à eux deux, organisé la fête, de façon à la rendre le plus exactement identique à celle dont elle était l'anniversaire, et qu'elle devait reproduire aux yeux du pilote. Prévenue par eux, la jeune fille, élue rosière, était devenue leur complice, et le jeune marin, son amoureux, avait, sans le savoir, représenté dans cette scène le personnage de Jeannic. Seulement, plus heureux que le fils de la Divroëte, la rose qu'il avait reçue de sa bien-aimée équivalait à la couronne entière, comme il n'avait pas tardé à en être assuré, d'abord par les yeux et bientôt par la bouche même de la rosière. Le reste s'était passé ainsi que nous l'avons dit; et le tout avait eu le succès qu'on a vu.

Cependant, la raison du pilote revenue, l'œuvre de réparation était loin d'être terminée, et le véri-

table dénoûment du drame ne commençait qu'à peine. Il restait encore, comme on va le voir au chapitre suivant, un combat terrible à livrer, un profond mystère à éclaircir, une satisfaction inouie à donner à Dieu et aux hommes!

LA JUSTICE DE DIEU.

CHAPITRE XXXIII.

La Justice de Dieu.

Le premier usage que le pilote fit de sa raison, au moment même où il la retrouvait, ce fut de se souvenir... Non seulement tous les faits, mais toutes les sensations qui avaient précédé et déterminé sa folie, lui revinrent ensemble à la mémoire. Il se rappela, en même temps, la malédiction qu'il avait

jetée sur sa femme, et les aveux de la mère Josêfe, qui lui avaient prouvé à la fois l'innocence et l'héroisme de Simonne. Voilà pourquoi ce nom s'était d'abord échappé de sa bouche. La première lumière qui avait éclairé son esprit, et la première émotion qui avait ébranlé son âme, avaient été un éclair affreux et un remords déchirant.

— Simonne!.. Simonne!.. répéta-t-il, quand il revint à lui, en jetant à droite et à gauche un regard impatient, pour voir s'il n'apercevrait point sa femme.

— Où est-elle? ajouta-t-il avec anxiété.

Et il interrogeait des yeux tous ceux qui l'entouraient.

— Il demande la Maudite?.. dit une femme à un pêcheur.

— La Maudite! s'écria Kornic... Encore la Maudite!.. Juste ciel!

Il laissa tomber son front dans ses mains, d'un air de douleur et de confusion, demeura quelque

temps ainsi, et relevant tout à coup la tête, dit avec force :

— N'appelez point Simonne la Maudite. Elle ne l'est plus, malheureux!..

Et il demanda où elle était, avec de nouvelles instances... Mais il fut tout étonné de ne rencontrer, dans la foule, que des bouches muettes et des regards ébahis.

Après avoir cru qu'il recouvrait la raison, les assistans, voyant dans ses dernières paroles de nouveaux signes de délire, le retrouvaient plus insensé que jamais, et pensaient que sa folie ne faisait que prendre un autre cours...

Ce fut alors qu'une dispute étrange s'engagea sur le parvis de l'église, et que la fête faillit se terminer par un combat.

Pendant que le pilote appelait Simonne, en la cherchant des yeux, celle-ci, qui s'était rapprochée insensiblement, à la faveur de la préoccupation générale, remarqua les regards inquiets qu'il promenait autour de lui, et l'entendit prononcer son

nom. Aussitôt une voix intérieure lui révéla ce qui se passait, et, poussant un cri où la joie se mêlait à la surprise, elle s'élança sur le parvis de l'église... Mais à peine y fut-elle arrivée, qu'une clameur de réprobation s'éleva autour d'elle, et que mille bras se dressèrent pour la repousser.

— A la côte, la Maudite!... à la côte! s'écria-t-on de toutes parts.

Au même instant, Kornic aperçut Simonne. A la vue de ses vêtemens en désordre et de sa pâleur, tellement prononcée, qu'il la remarquait à cent pas de distance, il ne put s'empêcher de reculer d'abord d'étonnement et d'effroi. Puis, l'amour et la pitié reprenant le dessus :

— Simonne! s'écria-t-il avec une douleur et une tendresse inexprimables, en tendant les deux mains vers la jeune femme et en se préparant à courir au devant d'elle.

Mais au premier pas qu'il fit, une troupe de pêcheurs lui ferma le passage. Convaincus que le mouvement qui l'emportait vers la Maudite n'était qu'un accès de démence, pire que tous ceux où il

était tombé jusqu'alors, ils s'emparèrent de lui, et le retinrent de vive force au milieu d'eux.

Il eut beau leur répéter qu'il voulait rejoindre sa femme, qu'elle n'était plus maudite, qu'elle n'avait jamais mérité de l'être, que lui-même n'était plus fou, que c'étaient eux qui ne savaient ce qu'ils faisaient, etc., etc.; ni prières, ni menaces, ni pleurs, ni cris, ne purent vaincre leur obstination. Ils furent d'autant plus impitoyables, que leur intention était meilleure; et le curé, accourant avec maître Jonas, joignit en vain sa voix à celle de Kornic. Ses explications et ses ordres ne furent pas même entendus au milieu du tumulte et du bruit.

Cependant Simonne, aussi assurée de l'heureuse révolution opérée chez son mari, que les autres l'étaient du contraire, avait, de son côté, résolu d'approcher le pilote à tout prix, et s'était jetée éperdue au plus épais de la mêlée. Là, vingt bras l'avaient saisie, et un reflux irrésistible de la foule la repoussait vers le rivage malgré ses supplications et ses larmes.

Chacun était persuadé que, si elle mettait le pied

sur le théâtre de la cérémonie sacrée qui venait de finir, le village entier serait abandonné de Dieu. C'était donc à qui crierait le plus fort et le plus haut :

— Chassez la Maudite! La Maudite à la côte!... Anathème à la Maudite!...

Et le pilote entendait et voyait tout cela, sans y rien pouvoir! Il reconnaissait son ouvrage, et il essayait trop tard de défaire ce qu'il avait fait! Aussi, bientôt ses efforts, pour s'arracher aux mains qui l'enchaînaient, furent de véritables convulsions; ceux de Simonne devinrent des fureurs désespérées, et les clameurs de la foule se changèrent en hurlemens si terribles, qu'il eût été impossible de prévoir comment se serait terminée cette crise suprême, si un incident, aussi décisif qu'inattendu, n'en eût enfin hâté le dénoûment.

Tandis que ses enfans se débattaient avec la multitude, la mère Josèfe, levée ce jour-là pour la première fois, était tranquillement étendue dans un grand fauteuil, au milieu de la chambre de maître Jonas. Les fenêtres de cette chambre donnaient, comme on sait, sur le parvis de l'église; de sorte

que le bruit de la scène qui se passait au dehors arrivait facilement aux oreilles de la malade. Elle prit d'abord les cris confus qu'elle entendit pour les murmures et les acclamations qui saluaient le choix de la rosière. Mais voyant qu'ils se prolongeaient et devenaient menaçans, elle fut fort intriguée de savoir ce que cela voulait dire. Elle se pencha avec effort sur son fauteuil, et elle écouta... Peu à peu, quelques syllabes terribles parvinrent jusqu'à elle et la firent trembler, sans qu'elle sût encore pourquoi. Elle redoubla d'attention, et bientôt elle distingua des imprécations et des menaces, auxquelles se mêlaient les mots de *Simonne* et de *la Maudite*....

— La Maudite!... murmura la vieille en tressaillant et en pâlissant à ce mot, qui lui rappelait la scène horrible de l'anathème et de l'incendie.

Son effroi s'accrut avec le tumulte et les clameurs qui le produisaient, et il finit par se compliquer de pressentimens si funestes, que, toute faible et appesantie qu'elle était, la pauvre malade ne put résister à l'envie de se lever de son fauteuil pour aller ouvrir une fenêtre... C'était plus qu'elle n'eût su faire en toute autre circons-

tance ; mais son impatience lui prêta des forces, et elle vint à bout de son projet, en se traînant le long du mur et en s'appuyant des deux mains aux meubles de la chambre. La première chose qu'elle vit sur la place, lorsqu'elle eut ouvert la fenêtre, ce fut sa fille, entourée d'un groupe furieux d'hommes et de femmes, qui la poussaient brutalement devant eux, en la poursuivant de leur cri éternel :

— Anathème ! A la côte ! à la côte !

Plus loin, le pilote luttait contre dix pêcheurs, en appelant Simonne avec une force surhumaine.

Il n'eût fallu que la moitié de cet affreux tableau pour jeter dans l'esprit de la mère Josèfe une sinistre lumière. Ayant déjà soupçonné plus d'une fois que sa fille la trompait, elle comprit d'un seul coup tout ce qui lui avait été caché avec un soin si héroïque, et elle ne put que balbutier, en laissant tomber son front dans ses deux mains, sur l'appui de la fenêtre :

— Encore maudite !... ma fille !... pour moi !... toujours maudite !...

Elle demeura ainsi plusieurs minutes, dans une

sorte d'évanouissement physique, pendant lequel s'opéra dans son ame une lutte formidable et suprême, entre sa conscience et sa fierté, entre son honneur et sa fille, entre la vie et la mort! Tout à coup, des cris plus violens poussés sur la place, l'arrachèrent à elle-même. Elle releva la tête, aperçut Simonne, pâle, haletante, échevelée, traînée par un vieillard furieux, au milieu d'un déluge d'imprécations et d'injures... Ce spectacle décida Josèfe... Trouvant dans sa résolution la force qui précède l'agonie, elle sortit de la chambre, traversa l'appartement de Jonas, et parut sur le seuil extérieur de la maison, au moment même où passait à peu de distance le groupe qui entraînait Simonne.

— Arrêtez! cria la vieille, en levant les deux bras par un mouvement plein de majesté et d'énergie...

Au son de cette voix, si connue et si respectée depuis quarante ans dans le village, à l'aspect de cette pâle et grande figure, entourée de ses cheveux blancs, et de ce corps vénérable et flétri, qui semblait dans sa longue robe, échappé de la tombe avec son suaire, tout le monde frémit d'épouvante,

tous les cris cessèrent, et chacun s'approcha de la mère Josèfe, ou demeura tourné vers elle dans l'attitude de l'attente et du respect. Elle fit quelques pas sur le parvis, soutenue par des femmes qui étaient accourues à son aide ; et quand elle vit autour d'elle assez de foule pour être bien sûre qu'elle serait entendue du plus grand nombre :

— Mes amis, dit-elle, si vous croyez aux dernières paroles d'une mourante, et si vous ne voulez pas attirer sur vous la colère du ciel par une injustice qui n'a duré que trop long-temps, bénissez avec moi celle que vous avez maudite, et faites amende honorable à Simonne pour tout ce que vous lui avez fait souffrir. Tout cela devait tomber sur moi. C'est moi qui ai péché, et c'est ma fille qui a été punie. Dieu veut que j'expie ma faute en m'humiliant devant tous ceux qui m'ont glorifiée. Qu'il m'entende donc comme vous allez m'entendre ; que je sois enfin pardonnée par lui et maudite par vous s'il le faut ; mais que l'innocente ne paie plus pour la coupable ; que Simonne soit lavée et vengée !... Oui, mes amis, c'est moi seule qui suis coupable, c'est moi qui ai fait tomber sur ma famille et sur ce village tous les maux qui les désolent depuis un mois. J'avais caché ma faute,

croyant la réparer par mon repentir. Je m'étais trompée. La justice du Seigneur vient lentement ; mais elle vient toujours ; et son heure est arrivée pour moi.

Ici, la mère Josèfe se mit à genoux sur le pavé de la place, et, toujours soutenue par les femmes, les yeux et les mains levés vers le ciel, comme pour lui offrir son sacrifice, elle continua ainsi au milieu d'un silence si profond, que sa faible voix parvenait aux plus éloignés :

— Il y a trente-huit ans que vous me croyez pure, mes amis, et il y a trente-huit ans que je suis souillée devant Dieu, que j'ai introduit le déshonneur dans ce village ! Simonne n'a pas commis d'autre crime que d'expier le mien, et d'aimer en sœur l'homme qu'elle savait être son frère... Donatien-le-Bâtard était mon fils !..

— Donatien ! son fils !... Ces deux mots traversèrent la multitude avec la rapidité de l'éclair, et ils en eurent le double effet, par la lumière et la commotion qu'ils produisirent dans tous les esprits... La révolution qui s'opéra sur la place fut l'affaire d'une minute. Pendant que la mère Josèfe,

épuisée par le double effort que venaient de faire son corps et son ame, tombait sans connaissance dans les bras des femmes et du prêtre accouru près d'elle, ceux qui retenaient Kornic et Simonne, les laissèrent en même temps se précipiter l'un vers l'autre, et tous deux, s'embrassant avec des pleurs de tendresse et des paroles entrecoupées de cris, arrivèrent ainsi au milieu du groupe où était leur mère.

La Divroëte avait quitté la place, et s'était enfuie vers sa cabane...

La voix et les caresses de Simonne firent revenir un instant la mère Josèfe à elle-même. Elle jeta sur sa fille, sur la foule et sur le prêtre, un regard qui demandait grace, et elle retomba aussitôt dans les bras qui la soutenaient.

Cependant la révélation qu'elle venait de faire agissait diversement sur la multitude. Tandis que les uns n'éprouvaient que de l'enthousiasme pour la fille et de la pitié pour la mère, les autres, parmi lesquels se faisaient remarquer les vieillards, et entre autres celui dont nous avons déjà parlé deux fois, croyaient de leur devoir de rejeter sur la coupable l'anathème qu'ils retiraient de l'inno-

cente. Mesurant, dans leur imagination effrayée, tous les maux qu'avait enfantés la faute de Josèfe : les tourmens du pilote et sa folie, la malédiction de Simonne et la mort de Donatien, ils prenaient au mot la pénitente qui leur avait dit de faire justice, et leur indignation commençait à élever autour d'elle un murmure vengeur et redoutable, contagieusement accru par ceux même qui avaien été d'abord le plus disposés à la commisération. Bientôt ce murmure inarticulé se changea en paroles claires et distinctes, et enfin des imprécations retentirent aux oreilles de la mère Josèfe, non moins cruelles et non moins sanglantes que celles dont elle avait laissé accabler sa fille... Quelques uns même crièrent que sa présence souillait le parvis du saint lieu et le théâtre de la pieuse solennité qui venait de s'accomplir, et ils allaient l'arracher aux mains de Simonne et du pilote pour l'entraîner hors de la place, lorsque le curé, s'avançant entre eux et la vieille, les repoussa d'un geste et éleva sa voix miséricordieuse au dessus de leurs clameurs vengeresses.

— Mes amis, dit-il, les yeux fixés sur le visage pâlissant et renversé de la mère Josèfe, ne voyez-vous pas que cette femme va mourir en

expiation de sa faute; et voulez-vous être plus sévère que Dieu, qui me charge de pardonner à son repentir?...

En parlant ainsi, il étendit ses deux mains sur la tête de la vieille, qui expira doucement dans le sein de Simonne, pendant que Jonas, se penchant à son oreille, lui révélait que Donatien n'était pas mort.....

L'agitation de la multitude s'apaisa devant ce spectacle, comme une tempête qui tombe; et au milieu du silence et du recueillement le plus profonds, à travers le parvis jonché de fleurs et de feuillage, le corps de la mère Josèfe fut reporté dans la maison du vieux pêcheur, suivi des amoureux parés de bouquets et des jeunes filles en robes blanches, qui devaient former le cortége de la rosière.

LA
JUSTICE DES HOMMES.

CHAPITRE XXXIV.

La Justice des Hommes.

Une heure avant la scène qu'on vient de lire, Jeannic était seul dans la cabane de la Divroëte, assis près de la porte, les deux pieds au soleil, et la petite boîte qui renfermait la rose de Simonne soigneusement posée sur ses genoux. Se sentant faible et souffrant, il n'était allé, ce jour-là, ni

au village ni à la côte, parce qu'il avait présumé que d'une part il y aurait pour lui trop de joie, et de l'autre assez de tranquillité sans lui. Tous les habitans devant participer à la fête des roses, la Maudite serait complétement oubliée, et n'aurait par conséquent besoin de protection contre personne. Voilà ce que s'était dit Jeannic, et il avait résolu de passer la journée entière à se délasser de celles qui avaient précédé, et à reprendre des forces pour les suivantes.

Selon sa coutume, la seule compagne de ses méditations, après le départ de sa mère, avait été sa petite boîte de plomb; et il y avait long-temps qu'il la tenait sur ses genoux, sans l'avoir encore ouverte, l'aspect seul de ce mystérieux trésor le plongeant dans une ivresse somnolente et profonde, pleine de souvenirs délicieux et de rêves enchantés. Enfin, il se décida à l'ouvrir, et soulevant le couvercle avec les mille précautions qu'il ne manquait jamais d'apporter à cette opération délicate, il se pencha doucement pour voir la rose au fond de sa cachette. Mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il laissa échapper un petit cri, et que la boîte faillit lui tomber des mains.

On lui eût dérobé sa fleur, que son étonnement

n'eût pas été plus douloureux. Cependant, elle était toujours à sa place, mais dans un tel état, grand Dieu ! qu'autant eût valu ne point l'y trouver. Les deux tiers des pétales avaient quitté le pistil, où toutes étaient demeurées jusqu'alors attachées si fidèlement malgré le temps et la décomposition. La corolle n'existait plus qu'à peine, et ses débris desséchés jonchaient tristement le fond de la boîte. On sait la superstition que Jeannic attachait à la conservation de sa rose, dont il avait fait le symbole de sa destinée. On peut donc juger, non-seulement de sa surprise, mais de son épouvante, à la vue des ruines que nous venons de décrire. Il crut d'abord que ses yeux le trompaient, et il examina la fleur à plusieurs reprises. Mais, quand il n'y eut plus moyen de douter de son malheur, il resta, pâle, muet et anéanti, devant son trésor ravagé. Puis, laissant retomber la boîte sur ses genoux, et posant son front dans ses deux mains, il se mit à fondre en larmes.

La Divroëte rentra en ce moment. Le trouble où l'avait jetée le spectacle qu'elle venait de voir disparut subitement à l'aspect de son fils tout en pleurs.

— Jeannic, s'écria-t-elle, en courant à lui, et

en lui prenant les deux mains avec tendresse ; qu'as-tu, mon enfant? qui t'a fait du chagrin? Est-il venu quelqu'un ici? es-tu plus souffrant? Parle, mon fieux! conte tes peines à ta mère!

A toutes ces questions précipitées, Jeannic ne répondait que par de tristes hochemens de tête et des sanglots redoublés. Enfin, reprenant sa boîte et la mettant sous les yeux de la sorcière, il lui montra la fleur détruite, et s'écria avec désespoir :

— Voyez, ma mère!

En apprenant que ce n'était que cela, la Divroëte rassurée ne put s'empêcher de sourire, et dit à Jeannic en le baisant au front, comme on dit à un enfant qui a brisé son jouet :

— Ce n'est rien, mon fieux, ce n'est rien...

— Rien! fit le jeune homme avec force...

— Ah! reprit-il d'un ton d'inspiration douloureuse, c'est un plus grand malheur que vous ne croyez!

— Plût au Ciel qu'il ne nous en fût pas arrivé

d'autre! dit la sorcière, en jetant un regard de travers du côté du village.

Une rose perdue! qu'est-ce que cela pouvait être en effet, à ses yeux, auprès de l'ouvrage de toute sa vie, sa vengeance, qu'elle venait de voir détruire en un instant!

— Hélas, ma mère! reprit Jeannic, poursuivant son idée et considérant toujours les débris de sa fleur, si vous saviez ce que nous annonce ce présage, vous seriez plus désolée encore que moi-même...

— Que veux-tu dire, enfant?

— Que mon jour est arrivé, ma mère, qu'il faut nous quitter pour jamais.... que je vais mourir...

— Mourir!... s'écria la vieille, en se précipitant vers lui; de quoi parles-tu, mon fieux? as-tu donc le délire?...

Et elle interrogea son pouls et son front pour voir, en effet, s'il n'avait pas la fièvre. Mais le pouls était calme, le front tiède, et le regard seul

du jeune homme reflétait l'exaltation de son ame. Ce phénomène frappa la Divroëte d'autant plus qu'elle ne pouvait s'en rendre compte.

— Voyons, mon ami, dit-elle en s'asseyant près de son fils et en lui passant un bras autour du cou, qui a pu t'inspirer des idées si sombres et si folles?

— Elles ne sont point folles, répondit gravement Jeannic. Ma vie est attachée à cette fleur; la fleur est détruite : ma vie va finir.

La sorcière essaya encore de sourire; mais l'expression de tristesse solennelle et profonde qu'elle trouva à la physionomie du jeune homme, la fit involontairement frissonner, comme si elle eût reconnu le sceau fatal de la mort. En même temps, rapprochant dans sa pensée la révolution qu'elle avait opérée le mois précédent contre Simonne, de la révolution contraire qui venait d'avoir lieu, elle se dit, au for intérieur de sa conscience, que quelque châtiment ou quelque malheur pourrait bien, en effet, ce jour-là, tomber sur elle ou sur son fieux; et ce rapport funeste ajouta dans son esprit un poids énorme aux pressentimens de Jeannic.

Alors un combat violent se livra dans son ame. Tantôt elle s'accusait de ne s'être pas précipitée au milieu de la place de l'église, alors que la multitude, détrompée par l'aveu qu'elle venait d'entendre, faisait amende honorable à la Maudite. Quelques paroles prophétiques prononcées par elle, en ce moment, comme au jour du festin du baptême, auraient peut-être arrêté la réaction qui ruinait son ouvrage. Tantôt elle se demandait s'il ne serait pas temps encore de jeter des soupçons adroits dans l'esprit de Kornic ou dans celui des habitans, sur la réalité des révélations de la mère Josèfe et de la fraternité de Donatien et de Simonne. Mais cette vérité inattendue avait tellement bouleversé sa propre tête; elle était, pour son compte, si loin de pouvoir en douter désormais, — elle qui n'avait pas douté autrefois de l'infidélité de la femme du pilote; — tout ce qu'elle avait pris, dans le temps, pour des preuves de cette infidélité, lui semblait maintenant démontrer si clairement le contraire, qu'elle ne se sentait ni le courage ni la puissance de faire une seconde fois croire aux autres ce qu'elle ne croyait plus elle-même; de calomnier sciemment, après avoir calomnié sans le savoir. Sa vengeance paraissait donc, quoi qu'il arrivât, irréparablement anéan-

tie. Or, sa vengeance anéantie, sa vie n'avait plus de but, et devait naturellement finir. D'un autre côté, l'existence de son fieux devenait impossible sans la sienne. Il se pouvait donc que le pronostic de la rose détruite fût réellement un arrêt du destin; et c'est ce dont il fallait s'assurer, en consultant le destin lui-même.

Ayant ainsi raisonné, la sorcière se fit donner par Jeannic et réunit autour d'elle ses grimoires, ses baguettes, ses fioles, ses herbes, les deux cornes et la barbe du bouc Melmoth, son aiguille d'aimant, sa chaudière de cuivre rouge, son triangle d'argent, son miroir enchanté et tous les instrumens de ses conjurations. Elle s'installa au milieu du labyrinthe magique, communiqua la flamme d'une bougie verte aux sarmens du chauffoir, et appliquant tous les efforts de son esprit à toutes les ressources de sa science, demanda le secret du sort à tous les élémens de la divination.

Pendant l'opération, qui dura près d'une heure, Jeannic ne quitta pas sa mère des yeux. Il la vit long-temps se pencher, attentive et silencieuse, sur les manuscrits cabalistiques, puis interroger d'une oreille inquiète les pétillemens des herbes flam-

bantes, former des lignes et des caractères bizarres, avec le triangle et l'aiguille, la barbe et les cornes du bouc, et enfin, après une dernière tentative, sur tous ses moyens réunis, se lever fière et joyeuse, en battant des mains et en criant avec force :

— La rose a menti ! la rose a menti ! Tu ne mourras pas, mon fieux ; tu ne mourras pas ; Melmoth a parlé !..

En disant cela, elle courait à son fils, le prenait dans ses bras, et le serrait étroitement contre sa poitrine. C'est que le résultat de sa conjuration avait rendu l'espoir non seulement à sa tendresse, mais encore à sa vengeance. Elle avait découvert, dans un avenir très prochain, un grand bonheur et un grand malheur, le premier pour elle, le second pour ses ennemis... Mais, quelle que fût sa joie, elle ne put la faire partager à Jeannic. Il ne répondit à ses assurances et à ses caresses que par un sourire incrédule, accompagné d'un regard mélancolique, et soupira en rejetant les yeux sur sa rose :

— Je vous dis que je vais mourir, ma mère ; c'est Melmoth qui s'est trompé...

La sorcière voulut protester de nouveau. Il l'arrêta doucement :

— Soyez tranquille, ma mère !.. En y réfléchissant bien, la mort n'a de triste pour moi que notre séparation ; et, pardonnez-moi de vous parler ainsi, quelque chose me dit là que nous nous rejoindrons bientôt...

— Mais encore une fois, mon enfant, nous ne mourrons ni l'un ni l'autre ; et ta fleur...

— Je regretterai une seule chose, interrompit Jeannic qui n'écoutait plus que sa voix intérieure ; c'est de laisser Simonne malheureuse ici-bas. — Hélas ! ma mère, si vous pouviez m'assurer que son malheur finira bientôt, comme les dernières paroles de votre fieux vous remercieraient et vous béniraient !..

A ces mots, la sorcière détourna la tête pour cacher la contraction douloureuse et farouche qui fit grimacer tous ses traits.

— Oh ! ma mère, poursuivit le jeune homme, dites-moi que Simonne sera consolée et vengée... Dites-le moi !..

— Elle ne le sera que trop, murmura la vieille, qui se dégagea avec humeur des mains suppliantes de Jeannic.

— Cette femme n'aura jamais autant de mal qu'elle nous en a fait, continua-t-elle, en s'approchant machinalement du seuil de la cabane, pour regarder vers le village.

Il y avait à peine cinq minutes que la sorcière et son fils, attristés de ce qu'ils s'étaient dit réciproquement, se tenaient silencieusement assis à quelque distance l'un de l'autre, comme dans l'attente involontaire d'un événement inconnu, lorsqu'un grand bruit se fit entendre au dehors, semblable au tumulte et aux cris confus d'une multitude qui accourt. Le jeune homme détourna la tête avec indifférence, tandis que la vieille se levait tout agitée et allait vivement sur la porte. Elle vit déboucher du chemin de Piriac une foule que sa surprise et sa frayeur lui firent paraître innombrable. C'était, en effet, le village entier qui arrivait chez elle... Hommes et femmes, enfans et vieillards, se précipitaient pêle-mêle, tous encore en habits de fête, tenant à la main d'énormes pierres, et remplissant l'air de mille imprécations, au milieu desquelles se distinguaient ces mots formidables :

— A mort la Divroëte! à mort!.. à mort!

En attendant cet anathème, la sorcière n'eut que la force de jeter un regard à son fils, et resta clouée par l'effroi sur le seuil de la cabane. Les pressentimens funestes qui avaient agité son esprit et celui de Jeannic se réalisaient. Le malheur qu'elle avait lu dans un si prochain avenir était pour elle et non pour ses ennemis. Après avoir porté chez Jonas le corps de la mère Josèfe, les habitans s'étaient souvenus de la ballade du festin du baptême, et encore tout pleins de la fureur que le dénoûment imprévu de la fête des roses avait refoulée dans leurs ames, ils venaient la décharger sur la calomniatrice, et venger à la fois Simonne, Kornic, Josèfe, Donatien et eux-mêmes, en lapidant la Divroëte.

Aux cris qu'il avait entendus comme sa mère, et à la vue de celle-ci, pâle et défaillante, Jeannic s'était levé à son tour et s'était précipité dehors. Mais il était trop tard. La multitude touchait déjà la porte, et le pauvre enfant n'eut que le temps de la fermer derrière lui et de lever les deux bras en criant : Ma mère!... pitié pour ma mère! avant d'être jeté à l'écart par les premiers qui s'avançaient. La porte fut enfoncée aussitôt, et la Di-

vroëte fut saisie au fond de sa cabane. Ni ses prières, ni ses menaces, ni ses pleurs, ni sa résistance, n'arrêtèrent un instant les pêcheurs. Ils furent sans oreilles comme sans entrailles. Deux des plus vigoureux prirent la malheureuse, chacun par un bras, et l'entraînèrent vers la pointe de Castelli, au milieu des vociférations redoublées :

— A mort la Divroëte !... à mort l'infâme !... à mort !...

Arrivés à l'extrémité du promontoire, qui surplombe la mer de plus de cinquante pieds, ils attachèrent leur victime à un grand poteau planté en terre, se rangèrent en cercle à une distance de vingt pas ; et, balançant les lourdes pierres qu'ils tenaient en main, tandis que leurs voix se donnaient mutuellement le signal avec des cris de mort plus forcenés que jamais, ils commencèrent l'exécution horrible dont ils s'étaient faits les bourreaux.

Cependant Jeannic, retenu par quelques pêcheurs non loin du lieu du supplice, suivait des yeux les préparatifs, et demandait en vain à mourir avec sa mère, ne pouvant courir à son secours. Quand il entendit l'affreux signal, et qu'il vit voler

les premières pierres, son désespoir lui prêta une force irrésistible; il s'arracha, tout palpitant et tout meurtri, des mains qui l'enchaînaient, et, leur laissant la moitié de ses vêtemens en lambeaux, il s'élança vers la sorcière, sans que personne eût le temps ou la présence d'esprit de le ressaisir au passage.

Atteint plusieurs fois en chemin, il arriva chancelant et ensanglanté jusqu'à sa mère, l'embrassa étroitement avec un cri suprême, et tomba expirant auprès d'elle, sous la grêle écrasante qu'il n'était plus temps d'arrêter.

Lorsque la multitude, effrayée d'un double supplice dont elle n'avait voulu que la moitié, se précipita vers le monceau de pierres qui s'élevait jusqu'au sommet du poteau, elle trouva dessous deux corps sans vie et sans forme, dans lesquels on ne distinguait plus que quatre bras entrelacés. On jeta à la mer celui de la Divroëte, et l'autre fut porté à Piriac, où le village entier le suivit au cimetière, en même temps que celui de la mère Josèfe.

En ensevelissant Jeannic, on trouva sous ses

vêtemens, près de son cœur, la petite boîte de plomb qui renfermait les débris de la rose de Simonne. On laissa cet innocent trésor à sa place, et on le mit en terre avec les restes mortels du jeune homme.

Dans la foule éplorée qui escortait le double convoi, on remarqua, près de la bière de Josèfe, entre le pilote et sa femme, l'homme qu'on avait cru mort pendant si long-temps et dont maître Jonas avait révélé l'existence, Donatien-le-Bâtard.

Est-il nécessaire de dire que, retiré de la mer par le vieux pêcheur la nuit où il s'y était précipité de la tour du Four, il avait recommandé à son sauveur de le laisser passer pour mort au village, afin que sa vie ne fût plus fatale à personne; qu'enfermé depuis cette époque dans sa prison volontaire au milieu des flots, à la garde du bon Jonas qui le visitait tous les soirs, sous prétexte d'aller allumer le phare, il était demeuré ainsi mort pour le monde entier, jusqu'au jour où son surveillant lui avait annoncé qu'il pouvait revivre, en lui apprenant ce qui s'était passé à la fête des roses.

Quelques mois après ce jour, si funeste à la fois et si favorable, Kornic, Simonne et Donatien, aussi doucement unis qu'il avaient été cruellement divisés, habitaient ensemble, heureux et tranquilles, la jolie maison que toute la population du village s'était empressée de leur bâtir à la place même de celle de Josèfe, et que la voix publique avait nommée : *la Maison de la Réparation*. La petite Blanche croissait et embellissait, comme une fleur au soleil, au milieu de la prospérité qui l'entourait, et on voyait avec plaisir se dessiner de plus en plus sur sa gracieuse figure cette touchante ressemblance avec le jeune marin, qui avait été autrefois si maudite, et qu'on chérissait maintenant comme un air de famille.

Un seul nuage passait quelquefois sur le bonheur du paisible ménage, c'était le souvenir mélancolique de la mère Josèfe et du fils de la Divroëte.

COMPLÉMENT.

CHAPITRE Ier.

Merkel.

Sur la côte de Bretagne, où j'ai recueilli la chronique qu'on vient de lire, Piriac n'est pas le seul point qui joigne la richesse des traditions populaires à celle des beautés pittoresques. La côte entière est semée, en quelque sorte, de souvenirs de toute nature et de toutes époques. Plusieurs excursions

m'ayant permis de rassembler ces souvenirs épars, de façon à donner aux plus divers une certaine unité locale, je pense que leur reproduction, à la suite de mon roman, aura le double avantage de délasser mes lecteurs de la sévérité un peu uniforme de cette tragique épopée bretonne, par des récits plus variés sans être moins intéressans, et de compléter ainsi l'histoire traditionnelle d'un pays injustement ignoré, qui n'a eu avant moi, pour tous chroniqueurs, que ses pauvres habitans et ses monumens en ruine. Je promets, du reste, à ceux qui voudront bien me suivre dans ce complément de mon travail, de procéder en sens inverse des auteurs d'impressions de voyages, en négligeant les descriptions pour développer les récits, et en recourant beaucoup plus souvent aux notes de mon carnet qu'aux couleurs de ma palette.

Parmi les meilleures et les plus agréables occasions que j'ai eues de recueillir les faits curieux et inconnus que je livre au public, je dois compter au premier rang le séjour d'un mois que j'ai fait à Mesquer, chez un petit-fils du dernier fermier-général de Bretagne; vénérable et aimable chef d'une de ces rares familles qui mènent encore en France la noble vie de château, loin des préoccu-

pations égoïstes et mesquines au moyen desquelles nous resserrons chaque jour, dans les grandes villes, la sphère déjà si étroite de notre existence! Ce fut l'aîné même des fils de cette maison, Joseph K..., qui, connaissant à fond les curiosités historiques et pittoresques de son pays, se fit, avec une amitié parfaite, mon guide et mon cicérone, et m'initia à tous les secrets de sa précieuse érudition.

Le jour qu'il choisit fort judicieusement pour me faire apprécier le caractère austère et magnifique de la côte de Mesquer, en même temps que les souvenirs piquans qui s'y rattachent, fut ce qu'on appelle un jour de gros temps, un de ces jours sans soleil, mais sans pluie, durant lesquels souffle un vent de nord *carabiné*, accompagné, à longs intervalles, de roulemens de tonnerre sourds et lointains, pareils à des coups de grosse caisse au milieu d'une symphonie plaintive.

Nous partîmes, le portefeuille en poche, la lunette sous le bras, le fusil en bandoulière, et, après avoir traversé en bateau le chenal de Kerkabelec, nous gagnâmes, au pas de course, la pointe de Merkel, dont nous fîmes notre observa-

toire. Cette pointe s'avance fort loin dans la mer et fait face à l'embouchure de la Vilaine. C'était autrefois la place de Mesquer, que les envahissemens successifs du flot ont forcé de reculer peu à peu dans les terres, en s'amoindrissant à chaque migration.

Le spectacle qui s'offrit à nos yeux de ce point d'observation, ressemble trop à celui que j'ai décrit au premier chapitre de ce livre, pour que je me permette d'y revenir. J'arrive donc au fait sans détour.

A l'extrémité de la pointe du Merkel, se dresse un pilier quadrangulaire, assez semblable à un obélisque, à cette exception qu'il n'est rien moins qu'un monolythe, et qu'aux matériaux dont il se compose, on reconnaît un de ces pans de mur en saillie dont on flanquait autrefois les angles des grands édifices et spécialement des églises. Le pilier de Merkel indique en effet l'emplacement d'un ancien monastère, dont il est le seul vestige remarquable, et dont les dimensions et les lignes architecturales sont encore indiquées sur le sol par les pierres restées dans les fondemens.

— Cette ruine, me dit Joseph, et l'inscription gothique tracée sur le pilier, révéleraient peut-être à l'œil d'un antiquaire, obligé de tout déchiffrer par position, quelque coin ignoré du temps qui n'est plus; quant à moi, j'avoue franchement que je trouve les ruines entièrement muettes et l'inscription parfaitement indéchiffrable. Mais voici ce que la tradition m'a appris sur l'état et la destruction du monastère dont nous foulons les débris. Je crois l'histoire vraie, d'autant plus qu'elle est vraisemblable dans son époque, tout étrange qu'elle soit, et je n'hésite point à te la raconter, parce qu'elle t'intéressera certainement.

Commençons par le prologue, dont la scène se passe à trois lieues d'ici, au château de Kersac.

C'était fête en ce château, le 25 juin de l'année 1640. Le comte de Kersac allait marier sa fille unique, la plus belle châtelaine de toute la contrée; mais trois circonstances extraordinaires, qui accompagnaient ce mariage, pouvaient le rendre impossible, au moment même où il semblait près de se conclure. D'abord il n'y avait au manoir qu'une des parties contractantes; mademoiselle Marguerite de Kersac épousait par procuration le comte d'Assérac, occupé pour le moment à guer-

royer à l'étranger, et représenté près de sa future par un parent, le sire de Saint-Gildas. Ensuite, cet hymen singulier se faisait par ordre du comte de Kersac, malgré la volonté de sa fille. Enfin, cette dernière, loin d'aimer l'homme qui se permettait de l'épouser, par ambassadeur, à cinq cents lieues de distance, et que d'ailleurs elle connaissait à peine, professait le plus vif amour pour un sien cousin, le baron de Kéroland, cavalier plein de jeunesse et d'ardeur, qui, de son côté, lui avait promis de n'être jamais le mari d'un autre; mais qui, pour comble de fatalité, était retenu à Nantes par un devoir impérieux, tandis que la ruine de ses amours se préparait au château de Kersac.

Le vieux comte avait juré que sa fille ne serait jamais madame la baronne de Kéroland; et voilà pourquoi, après l'avoir forcée par les moyens violens encore en usage à cette époque dans les grandes familles, à s'unir par procuration au comte d'Assérac, il hâtait de tous ses efforts cette espèce de mariage en effigie, afin qu'il fût terminé quand le cousin viendrait réclamer ses droits.

Cependant mademoiselle de Kersac, tout en cé-

dant aux ordres menaçans de son père, s'était ménagé une puissante et dernière ressource pour s'y soustraire à temps; elle avait fait dire à Nantes, au baron de Kéroland, qu'on travaillait à leur séparation, et qu'il eût à venir avant trois jours, s'il l'aimait, rompre par sa présence un hymen odieux et tyrannique. Elle connaissait son fiancé; elle avait mille preuves de l'amour profond qu'il ressentait pour elle, et elle le savait homme à faire un éclat assez violent et assez désespéré pour détruire à jamais les prétentions de son rival et de tous ses représentans. Seulement, serait-il assez tôt à Kersac? Toute la question était là.

Il y avait trois jours que Marguerite attendait avec confiance, sans trop se préoccuper des préparatifs qui se faisaient autour d'elle. Mais, le jour de la cérémonie étant arrivé, et son cousin ne paraissant pas encore, elle commença à s'alarmer sérieusement de ce retard; et chaque minute qui la rapprochait du terme fatal, sans amener le baron, changea ses inquiétudes en angoisses, et ses angoisses en terreurs. La journée se passa ainsi pour elle, au milieu de tourmens impossibles à décrire. Elle se vit présentée par son père au délégué du comte d'Assérac, complimentée par les convives et

les vassaux, fêtée par les gardes et les serviteurs du manoir, parée par les femmes de sa robe blanche, de sa couronne, des bijoux envoyés par son prétendu, de toute sa toilette de mariée, et enfin conduite, le soir, dans la chapelle au pied de l'autel, illuminé de cierges, au milieu des témoins et des invités de la cérémonie; tout cela sans voir paraître son cousin, sans recevoir de lui la moindre nouvelle! Et pourtant, en comptant dans son cœur les heures qui avaient sonné depuis qu'il était prévenu, elle trouvait qu'il avait eu dix fois le temps de venir....

Bref, le moment de répondre le *oui* décisif arriva, et point de baron de Kéroland! De la terreur, l'ame de Marguerite passa aussitôt au dépit et à l'indignation; elle se crut oubliée, trahie, délaissée; et, puisant contre elle-même, dans son orgueil d'amante, une force qu'elle n'eût jamais trouvée dans sa docilité filiale, elle jura sa foi au comte d'Assérac...

A peine avait-elle prononcé le mot irrévocable, qu'au milieu du silence qui accompagnait cet instant solennel, elle entendit, du fond de la chapelle, le bruit d'un cheval au galop, qui s'arrêtait dans la

cour du manoir. Une voix intérieure lui dit que c'était son cousin, et elle tomba évanouie dans les bras de son père.

Mademoiselle de Kersac ne s'était malheureusement point trompée. Le baron de Kéroland venait d'arriver en effet, une minute trop tard, après avoir fait en vain toute la diligence possible. En apprenant que Marguerite ne pouvait plus être à lui, il demeura une minute, sombre et silencieux, fit un mouvement pour s'élancer dans la chapelle, s'arrêta, en fixant un regard farouche sur les vitraux éclairés par la lueur des cierges, lança à haute voix une malédiction terrible contre la comtesse d'Assérac, remonta sur son cheval, et disparut au grand galop.

On prit en vain des informations sur son compte dans toute la Bretagne et dans toute la France; on n'entendit plus parler de lui, et il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu.

—Maintenant, continua Joseph, laissons le baron de Kéroland courir où il voudra, tandis que la comtesse d'Assérac reprend ses esprits, et arrivons aux faits qui se passaient deux ans plus tard, au

lieu même où nous sommes, dans le monastère dont il ne reste plus que ce pilier de granit.

Le couvent de Merkel était un couvent de trappistes. Tout le monde connaît la discipline sévère qui régissait et qui régit encore les communautés de la Trappe. On sait qu'entre autres réglemens, la porte en est ouverte à tous les voyageurs, et qu'on y héberge également pendant quelques jours le touriste qui s'y rend par curiosité, et le mendiant nomade qui demande à y déposer son bissac vide, sauf à le remporter plein. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse rémunérer l'hospitalité des bons trappistes. Au contraire ; le séjour des riches paye celui des pauvres, et, la balance faite, il reste encore de quoi orner la chapelle.

Il n'est qu'une espèce de curieux à qui la porte des frères de la Trappe reste impitoyablement fermée ; ce sont les femmes. On sait toutes les peines que s'est données, il y a dix ans, une princesse royale pour adoucir en sa faveur la rigueur de cette loi, à son passage au couvent de la Meilleraye, entre Château-Briand et Nort.

Si, comme on l'a prétendu, ce réglement est quelquefois tombé en désuétude, avant la réforme de

l'abbé de Rancé, si même il a été enfreint sensiblement dans certaines communautés, où l'on assure que les moines se succédaient de père en fils, l'histoire que je raconte prouvera du moins qu'il était observé dans sa teneur la plus sévère chez les anciens trappistes de Merkel.

A cette époque, on faisait encore des pélerinages, et les communautés hospitalières ne désemplissaient pas de pélerins plus ou moins dignes de ce nom : pélerins de Saint-Jacques, pélerins du Saint-Sépulcre, pélerins de Sainte-Anne, pélerins de Sainte-Marie, pélerins blancs, pélerins noirs, pélerins de toutes les couleurs. A Merkel, on les recevait mieux que partout. L'asile sacré s'ouvrait à toute heure de jour et de nuit devant le bourdon voyageur. Chaque frère servait, à son tour, d'introducteur, de guide et de *cicerone* aux pélerins nouveau-venus. Il leur ouvrait la porte du couvent, en se couchant par terre, pour les faire passer sur son corps, leur donnait à laver, les accompagnait au réfectoire, au dortoir, à la chapelle, dans les jardins, et enfin au cimetière, où une fosse creusée par chaque religieux à son tour, attendait le corps du premier qui mourrait. Un honneur encore qu'on ne manquait pas de faire aux

pieux visiteurs, c'était de les inviter à chanter au lutrin pendant l'office. Ceux qui acceptaient étaient les bien traités ; aussi aucun ne se dispensait-il de se prêter, au moins pour la forme, à cette fantaisie des bons moines.

Or, un jour, ou plutôt une nuit, au moment où les frères, après avoir chanté le *Salve Regina* dans leur chapelle, défilaient lentement, un à un, tête baissée, les mains dans leurs grandes manches, le long des vastes corridors du couvent, trois coups de marteau frappés à la grande porte, interrompirent subitement le frôlement monotone des robes de laine contre les dalles de pierre... Le jeune religieux qui introduisait ce jour-là, ouvrit à un voyageur, à peu près de son âge, en commençant, suivant l'usage, par lui faire baiser son crucifix d'ébène, pour s'assurer qu'il était chrétien. Ensuite, il se coucha sur le dos, devant le seuil. Mais le pélerin (sa robe noire, ornée d'une croix blanche, ses écailles, sa gourde et son bourdon, indiquaient un pélerin de St.-Jacques); le pélerin, dis-je, qui avait tressailli de tous ses membres en remarquant le visage du frère portier, se refusa obstinément à lui passer sur le corps, et attendit qu'il fût relevé pour entrer dans la cour. Puis,

comme dédommagement à son humilité déçue, il lui tendit la main. Le moine s'inclina vers cette main pour la baiser; mais à peine l'eut-il vue de près, à la lueur de la lampe qui brûlait contre la porte, qu'il tressaillit à son tour, et faillit tomber à la renverse. L'aspect d'une bague, dont le diamant brillait d'une façon particulière, semblait causer au jeune trappiste cette surprise et cette émotion étranges. Du reste, il se remit promptement, et, voyant que le pélerin tenait toujours sa main tendue, il la prit avec tremblement, et y porta respectueusement ses lèvres. Le voyageur poussa un profond soupir et voulut prononcer quelques paroles; mais l'approche d'un autre religieux lui imposa silence, et il dut aller avec le frère portier joindre la communauté dans les dortoirs. Arrivé au lit qui lui était destiné, il se sépara de son compagnon avec des signes d'intelligence; et celui-ci, en se retirant, se détourna trois fois à la dérobée.

Le lit du nouvel hôte était une espèce de coffre peu profond, fait avec six planches de sapin. Il y avait auprès une petite table du même bois, sur laquelle étaient posés un peu de pain et une cruche d'eau. Le pélerin contempla cette couche aus-

tère et cette humble table, d'un regard pensif et mélancolique, et, quand il s'assit sur le bord du lit, la lueur blafarde d'une lampe voisine fit reluire deux grosses larmes le long de ses joues décolorées...

Après avoir passé plus d'une heure dans cette posture, il leva la tête vers le grand Christ qui se détachait en noir sur la blanche muraille, et sembla lui adresser une prière, ou plutôt lui demander un pardon. Puis, il s'enveloppa étroitement dans sa robe, ramena avec précaution son capuchon sur ses longs cheveux bruns, et s'étendit en gémissant sur le lit de planches; mais, soit gêne matérielle, soit préoccupation morale, il ne dormit point....

Le lendemain, il suivit tous les exercices religieux du couvent. Seulement, ce ne fut point un motif de piété qui l'y poussa, à en croire l'empressement avec lequel il saisit toutes les occasions de s'approcher du frère Jérôme (c'était le nom du religieux qui l'avait introduit la veille). En l'observant avec soin, on eût facilement deviné qu'il avait à lui dire quelque chose d'aussi pressé qu'important. Mais le réglement du silence est un des

plus sévères de la discipline de la Trappe, surtout à l'égard des étrangers. Enfin le frère Jérôme, vaincu par les instances muettes du pélerin, fit en sorte de se trouver près de lui au sortir de la chapelle; et, oubliant à la fois le réglement et la sainteté du lieu, il se pencha à l'oreille de celui qui cherchait à l'aborder avec tant d'obstination, et lui dit rapidement :

— Ce soir, c'est mon tour de creuser la fosse dans le cimetière, venez m'y trouver à neuf heures; je serai seul.

— J'irai, répondit le pélerin d'une voix tremblante.

Malgré la précaution que tous deux mirent à ce court dialogue, le prieur du couvent, qui suivait toute la communauté des yeux, remarqua, du haut de son estrade, cette violation du silence. Il se leva, tout rouge d'une sainte colère, arrêta d'un signe les moines qui défilaient à sa droite et à sa gauche, et, étendant les deux bras avec une majesté terrible :

— Mes frères, s'écria-t-il, l'abomination de la

désolation est dans le lieu saint ! Le frère Jérôme vient d'enfreindre, à la face de Dieu, le premier de nos réglemens. Puisque le feu du ciel n'a pas brûlé sa langue sacrilége, il dormira sur la pierre nue pendant cinq nuits, et il va recevoir vingt coups de discipline en présence de toute la communauté.

Au bruit de cette sentence, tous les regards se tournèrent simultanément vers le coupable, qui tomba à deux genoux sous le foudroyant anathème du prieur.

— Frère indigne, reprit celui-ci, commencez par avouer votre faute; qu'avez-vous dit à l'oreille de l'étranger?

Le pélerin, dont le visage, pendant toute cette scène, était devenu plus pâle que la croix qu'il portait sur la poitrine, faillit perdre l'équilibre à cette dernière question; il s'appuya contre un pilier, attachant sur le jeune religieux le regard d'un criminel qui va entendre sa sentence de mort.

—Mon Père, répondit Jérôme, en se courbant jusqu'à terre, et en lançant à la dérobée vers son

complice un coup d'œil qui éveilla l'attention de celui-ci, je disais au pieux inconnu que le corridor où nous allons passer conduit à l'entrée du cimetière.

Ces paroles adroites rendirent l'ame au pélerin, et lui arrachèrent un sourire involontaire, tandis qu'il suivait machinalement les moines à la cour intérieure où devait s'exécuter la sentence de l'abbé. Là, toute la communauté se rangea en cercle autour du coupable. On le mit nu jusqu'à la ceinture; puis vingt frères, dont les noms furent tirés au sort, se placèrent à la file derrière lui. Le premier prit une courroie lourde et dure pliée en deux, s'inclina, fit une courte prière, leva la discipline et la fit tomber avec effort sur les épaules du frère Jérôme. Celui-ci se détourna et lui dit : « Merci, frère, » pendant que l'autre s'éloignait en faisant un signe de croix. Le second s'avança, fit ce que le premier venait de faire, et fut remplacé par le troisième. Les autres suivirent ainsi.

Cependant le pélerin était toujours là. Il entendait et voyait tout avec une pitié mêlée d'horreur. Chaque coup qui tombait sur les épaules du pénitent semblait tomber en même temps sur son pro-

pre cœur, et lui arrachait un petit cri péniblement comprimé. Seize fois, la courroie pesante avait changé de mains; le frère épuisé fléchissait sous la honte et la douleur. Il supporta encore deux coups; mais, au dix-huitième, la souffrance vainquit son courage, et il s'affaissa sur lui-même en murmurant toujours : « Merci, frère.... » Tout le monde alors put voir son dos sillonné de raies rouges. Le pélerin le remarqua avec effroi, et laissa tomber sa tête dans ses deux mains, en étouffant des soupirs.

Le vingtième exécuteur attendait cependant son tour, l'air impassible, et la discipline levée. Dès que Jérome se fut remis à genoux, il fit sa prière avec componction, et se rejeta en arrière pour frapper....

— Arrêtez! cria une voix claire et perçante.

Et le bras du pélerin retint en l'air celui du moine stupéfait.

— Arrêtez, de grace! reprit la même voix, d'un ton doux et suppliant, qui cherchait à détruire l'effet du premier cri; c'est trop de rigueur pour

une faute dont le frère Jérôme est moins coupable que moi.

La phrase n'était pas achevée, que le vingtième et dernier coup avait retenti sur les épaules du pénitent. Il se releva sans proférer une plainte ; et pourtant une goutte de sang venait de jaillir sous la discipline ; mais, en se retirant, il reçut du pélerin, sans que personne le remarquât, un regard où il parut trouver la consolation de toutes ses souffrances....

Après le dîner, pendant l'unique et court moment où la loi du silence était suspendue, chaque religieux s'empressa près du jeune étranger dont la présence avait causé, par la faute et la punition du frère Jérôme, une diversion inattendue dans la vie monotone du couvent ; et ce dernier ne put se délivrer d'un intérêt importun, qu'en promettant aux bons moines, sinon de chanter, du moins de monter au chœur, à l'office du lendemain, qui était un dimanche.

LE CIMETIÈRE.

CHAPITRE II.

Le Cimetière.

Le soir vint. L'horloge du monastère sonna lentement neuf heures; et, pendant que le dernier coup du beffroi roulait encore sous les voûtes tendues d'obscurité, les frères, enveloppés de leurs robes blanches, se rendirent silencieusement à la chapelle pour le *Salve Regina*. On eût dit, à les voir défiler ainsi dans l'ombre, une troupe de fantômes

se rendant à quelque sabbat fantastique. Le pélerin, qui les suivait à peu de distance, s'arrêta, suivant les instructions du frère Jérôme, à l'entrée du corridor, terminé, d'un bout, par la chapelle où brillaient déjà les cierges, et de l'autre, par une porte haute et étroite, près de laquelle se faisait sentir la fraîcheur de l'air du dehors.

— C'est ici, se dit-il.

Il s'effaça derrière un pilier, et attendit que la porte de la chapelle fût refermée sur le dernier moine. Alors il s'approcha doucement de la petite porte, et, l'ayant ouverte avec précaution, il entra dans un couloir obscur. Là, il se dirigea, les deux mains en avant, vers une seconde porte, dont les fentes laissaient passer un faible rayon de lumière. Cette porte céda comme l'autre; et le pélerin se trouva devant le cimetière du couvent.

Un frisson rapide lui passa par les os, et une sueur froide courut sur tous ses membres, à la vue de l'étrange et lugubre paysage qui se déroula devant lui.

Le cimetière formait un carré, fermé par un mur grisâtre, marqué çà et là de grottes et de ni-

ches blanchies à la chaux. Des saules échevelés, des ifs à la sombre verdure flottaient devant ces taches blanches qu'ils voilaient et découvraient tour à tour. On eût cru voir passer et repasser des ombres de revenans. Une herbe épaisse et d'une teinte foncée tapissait le sol, coupé de quelques allées de sable jaunâtre. Au fond du cimetière, à gauche, s'élevait un petit pavillon, entouré de grilles de fer et surmonté d'une croix noire. C'était l'ossuaire, ce dernier dépôt des crânes et des ossemens que la terre rend au fossoyeur quand les vers n'ont plus rien à manger. Tout à l'entour, se détachaient, en blanc, sur la pelouse verte, des tombes de marbre, ombragées de saules-pleureurs, balancés tristement par la brise. Ces tombes étaient en petit nombre. Toutes les autres ne se distinguaient qu'aux saillies du terrain, et aux petites croix qui les surmontaient. En entrant dans ce lieu redoutable, un aveugle eût senti qu'il entrait dans le domaine de la mort. L'air y circulait saisissant et glacial. Une senteur fade, indéfinissable, se mêlait à l'odeur de la végétation, toujours si puissante dans une terre engraissée de cadavres! On n'entendait rien... si ce n'est le gémissement de la brise dans les feuilles, le frôlement des cyprès sur la pierre des tombeaux, parfois le stridement d'un insecte

tapi sous l'herbe, et puis, dans le lointain, comme un invisible chœur céleste, le chant lent et plaintif du *Salve Regina* des moines, ineffable chant, plein de pleurs et de sanglots, que le vent de la nuit apportait, par bouffées passagères, de la vallée des larmes et des soupirs au port du silence et du repos.

Le pélerin resta quelques instans immobile, sous l'accablante impression de ces tableaux et de ces harmonies funèbres. Ses yeux ne découvraient pas encore celui qu'il venait chercher. Mais, tout à coup, un nuage gris qui voilait le croissant de la lune ayant été balayé par le vent, une lumière douce et pâle glissa, comme un linceul qui se déroule, sur toute la surface du cimetière. Le pélerin aperçut alors une espèce de spectre qui se détachait peu à peu sur le mur opposé. La lune éclaira d'abord une tête, puis des épaules, puis une haute taille, puis tout un corps vêtu d'une robe blanche; on eût dit un mort sortant de sa tombe, debout dans son suaire. C'était le frère Jérôme qui attendait, immobile au bord de la fosse creusée par ses mains, et silencieusement appuyé sur sa pelle, comme un fossoyeur qui vient de terminer son ouvrage.

— Me voici, dit le pélerin, d'une voix altérée, en se précipitant à travers les fosses, dont les sil-

lons, dissimulés par l'herbe, le faisaient chanceler à chaque pas. La dernière qu'il foula, toute fraîche recouverte, s'enfonça sous sa sandale, et lui arracha un cri d'épouvante, tandis qu'il tombait à genoux aux pieds du trappiste. Ce dernier le releva d'une main, jeta sa pelle de l'autre, et se dressant de toute sa hauteur, en croisant les deux bras sur sa poitrine :

— C'est donc vous, madame la comtesse d'Assérac? dit-il, d'une voix sévère à la fois et tremblante.

— Oui, répondit le pélerin avec humilité; oui, c'est moi, monsieur le baron de Keroland.

— Ne m'appelez point ainsi, Marguerite!.. Je ne suis plus le baron de Keroland, votre cousin et votre fiancé; je suis le frère Jérôme, expiant, dans la pénitence et les regrets, son fatal amour pour vous, et sa foi insensée en votre parole. Qu'avez-vous à me dire maintenant, madame la comtesse d'Assérac?

— Cessez aussi de m'appeler de ce nom, mon cousin; je ne suis que la veuve de l'homme qui le portait.

— Veuve! s'écria le moine, dont l'œil étincela dans l'ombre de son capuchon.

— Je n'ai été que de nom la femme du comte d'Assérac, reprit Marguerite. Le messager qui devait m'annoncer son retour et le comble de mon malheur, un mois après mon mariage, m'a annoncé sa mort et ma délivrance...

— Un mois après son mariage! murmura le religieux en lui-même.

— Alors, poursuivit la jeune femme, je me suis dit : « Je quitterai mon père et ma famille, et j'irai chercher par la Bretagne, par la France, par le monde entier, s'il le faut, mon cousin et mon fiancé. Si je ne le trouve point, je mourrai sans me donner à aucun autre sur la terre; et, si je le trouve, je lui dirai : Voilà votre fiancée pure et fidèle; voulez-vous lui pardonner d'avoir pu douter de votre amour, et de n'avoir pas eu le courage de vous attendre un instant au delà du terme qu'elle vous avait fixé...

— Que vous m'aviez fixé, Marguerite?

— Oui. Ne vous avais-je pas écrit, à Nantes,

qu'au bout de trois jours mon père me mariait de force au comte d'Assérac, si vous ne veniez rompre cette odieuse union ?

— Vous m'aviez écrit cela, juste ciel ? Comment n'en ai-je rien su, et n'ai-je été informé de ce qui se préparait à Kersac qu'un jour trop tard, par le message d'un de mes amis ?

— Malheureuse ! mon père avait intercepté ma lettre !... Et je comprends tout maintenant !

— Hélas ! je comprends tout aussi, ma cousine ! Et plût au ciel que je fusse mort avant cette explication qui vient trop tard encore, puisqu'elle me montre combien j'aurais pu être heureux lorsque mon malheur est irréparable ! Marguerite ! Marguerite ! nous avons été le jouet d'une fatalité affreuse ! Combien vous avez dû souffrir, grand Dieu ! de ne pas me voir dans ce jour où vous m'attendiez ! et combien vous avez dû souffrir encore davantage pendant les deux mortelles années qui ont suivi ce jour maudit !..

— Je les ai passées à vous chercher dans tous les coins de la Bretagne, au fond de tous les asiles, et sous tous les déguisemens imaginables. C'est

seulement quand je désespérais de vous revoir, que Dieu, jugeant sans doute mon expiation assez longue, m'a inspiré de pénétrer dans ce couvent sous ces habits de pélerin. Je vous ai retrouvé, mais hélas! plus à plaindre encore que moi-même!

— Oh! c'est vrai, Marguerite! du moment où je t'ai crue parjure, a commencé pour moi un supplice que tu ne te figureras jamais, et qui n'a pas cessé depuis un seul instant. Après m'être éloigné du château de ton père, comme d'un séjour à jamais déshonoré pour moi, je me suis arrêté sur cette côte, j'ai tiré mon épée, mon poignard, j'en ai brisé les deux lames dans ma poitrine, et je suis tombé sur le sable, espérant bien ne pas me relever vivant. Mais ma précipitation avait trompé ma rage, ou plutôt je ne devais pas mourir. Recueilli par les trappistes de Merkel, qui trouvèrent mon corps en faisant une procession sur le rivage, je fus porté par eux sans connaissance à leur couvent. Ils me rappelèrent bientôt à moi, et me demandèrent qui m'avait frappé, voulant faire poursuivre mon assassin. Je leur répondis qu'ils avaient en même temps sous les yeux la victime et le meurtrier. Alors, ils entreprirent

de guérir à la fois mon corps et mon ame; et ils ont guéri le corps en effet. Quant à l'ame, ils m'avaient promis que je trouverais l'oubli ou la consolation de mes douleurs au milieu d'eux, sous leur saint habit, et dans les pieux exercices de leur vie pénitente. Ils m'ont trompé sans le savoir, les malheureux! Mon supplice n'a fait que changer sous ces vêtemens. Il a été plus lent et plus secret sans être moins cruel. Mon cœur a brûlé à petit feu, au lieu d'être consumé d'un seul coup; et, faute d'avoir été reçu dans le tombeau des morts, j'ai vu que je m'étais enfermé dans un tombeau de vivans. Qui pourrait dire tout ce que j'ai dévoré de larmes, étouffé de sanglots, comprimé de plaintes et de blasphèmes, depuis deux ans? Tu as vu, Marguerite, le lit où je couche, le pain et l'eau qui me nourrissent, la froide chapelle où je passe les trois quarts des jours et les deux tiers des nuits; tu as vu, dans ma punition d'hier, un exemple des pénitences que je souffre volontairement pour amortir mon corps et mon ame; tu vois enfin la fosse que je viens de creuser dans l'espoir qu'elle serait la mienne; et tu crois peut-être avoir mesuré mes tourmens dans toute leur étendue, avoir compté tous les clous sanglans de ma croix? Non, Marguerite, non! tu ne connais

pas, tu ne peux connaître les pensées qui ont sillonné mon front de rides précoces, qui ont fouillé ma poitrine et mes entrailles plus profondément que n'avaient fait mon poignard et mon épée, en un mot, qui ont rempli mes jours de douleurs et mes nuits de cauchemars !...

— Mais ces maux sont finis, s'écria la jeune femme; car nous voilà réunis, je suis libre et pure, tu m'as pardonné, et nous nous aimons toujours...

— Toujours ! oh, oui ? répondit le frère, qui oublia le monde entier et lui-même, pour savourer ces paroles qu'il n'avait pas entendues depuis deux ans, et sentit revivre son cœur et renaître sa passion devant la beauté pâle et souffrante mais encore adorable de sa fiancée.

Puis, retombant aussitôt de cette ravissante illusion d'un moment dans la sombre réalité de son vœu éternel, il repoussa avec effroi la main qu'il serrait avec amour, porta les siennes à son visage, par un mouvement plein de désespoir, et s'écria d'une voix lamentable et terrible :

— Que disons-nous, ma cousine ? et qu'osons-

nous espérer, hélas? Ne suis-je pas enchaîné ici pour jamais? La porte de ce couvent n'est-elle pas fermée entre le monde et moi? N'ai-je pas scellé sur moi, de ma propre main, la pierre de mon tombeau?

— Ah! Marguerite! Marguerite! continua-t-il en tordant ses bras au dessus de sa tête; pourquoi ne suis-je pas mort quand j'ai voulu mourir? pourquoi ne m'avez-vous pas jeté à la mer, frères insensés, au lieu de me recueillir dans votre couvent? et vous, ma cousine, pourquoi ne m'avez-vous pas oublié? pourquoi êtes-vous venue me chercher ici, et me faire revoir, du fond de cet enfer, le ciel auquel je ne songeais plus?

Pour toute réponse, Marguerite s'appuya silencieusement à l'épaule du trappiste; et, pendant plusieurs minutes, leurs larmes tombèrent comme une pluie sur la terre.

Tout à coup, le frère Jérôme se releva fièrement; et, de l'air d'un homme qui prend une résolution extrême, après un grand combat intérieur :

— Eh bien, dit-il, en ressaisissant la main de

sa fiancée, puisque le bonheur nous rappelle, retournons au bonheur ! Dussé-je l'acheter de ma damnation, dussé-je être maudit des hommes et de Dieu, comme parjure et apostat, fuyons, Marguerite. Allons nous consoler de tout ce que nous avons souffert, loin de ce couvent, et loin de la Bretagne s'il le faut. Avec toi, le monde entier sera ma patrie...

— Demain, poursuivit-il vivement, tandis que la jeune femme tremblante dans son espérance n'osait ni l'encourager ni le contredire, demain soir, pendant la procession que nous ferons sur le bord de la mer, à la suite des vêpres, nous pourrons disparaître sans être remarqués, et nous prendrons la fuite ensemble. Si Rome et l'Église poursuivent le frère Jérôme de leur sainte colère, le baron de Keroland saura les désarmer !

Comme il achevait ces mots, le chant du *Salve Regina* cessa de se faire entendre, et le son de la cloche annonça la fin de l'office du soir.

— Séparons-nous, dit le religieux ; retirez-vous dans votre cellule. Suivez demain, de peur d'éveiller des soupçons, les exercices religieux de la communauté, et prêtez-vous à tous les hon-

neurs qu'on voudra vous rendre à la chapelle. Au revoir.

— Au revoir, balbutia Marguerite en rabaissant son capuchon sur ses yeux, et en s'en retournant par le chemin qui l'avait amenée.

Une heure après, tout le monde dormait dans le couvent, excepté le frère Jérôme et le pélerin.

LA CHAPELLE.

CHAPITRE III.

La Chapelle.

Le lendemain était, comme nous l'avons dit, un dimanche. Dès le matin donc, la chapelle fut embaumée de fleurs, et l'autel illuminé de cierges. La cloche carillonna dans la tour, et tout prit un air de joie dans l'intérieur du monastère. A

neuf heures, on se rendit à l'office. Tous les frères se rangèrent sur les bancs disposés en amphithéâtre de chaque côté de la chapelle. Au fond, s'élevait l'autel, chargé de simples ornemens. Devant l'autel, en tête des deux rangs de religieux, était l'estrade des chantres, et l'énorme lutrin, où l'on fit monter l'étranger, qu'on mit à la place d'honneur. A l'autre bout de la chapelle, entre les deux portes d'entrée, se dressait le siége du prieur, qui s'y assit entre quatre acolytes. Il avait sur la tête une mitre de laine, sur les épaules une chape de la même étoffe, et à la main une crosse en ébène incrusté d'ivoire.

La messe déroula lentement et majestueusement toutes ses pompes divines. Les officiers de l'autel remplirent leurs fonctions sacrées avec la gravité la plus imposante. Le chant fut admirable de justesse, d'ensemble, d'expression, et entrecoupé de silences qui saisissaient l'ame (1). Enfin arriva le moment solennel de l'élévation. Toutes les bouches se turent. Le sous-prieur, qui officiait,

(1) Le chant des trappistes a toujours été renommé, et on cite encore aujourd'hui celui de la Meillerayé, comme une des plus belles choses qui se puissent entendre.

s'inclina sur l'hostie, et resta quelques minutes abîmé dans une adoration profonde. Le jeune pélerin, peu habitué à voir de si près les cérémonies saintes, était pâle et tremblant d'émotion. Quand il vit le prêtre élever l'hostie sur ses deux mains, et toutes les têtes s'incliner à la fois au tintement de la clochette, il lui sembla que la terre frémissait sous ses pieds, et que le ciel s'abaissait vers l'autel, pour le divin mystère.

Un parfum de l'Empirée arriva jusqu'à lui avec la fumée de l'encens, et au bruit du *Sanctus* entonné par les moines il crut entendre se mêler le chant des Séraphins qui gardent l'agneau sans tache! Cette pieuse hallucination fut si prolongée, que, tandis que tout le monde se relevait autour de lui en achevant l'*O Salutaris*, il demeura encore plié en deux, et le front dans ses mains, persuadé que, s'il osait lever les yeux sur l'autel, il tomberait à la renverse, devant quelque révélation inattendue de la majesté de Dieu. La place où il était l'élevant au dessus des frères, chacun remarquait avec édification ce touchant excès de ferveur, et le prieur lui même y arrêtait un œil attendri... lorsque, tout à coup, un tressaillement de surprise et d'effroi parcourut l'assistance; tous les visages pâ-

lirent; tous les yeux se détournèrent avec horreur; un cri mal comprimé s'échappa de toutes les bouches; et le prieur se levant sur son siége, en frémissant de honte et de colère, jeta sa crosse et déchira ses vêtemens... Le pélerin, tiré subitement de sa distration, s'était redressé par un mouvement trop brusque. Les cheveux bruns qui déguisaient sa tête avaient roulé au bas de l'estrade; et, pareille à un fleuve emprisonné qui déborde ses digues, la plus belle et la plus abondante chevelure blonde qui puisse orner le front d'une femme ruisselait à flots d'or sur l'étoffe noire de sa robe, le long de ses deux épaules. Au même instant, comme pour ajouter à l'effet du tableau, un rayon de soleil, traversant les vitraux coloriés d'une fenêtre, tombait d'en haut sur ces boucles déroulées, et mettait une auréole à cette tête éblouissante.

On peut se figurer la révolution qu'un tel incident opéra dans la chapelle. La messe fut interrompue. Le prêtre cacha les vases sacrés dans le tabernacle. Les chants s'arrêtèrent sur les lèvres des religieux. Ceux qui étaient sur l'estrade auprès du pélerin, tombèrent la face contre terre; les autres se voilèrent le visage; et la jeune femme,

après avoir fait pour s'enfuir un effort superflu, retomba sur son siége sans force et sans connaissance.

Cependant deux hommes seuls conservaient quelque sang-froid au milieu du saisissement général : c'étaient le frère Jérôme et le prieur. Le premier se demandait avec anxiété ce qu'il pouvait faire pour tirer sa fiancée de ce pas dangereux sans se compromettre avec elle et sans ruiner leurs communes espérances ; et le second se préparait à faire enlever du lieu saint l'objet coupable d'un scandale inoui dans les fastes de la communauté. Voyant le frère Jérôme seul en état de recevoir et d'exécuter ses instructions, il s'adressa à lui, et lui fit signe de se sacrifier à l'intérêt de tous, en entraînant la jeune femme hors de la chapelle pour la mettre à la porte du couvent. On conçoit l'empressement avec lequel le jeune religieux accepta cette mission....

Prendre le faux pélerin sur son siége, le descendre de l'estrade, l'emporter à travers la chapelle et les corridors jusqu'à la dernière cour du monastère, fut pour le trappiste l'affaire d'un instant. Tous les frères étant à la messe, rien ne s'opposa à son

projet, et il franchit le seuil avec son précieux fardeau sans avoir rencontré personne. Arrivé dehors, il posa Marguerite sur le sable, où ses soins, aidés de l'action de l'air, la firent revenir à elle. La joie de se voir seule et libre avec son fiancé, rendit aussitôt à la jeune femme ses forces et son énergie.

Tous deux s'élancèrent dans un bateau de pêcheur, attaché au rivage, et gagnèrent à la rame la côte du Morbihan qui fait face à Merkel. Là, ils attendirent la nuit pour débarquer, se couvrirent d'habits que Marguerite trouva chez des paysans, jetèrent à la mer leurs robes de moine et de pèlerin, et prirent en toute sécurité la route de Nantes.

Ne voyant pas reparaître le frère Jérome à Merkel, les trappistes, à qui il n'avait jamais révélé ni son histoire, ni son nom, ne pouvant soupçonner sa complicité avec la femme dont la présence avait souillé leur couvent, décidèrent en plein conseil que cette femme était Satan en personne qui avait pris cette forme pour s'introduire chez eux, et qui, à défaut de les damner tous, s'était dédommagé en enlevant le frère Jérôme. La robe de ce dernier, que la mer jeta le jour suivant sur

le rivage, fut regardée comme un témoignage du ciel en faveur de cette version ; et la question fut soumise au chapitre de Guérande, de savoir si les trappistes de Merkel pouvaient continuer d'habiter leur monastère profané par Satan, ou si ce monastère devait être condamné et déserté par eux.

Il fut décidé, après mûres délibérations, que le couvent serait, non seulement déserté, mais encore démoli jusqu'aux fondemens. La sentence fut exécutée à la lettre ; et avec les matériaux résultant de cette démolition, les habitans du pays, moins scrupuleux que les trappistes, bâtirent le village de Kerkabelec et le bourg de Mesquer.

Ainsi fut détruit le couvent de Merkel. Ce fut seulement lorsqu'il n'en resta pas une pierre, que les moines émigrés et le chapitre de Guérande apprirent que le diable-femme et le frère enlevé, n'étaient autres que mademoiselle Marguerite de de Kersac et le baron de Kéroland, son fiancé.

Ce dernier, comme il l'avait prévu, fut relevé

de ses vœux par le pape, et devint le plus heureux des maris après avoir été le plus malheureux des moines. Ses bons frères seuls payèrent les frais de son équipée, dont ils furent quittes par la perte de leur couvent et par la dépense de cent messes qu'ils avaient dites charitablement pendant deux mois pour le repos de l'ame du frère Jérôme.

LE GOELAND
DE SORLOGES.

CHAPITRE IV.

Le Goëland de Sorloges.

Pendant que Joseph achevait de me raconter l'histoire des trappistes de Merkel, mes yeux, humectés par la mordante vivacité de l'air, remarquaient depuis quelques minutes, au milieu des bigarrures de la côte, des rochers blancs d'écume,

et des jaunâtres aspérités de la plage, un point noir, fixe et immobile sur un éminence, environ à un demi-mille de nous. Je le pris long-temps pour un tronc d'arbre mort ou pour un quartier de granit; mais je le vis bientôt remuer et changer de place. Alors, je saisis la lunette que nous avions apportée, je la braquai par dessus l'épaule de mon compagnon, et je reconnus, dans l'objet qui m'occupait, un homme, assis comme nous sur la pointe d'un promontoire.

— Mon ami, dis-je, en me levant, vois-tu là-bas ce point qui domine le fort de la baie de Sorloges? Je crois que c'est un homme, et je ne sais pourquoi cela m'intrigue.

Joseph tressaillit, prit la lunette, regarda un instant; et repliant l'instrument d'un geste déterminé :

— Tu ne t'es pas trompé, me dit-il; c'est bien un homme.

— Et quel est cet homme?

— On l'appelle le *Goëland de Sorloges*, et je vais te le faire voir de près, comme la curiosité

actuelle de mon pays, la plus digne de ton attention, après l'antique pilier de Merkel.

En parlant ainsi, il me prit vivement le bras, et m'entraîna, sans m'en dire davantage, du côté du Goëland de Sorloges. A mesure que nous avançions, je regardais curieusement devant moi, et j'interrogeais mon conducteur, qui refusait obstinément de me répondre autre chose que : « Prends patience; tu vas voir le Goëland de Sorloges. »

Nous arrivâmes, et je me trouvai dans un fort en demi-lune. Le fort de la baie de Sorloges ne diffère de la pointe de Merkel que par sa position, qui l'expose davantage au nord. Au lieu des restes d'un monastère, on y voit ceux d'un corps-de-garde, élevé au centre d'un hémicycle, garni d'un parapet de granit, chargé jadis de trois canons, dont il ne reste plus qu'une vieille culasse rongée de rouille.

C'est sur cette culasse qu'était assis notre homme. Il avait le visage tourné vers la mer, et les deux mains cachées sous sa veste de bure. Un pantalon de toile goudronnée, une vieille casquette de matelot de la marine royale, et un gilet où avaient

été jadis brodées des ancres de laine, complétaient son accoutrement. Nous nous approchâmes de lui par derrière, et il ne détourna la tête qu'après que Joseph lui eut frappé un petit coup sur l'épaule. Je ne pus m'empêcher de reculer de surprise, à l'aspect d'un vieillard cassé, aveugle, décrépit, cadavéreux, et cependant plein d'énergie. Ses joues creuses étaient sillonnées de mille rides, et sa bouche, horriblement renfoncée, n'avait plus qu'une seule dent qui, sortant, longue et jaune, de la mâchoire, allait toucher le nez, en passant par dessus la lèvre supérieure.

— Qui va là? dit cette espèce de squelette, d'une voix encore forte et dure.

— Un ami, répondit Joseph.

— Ah! c'est vous, monsieur? Vous êtes un brave jeune homme de venir voir le vieux Bouvet. Mais vous tenez ça de famille; votre mère m'a encore envoyé l'autre jour...

— Père Bouvet, interrompit Joseph, pressé de changer la conversation, je ne suis pas seul : je vous amène un compatriote, qui aime les vieux marins, et qui veut causer avec vous.

— Ça n'est pas de refus, dit gaîment le vieillard.

En même temps, je vis sa main s'avancer vers moi. Je la pris, et je la serrai dans les miennes avec un véritable respect.

— Quel âge avez-vous, mon père ? demandai-je d'abord.

— Quatre-vingt-onze ans, mon bon monsieur.

— Vous avez servi dans la marine ?

— Depuis l'âge de dix ans, et en voilà vingt qu'on m'a réformé pour mes yeux.

— C'est le service qui vous les a fait perdre ?

— A peu près ; résultat du feu des mèches et de la fumée des canons. J'y voyais encore un peu, il y a une dizaine d'années ; mais, depuis, c'est nuit close. J'ai été chef de pièce pendant trente ans, et j'ai brûlé plus de milliers de poudre et fait valser plus de centaines de *grappes de raisin* qu'il ne me reste de poils sur le crâne. J'ai commencé par la guerre d'Amérique ; j'étais sur le vaisseau qui a emmené Lafayette ; un brave jeune

homme, qui avait plus de cœur que de tête, par exemple. Après ça, je me suis battu deux ou trois fois sous les ordres de Lamotte-Piquet. Il savait tailler des croupières aux Anglais, celui-là! ce n'était pas une *molasse* comme ce *failli-chien* de Dumanoir!... Mais, j'anticipe. Quand nous accostâmes la flottille qui emmenait en Angleterre les dépouilles des îles Saint-Eustache et Saint-Martin, je me rappelle encore cet escargot d'Irlandais qui voulait jeter un grapin dans nos haubans. Lamotte-Piquet l'avise, prend sa propre perruque, qui était poudrée à frais, la lance au visage du particulier; et le voilà qui dégringole en pleine mer, au milieu d'un nuage blanc! Il peut dire qu'il est mort embaumé d'avance, celui-là! s'il s'est gâté dans l'autre monde, ce n'est pas la faute de Lamotte-Piquet.

— Ensuite, reprit le vieux marin, que je laissais divaguer à son aise, remarquant que ses souvenirs ne lui revenaient qu'incomplétement, et, en quelque sorte, par lambeaux, j'ai passé sous la main de Villaret-Joyeuse; et j'étais sur *le Vengeur*.

— Sur *le Vengeur!* m'écriai-je, en faisant un mouvement vers le vieillard. Eh! comment avez-vous survécu?...

— Par force, je vous prie de le croire, répondit-il vivement, avec un geste plein de regret et d'indignation.... Puis, levant au ciel ses yeux ternes, comme s'ils eussent vu encore :

— C'est moi, ajouta-t-il lentement et solennellement, c'est moi qui tenais le dernier lambeau du pavillon français sur le gaillard du *Vengeur*, quand nous disparûmes avec notre vaisseau. Comme ma position me fit couler le dernier, une péniche anglaise eut le temps de me repêcher au passage.

— Je m'étais pourtant mis deux boulets de trente-six dans les poches.... pour ne pas revenir sur l'eau, murmura le sublime vieillard, avec une naïveté héroïque dont il est impossible de donner l'idée.

Après avoir prononcé ces paroles, il demeura quelques instans en silence. L'émotion que je venais de raviver dans son ame avait ébranlé à la fois son esprit et son corps, et ce ne fut qu'avec peine qu'il se rappela d'autres souvenirs.

— Vous avez parlé de Dumanoir ? lui fis-je observer ; est-ce que vous étiez aussi à Trafalgar ?

Il soupira douloureusement.

— Hélas! oui, répondit-il d'une voix sourde. J'étais de la division même de Dumanoir; et, quand nous l'entendîmes commander la retraite, nous nous jetâmes à l'eau, une douzaine de déterminés que nous étions dans une batterie, et nous ralliâmes, je ne sais comment, *le Redoutable*, capitaine Lucas; un brave, s'il en fut jamais, qui aurait brûlé la cervelle à Dumanoir s'il l'avait eu à portée d'une balle.... Vous savez sans doute, monsieur, comment on se battît sur *le Redoutable*, jusqu'à couler bas d'eau. J'étais sur la dunette, auprès du capitaine... Nous étions un contre trois. Tout à coup j'aperçois sur le gaillard d'arrière du *Victory*, qui nous serrait de près, un homme en riche uniforme, paraissant commander l'abordage. — Tenez, dis-je au capitaine Lucas; ce grand maigre, qui a ce beau jabot et ces revers blancs, et qui croit nous aborder, je vais le *descendre*. Je fais feu, l'Anglais tombe, et tout le monde crie que l'amiral Nelson est mort... Il paraît que c'était lui. Quant à moi, je n'en savais rien.

Ces simples mots du vieux canonnier me firent passer un frisson dans les veines. Je savais, en

effet, que l'amiral Nelson était mort ainsi, de la main d'un matelot français inconnu. Ce matelot inconnu, cet instrument aveugle dont la fatalité s'était servie pour frapper le plus grand homme de mer de la Grande-Bretagne, ce pauvre homme qui avait fait, sans s'en douter, pencher, avec la balle de son pistolet, la balance de la politique et des intérêts européens, ce subalterne ignoré dont l'histoire portera l'action anonyme aux derniers siècles, il était là, devant moi! Personne au monde ne savait ce qu'il était devenu. Moi seul et mon ami, peut-être, nous connaissions l'homme qui a tué Nelson! — Je le regardai pendant quelques minutes avec une sorte de terreur invincible; et il reprit son récit sans plus se douter de l'impression qu'il me faisait que de l'importance du récit même.

—Ce coup-là, dit-il, devait nous donner la victoire, si nous n'avions pas été condamnés d'avance.

—Mais, ajouta le vieux Breton, en se penchant vers moi, j'avais eu des avertissemens du ciel, et je savais que nous perdrions la bataille. Mon refouloir m'était échappé des mains, en chargeant le premier coup, et j'étais tombé trois fois de suite,

sur le même genou, au même endroit, en allant à mon hamac..... Cependant je ne sais si nous n'aurions pas encore eu le dessus, malgré cela, sans ce s.... contre-amiral Dumanoir.....

— Mais, interrompis-je, il a peut-être sauvé à la France une escadre.

— Il a fui.

— C'était un homme prudent.

— Ce n'était qu'un ..... Ne le défendez pas, jeune homme.

La conviction qui dictait ces répliques m'imposa silence; et, changeant la conversation :

— Quelles sont vos ressources, mon brave, demandai-je à Bouvet, et quelles récompenses le gouvernement a-t-il accordées à vos longs services ?

— On m'a fait garde-côte, et puis on m'a logé dans ce fort que j'avais défendu dans le temps contre les Anglais, et où je suis venu finir mes jours. J'y vis tranquille et seul, comme vous

voyez, avec dix francs de pension par mois, que le meûnier, mon voisin, va toucher pour mon compte au Croisic. Quand quelque pêcheur complaisant vient dans la baie, nous donnons ensemble un coup de *sène;* et voilà mes marais de sel, ajouta le vieillard, en se détournant pour nous montrer du doigt (comme s'il y eût vu aussi clairement que nous-mêmes) deux vieilles assiettes pleines d'eau de mer, dont le soleil faisait du sel, tant bien que mal.

Ensuite il nous introduisit dans sa maisonnette, où nous pûmes voir tous les besoins de la vie, réduits à leur plus simple expression ; c'était exactement *le vivre* et *le couvert* de ce rat du bon Lafontaine ; et le père Bouvet était dans sa solitude un Robinson non moins intéressant que celui de Daniel Foë.

Après nous avoir fait les honneurs de son habitation, il sortit ; et, marchant devant nous avec une aisance et une rectitude extraordinaires, il nous mena dans son petit jardin. Là, je crus rêver en voyant épandues sur un sol aride et sablonneux une multitude de fleurs et surtout d'œillets, comme si un génie providentiel s'était plu à les y cultiver invisiblement et à les développer contre

nature pour le caprice innocent du bon vieillard.

—Cueillez-en, nous dit Bouvet; ces fleurs-là sont pour les amis qui viennent me voir.

Nous acceptâmes avec empressement cette invitation, et je fis pour ma part un petit bouquet que j'ai conservé précieusement.

Comme j'allais, pour le compléter, couper une églantine sur un buisson qui couvrait un tertre inculte à l'extrémité du jardin, le vieillard, reconnaissant au bruit de mon pas la direction que je prenais, s'écria vivement:

—Ne cueillez rien sur ce buisson, mon cher monsieur; c'est le buisson maudit, l'endroit du trésor; ça vous porterait malheur.

Je m'arrêtai fort surpris; et, Joseph m'ayant fait signe qu'il y avait là dessous une curieuse tradition, je priai le vieillard d'en joindre le récit à ceux qu'il nous avait déjà faits. S'asseyant aussitôt sur l'herbe en face de nous, avec une docilité merveilleuse, il nous raconta l'histoire suivante.

— Figurez-vous, dit-il, qu'il y avait autrefois en ce pays un avare possédé du diable, lequel avait tant d'or, tant d'or, qu'il ne savait où le mettre. Il en enfouit dans plusieurs endroits de la côte, et il mourut sans le déterrer ni en indiquer la place à personne. Un de ces trésors passait pour être caché ici, sous le tertre que je vous indiquais; et en effet, il y était encore, il y a dix ans, comme vous allez voir.

— Vous ne le cherchiez pas? demandai-je, en souriant.

— Je m'en gardais bien; car celui qui le déterrerait devait mourir dans l'année, et aller tout droit dans l'enfer.

— Diable! dis-je; et comment pouvait-on savoir cela?...

— Oh! la chose était connue dans tout le pays; et la suite ne l'a que trop bien prouvée. — C'était un soir. Il faisait un temps épouvantable; une mer enragée; un vent à décorner des bœufs; et, de temps en temps, des craquemens de tonnerre, comme si tout ce qui roule là haut s'était livré

bataille. J'étais dans ma chambre, au coin de mon feu, et je priais le bon Dieu pour les hommes en mer. Tout à coup, voilà que j'entends deux ou trois fois, dans mon jardin : *pouf! pouf! pouf!* comme si on avait creusé la terre à coups de pioche. Je regarde par la fenêtre, et je vois, autant que j'y voyais alors, un homme occupé à fouiller l'endroit du trésor.

— Ah ! mon Dieu ! me dis-je, ce malheureux ne sait peut-être pas que, s'il déterre l'or du maudit, il mourra dans l'année ! Il faut que je l'avertisse.

Et j'y courus sans tarder.

— Que cherchez-vous là, mon cher ? demandai-je, de ma porte. — L'homme tomba à la renverse et me cria : Es-tu Satan ? Si tu es Satan, donne-moi le trésor, et je me donne à toi ! Je reconnus la voix du pêcheur Yvon, de Pen-kadenic.

— Yvon, lui dis-je, en m'approchant, je suis le père Bouvet, l'habitant du fort, et je viens te prévenir que, si tu poursuis ce que tu as commencé, tu vas perdre ton corps et ton ame.

— Que m'importe, s'ils sont perdus sans cela ?

J'ai fait naufrage; et il faut, pour vivre, que je vole, que je mendie, ou que je trouve ce trésor.

— Veux-tu souper avec moi, ce soir? la providence viendra demain à ton secours.

— Et après-demain? et le jour suivant? viendra-t-elle?

— Tu pêcheras!...

— Et mes filets, qui sont au fond de la mer? Va-t'en et laisse-moi, à moins que tu ne veuilles m'aider.

— Dieu m'en préserve et te prenne en pitié! J'ai fait mon devoir.

Je rentrai; je fermai ma porte, et je me couchai.

Mais je ne pus dormir; car toute la nuit j'entendis le bruit de la pioche d'Yvon, qui se mêlait au hurlement de la raffale et aux éclats du tonnerre. Je ne cessai d'entendre qu'au moment où le jour parut; et en me levant, je vis, de ma fenêtre, Yvon haletant et baigné de sueur descendre, avec un fardeau, le long des rochers. Il jeta le

fardeau dans une barque, y monta lui-même, et s'éloigna à force de rames du côté de Merkel.

Je n'entendis point parler de lui pendant dix mois. Enfin, un jour, un pêcheur de Pen-kadenic ayant passé par ici, je lui demandai ce qu'était devenu Yvon.

— Sainte mère de Dieu! dit-il, en se signant, vous ne savez-pas qu'il est défunt?

— Non, répondis-je; et comment est-il mort?

—Ah! on dit là-dessus des choses qui font dresser les cheveux. Depuis dix mois, Yvon était devenu riche, on ne sait par quel moyen. C'étaient des fêtes chez lui! des toilettes pour sa *ménagère* et ses enfans... que toutes les *marraines* en étaient jalouses!... Il avait un bateau superbe, comme un bateau de capitaine, où il ne montait jamais que pour aller se promener. Enfin, c'était le seigneur de l'endroit. Aussi, il était fier, il fallait voir! Le bon Dieu l'en a terriblement puni; et il paraît que sa fortune n'était pas bien acquise. — Bref, il est disparu, sans qu'on sache comment, voici un mois. Il était allé se promener dans son bateau, du côté

de Pen-bé. Il faisait un temps du bon Dieu ; pas plus de lame que sur ma main ! pas plus de vent que dans le fond de ma poche ! Eh bien ! on n'a jamais revu l'homme ni le bateau... Il n'y a qu'un enfant de Kerkabelec, qui dit les avoir vus sombrer tous deux, vis-à-vis la pointe de Merkel, au milieu d'une grande flamme rouge, dans laquelle voltigeaient des petits diables noirs. Tout le monde pense que l'enfant ne dit que trop vrai, et qu'Yvon a été emporté par Satan. Aussi, sa femme est au désespoir, et passe les jours à prier Dieu pour l'ame du défunt.

— Voilà, continua Bouvet, ce que me conta, ici même, le pêcheur de Pen-kadenic ; et quand je lui appris à mon tour l'aventure et l'enlèvement du trésor, il ne douta plus qu'Yvon ne fût en effet chez le diable. Et cela n'est malheureusement que trop vrai. Pauvre Yvon ! que les flammes de l'enfer ne lui soient pas trop ardentes !

— Votre histoire est une terrible histoire, mon père, dis-je au vieux canonnier, pensant qu'il était au bout.

Mais il se rapprocha de nous ; et, baissant la voix, comme pour révéler un grand mystère :

—Ce n'est pas tout encore, monsieur, me murmura-t-il à l'oreille; voici le plus affreux de la chose : depuis que le pêcheur de Pen-kadenic m'a dit ce que je viens de vous redire, chaque fois qu'il y a de l'orage et du tonnerre là haut, j'entends pendant toute la nuit le bruit d'une pioche dans mon jardin ;... et, au point du jour, je vois l'ombre d'Yvon descendre, comme la première fois, jusqu'au bord de l'eau. Là, un grand fantôme blanc sort de terre, saisit le pêcheur par le bras, le pousse dans une barque, et va s'asseoir lui-même à l'arrière, près du gouvernail. Alors Yvon prend deux avirons; et, toujours en face du grand fantôme qui ricane en le regardant, le pauvre défunt rame, rame, rame de toutes ses forces, sans cesse, sans relâche, et sans faire avancer la barque d'une ligne! Enfin, lorsque le jour brille, lorsqu'Yvon est tout en nage et prêt à tomber de fatigue, le fantôme blanc se lève, s'avance vers lui, le prend dans ses bras, pousse un grand éclat de rire; et, barque, pêcheur, fantôme, tout s'enfonce dans la mer et disparaît en tournoyant. A la place, on voit poindre une petite flamme bleue, qui grossit, danse sur l'eau, et puis court, court, tout le long de la côte, jusqu'à la pointe de Merkel, où elle s'éteint en éclatant comme un pétard.

Quelque peu disposé que je fusse à croire à la réalité d'une telle apparition, le ton de bonne foi et de conviction profonde dont le vieux canonnier m'affirmait une chose qu'il avait vue, disait-il, de ses propres yeux, ne laissait pas que de m'ébranler singulièrement, lorsque Joseph, se penchant à mon oreille, me fit observer que l'époque où le père Bouvet avait commencé à *voir de ses propres yeux* le fantôme et l'ombre d'Yvon, était précisément l'époque où le pauvre homme était devenu complétement aveugle.

L'imagination ! l'imagination ! Palais enchanté des enfans et des vieillards !

Nous étions revenus dans la demi-lune, et nous allions nous séparer. En serrant la main du vieux canonnier, et en le considérant une dernière fois, avec la pensée du *Vengeur*, de l'amiral Nelson, et surtout des quatre-vingt-onze ans dont je ne pouvais pas revenir, je lui demandai pourquoi il s'exposait ainsi hors de sa maison, à l'extrémité de son fort, aux intempéries de l'air et aux outrages du vent? Il hocha la tête, en souriant avec douceur; et, se rapprochant encore de nous :

— Messieurs, nous dit-il confidentiellement,

tandis qu'une expression incroyable animait sa vieille physionomie, chacun ici-bas est fait à sa manière. Ce qui vous tuerait peut-être, est ma santé, à moi. Ainsi, le gros temps qu'il fait aujourd'hui va me ragaillardir pour toute une semaine. Voyez-vous? je suis comme cela. Quand j'ai enfourché cette culasse, que j'entends la mer battre le roc au dessous de moi, et que je sens la brise fraîche et salée me passer sur la tête, c'est absolument comme un baume qui me circule dans les veines. Je me crois revenu à trente ans; je m'imagine cingler en pleine mer sur un vaillant navire; je prends ma culasse pour un banc-de-quart, mon fort pour un vaisseau à trois ponts, le tonnerre pour des salves d'artillerie et le bruit des lames sur la côte pour le clapotis du sillage. Que voulez-vous? Je suis un loup de mer, un vieux marsouin, comme on dit, pas autre chose; j'ai vécu sur la mer, je veux mourir au bord de la mer, au bruit de la mer. Les pêcheurs du pays m'appelent le *Goëland de Sorloges*, parce que, dès qu'on me voit perché sur ma pointe, on peut dire : Il va faire du gros temps, et cela ne manque point. Je sens ça dès la veille, comme un crabe dans son trou; je me remue aussitôt, et je sors de ma coquille. Voilà !

En parlant ainsi, Bouvet mit un doigt dans sa bouche, en tira une vieille chique de tabac qu'il remplaça parcimonieusement par une autre, nous dit adieu, et retourna s'asseoir sur sa culasse.

— Eh bien, me dit Joseph, en me reconduisant, tu as vu le Goëland de Sorloges?

— Il en vaut certes la peine, répondis-je; je te remercie sincèrement, et je ne manquerai pas de renouveler ma visite.

L'année suivante, revenant seul de la Basse-Bretagne par les côtes, je me détournai de ma route, pour surprendre et voir en passant le père Bouvet. En approchant du fort, je fus étonné de ne pas apercevoir le vieux loup de mer sur sa culasse, par le temps d'orage qu'il faisait. Je courus à la porte du jardin; elle était abattue, la terre était en friche et les œillets mouraient sur leurs tiges. Je me précipitai dans la maisonnette; elle était vide, et je n'y rencontrai d'être vivant qu'un oiseau de mer, qui s'envola, à mon approche, avec un cri plaintif et prolongé...

Depuis cette époque, les pêcheurs du pays n'ont

plus vu le Goëland de Sorloges annoncer la tempête, et les œillets du petit jardin n'ont plus refleuri.

PAINBŒUF.

CHAPITRE V.

Painbœuf.

De Mesquer, je me rendis à l'embouchure de la Loire, sans rien rencontrer sur ma route qui fixât mon attention ; et j'arrivai, moitié par terre, moitié par eau, à la petite ville de Painbœuf, dont le premier aspect m'arrêta, et à qui il faut rendre cette

justice qu'elle mérite d'être connue autant qu'elle l'est peu.

Feuilletez, en effet, toutes les géographies, tous les voyages, toutes les statistiques, tous les itinéraires, tous les almanachs, etc..., où il peut être fait mention de Painbœuf; vous n'y trouverez que ces trois lignes : *Painbœuf est une petite ville maritime, d'environ 7,000 ames, située à dix lieues de Nantes, près de l'embouchure de la Loire, ayant une sous-préfecture et un tribunal de première instance.* Voilà tout!

Barbares et ingrats qui avez tracé ces lignes dédaigneuses, et qui ne connaissiez, sans doute, Painbœuf que pour y avoir dîné, entre l'arrivée et le départ d'un bateau à vapeur, vous auriez bien pu au moins dire un mot des petits pâtés feuilletés du Suisse Jacomety, célèbres à vingt lieues à la ronde! C'est pourtant ainsi qu'on écrit l'histoire!

Pauvre Painbœuf! Mais console-toi, chère petite ville; si jusqu'ici les voyageurs ont omis de venir te voir ou dédaigné de te regarder en passant, le jour de la justice est venu! Puisqu'un seul peut te venger enfin de l'indigne oubli où tous les autres t'ont laissée, tu seras célébrée à ton tour, et tu seras

connue, en dépit des almanachs, des statistiques et des itinéraires! On saura, qu'indépendamment de ta sous-préfecture et de ton tribunal, tu as une rade qui fait honte à celle de Nantes, avec sa vaste nappe d'eau, et ses cent navires à l'ancre; un quai plein de bruit et de mouvement, qui étale tous les costumes et qui parle toutes les langues de l'Europe, ni plus ni moins qu'une Babel en miniature; un môle de granit, aux hardis escaliers, sur lequel tu t'appuies, au bord de ton grand fleuve, comme sur un coude enfoncé nonchalamment dans les eaux bouillonnantes; une terrasse couverte de jeunes arbres qui ne demandent qu'à croître, pour porter à la postérité les noms de MM. Gautreau et Bessard, tes vénérables maires, et pour voir tes jeunes femmes et tes jolies filles se promener le dimanche sous de frais ombrages; une église enfin, qui, bien qu'elle s'annonce au loin par un clocher assez barbare, n'en garde pas moins, dans le fond de sa nef, un autel dont l'histoire est aussi sublime que la matière et la forme en sont admirables, comme je le dirai plus loin. On saura, en un mot, qu'autant ton origine est obscure et modeste, autant ton avenir sera riche et magnifique, s'il plaît à la Loire et au gouvernement.

Si cependant quelqu'un de mes lecteurs allait jamais à Painbœuf sur la foi de mes éloges, je lui recommanderais de se garder d'y entrer par les champs, du côté du midi; ce serait prendre en traître l'innocente ville; il faut toujours y arriver par la Loire ou par la mer. C'est vers cette double source de sa prospérité que Painbœuf s'est tourné de tout temps, en ville bien apprise. Ses plus jolies maisons bordent le fleuve de leurs blanches murailles, coupées de vertes persiennes, qui semblent rire à l'œil; quelques unes même y baignent leurs pieds; toutes paraissent se disputer à qui sera le plus près du flot, et celles qui en ont été séparées par d'autres le regardent encore par dessus le toit de ces dernières. Il n'y a que les vieilles et les laides qui se tiennent tournées vers la campagne, ou accroupies dans les rues intérieures.

Rien n'est frais et ravissant comme l'aspect de Painbœuf, du côté de la Loire, au point du jour. Aux premières lueurs de l'aube, la ville, enveloppée d'un épais manteau de vapeurs, semble d'abord un immense navire à l'ancre. Bientôt la longue bande enflammée qui précède le soleil aux bords de l'horizon, inonde d'une lumière rose et humide les maisons qui regardent l'Orient et les

petites îles verdoyantes qui paraissent de loin flotter sur la rivière. Peu à peu, l'aurore monte dans le ciel, étendant un dais de pourpre et d'or sur un côté de la ville, qui paraît tout en feu. Enfin, le jour triomphe du brouillard et de l'ombre, et le port s'éclaire tout à coup d'un bout à l'autre, comme un panorama au milieu duquel plonge un rayon de soleil. Je n'ai encore vu ni la mer de Naples, ni les lagunes de Venise; mais il m'est permis de douter qu'elles offrent un plus beau spectacle que celui-là.

Figurez-vous, d'une part, la Loire, fuyant dans l'est, avec ses îles vertes et ses ondes blanches, et se perdant au milieu des splendeurs du levant, comme un fleuve argenté dans un océan d'or ; de l'autre part, la mer, encore sombre et assoupie dans la brume, berçant sourdement cinquante gros navires, silencieux et endormis comme elle-même. Là, le jour ; ici, la nuit ; là, les premières lueurs de l'aurore; ici, les dernières ombres du crépuscule. Cette lutte n'est pas longue. La lumière accourt avec la brise sur la surface doucement agitée de la Loire. Les vapeurs de l'eau s'élèvent en fumée blanche sur les deux rives, pour y retomber en rosée vermeille. Tout se dessine et s'é-

claire. Painbœuf s'éveille ! Aussitôt un frémissement de vie semble animer à la fois le port et la cité. Les navires s'agitent sur la vague enflée par la marée montante. Un vent frais joue dans leurs cordages, et fait claquer leurs pavillons. Leurs cloches sonnent la fin du quart de nuit. Les matelots paraissent sur le pont, dans les mâts, dans les hunes, sur les vergues. Ils chantent des airs joyeux ou fument paisiblement leurs cigares. Les maisons répondent aux navires. Les petites persiennes vertes s'ouvrent, l'une après l'autre. Le pilote regarde à l'orient si la journée sera belle. Le pêcheur suspend ses filets aux murs. La ménagère matineuse et l'active lavandière sortent ; leurs paniers au bras, ou leurs ballots sur la tête; et, des fenêtres de la mansarde, la jeune ouvrière demande à la Loire si elle ne lui ramènera pas le beau matelot qu'elle lui ravit l'an passé.

Ajoutez à ce tableau quelque magnifique trois-mâts, arrivant de la mer, toutes voiles dehors, saluant de trois coups de canon le port hospitalier ; et dites-moi si cela ne vaut pas la peine d'être vu.

Ce spectacle se renouvelle le soir, au coucher du soleil ; seulement, ses différentes phases se succè-

dent alors en sens inverse, et sont empreintes de moins de fraîcheur et de plus de majesté.

Pendant le jour, Painbœuf n'a de vie que sur son port ; mais il serait difficile de rien imaginer de plus vif et de plus animé. Cette petite ville, dont on a si vite fait le tour et compté les maisons, semble, en ce moment, doubler sa population par une sorte de magie. Pour se figurer tant de mouvement dans un si étroit espace, il faut avoir observé les travaux d'une fourmilière. C'est sur un quai qui n'a pas plus de trois portées de fusil de long, et qui a moins de cent pieds de large, que s'assemblent et se meuvent les matériaux et les hommes nécessaires à la construction, au radoubement, au gréement, au chargement et à la manœuvre de plus de cent navires ou barques de toutes dimensions, depuis le trois-mâts portant huit cents tonneaux, jusqu'au bateau qui contient le pêcheur et ses filets.

Ici, vous voyez une carcasse qui s'achève, et qui dresse dans le chantier sa dernière jambette et son étrave couronnée de fleurs. Là, c'est une coque de bâtiment, complète et près d'être lancée au fleuve, vers lequel elle semble s'élancer déjà sur ses nom-

breux étais, comme une immense bête à mille pattes. Plus loin, un vaisseau refait sa carène et se couche sur le flanc pour prêter son bordage à la flamme, qui le sillonne en pétillant et le prépare à recevoir sa cuirasse d'airain. Ailleurs, une mâture s'élève dans l'air, aux chants cadencés des gréeurs.

Pendant que ces scènes se passent dans les *Quatre-Amarres*, d'autres scènes animent la rade. Les navires s'y croisent à la voile, et les canots à la rame. Celui-ci part, celui-là arrive. L'un hisse à son bord des mulets indomptés, qu'on voit de loin lancer des ruades dans le vide, et lutter contre la sangle des palans qui les affalent dans l'entrepont. L'autre lève ses ancres, étend ses voiles, et déploie ses pavillons. Tous s'animent et s'agitent de diverses manières, et ceux même qui semblent dormir sur leurs câbles, sont multipliés et mis en action par le miroir mobile du fleuve qui les reflète.

J'ai montré en détail et avec complaisance ce triple aspect de Painbœuf aux différentes heures du jour, parce que c'est là surtout la poésie et la richesse de la petite ville; non pas qu'on la connaisse suffisamment après l'avoir examinée sous ces trois

points de vue ; non certes ! Si sa rade et son port sont ses plus éclatantes beautés, elle cache dans les murs de ses humbles maisons des trésors d'autant plus précieux qu'ils sont gardés avec plus de soin. Que ne puis-je montrer ces trésors, en faisant disparaître les toits avec la baguette d'Asmodée ! Combien de blanches et douces jeunes filles vous apparaîtraient, travaillant auprès de leurs mères, écoutant les propos galans des beaux aspirans de marine, ou prononçant entre elles, à voix basse, les noms mystérieux des jeunes capitaines et officiers du port, comme Lavallière et ses compagnes se désignant leurs préférés parmi la cour du grand roi ! Combien vous verriez de vénérables grand'mères, qui n'ont quitté du dernier siècle que les paniers et les mouches, qui parlent encore le bon patois national d'il y a cent ans, et dont on chercherait vainement le type épuisé dans les grandes villes !

Mais aussi, car il faut dire le bien et le mal, que de cancans dans les salons et dans les boutiques, aux fenêtres et aux portes, dans les rues et sur les places ! Et, en descendant plus bas, que de chants bachiques et d'affreux jurons dans les cabarets ! que de verres cassés, de filles poursuivies, de baisers parfumés de goudron, de buveurs ron-

flant sous les tables! La Bretagne est le pays du monde où le peuple s'enivre le plus volontiers, et le peuple de Painbœuf est celui de Bretagne qui sait le mieux boire.

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », a dit Voltaire, dans une de ses boutades religieuses. La moindre cité en dit autant de son origine : chacune veut avoir sa fondation merveilleuse, et, quand elle ne la connaît pas, elle l'invente. Ainsi a fait Painbœuf. Après avoir vainement cherché dans ses archives, qui ne remontent pas à plus de trois ou quatre siècles, une tradition qui donnât à ses commencemens un caractère original, la petite ville s'est mise en frais d'imagination. Avec l'étymologie de son nom, assaisonnée d'un peu de fantastique, elle s'est arrangée une chronique originelle assez piquante, dans laquelle, faute d'un Romulus ou d'un Pierre-le-Grand, elle attribue sa création au diable (1). C'est un choix comme un autre. Voici l'histoire :

(1) Je m'aperçois que voici trois aventures où je fais intervenir Satan, et je crains que mes lecteurs ne me reprochent d'ajouter de nouveaux chapitres aux *Mémoires du Diable*, par M. Frédéric Soulié. Tout ce que je puis répondre, c'est que je ne suis que l'in-

Satan, se trouvant trop à l'étroit dans son empire infernal, avait obtenu de Dieu la permission de se créer un petit royaume *in partibus* sur quelque point du globe, à condition que les sujets dont ce royaume serait composé, tomberaient en son pouvoir par le péché de gourmandise.

Muni de cette autorisation souveraine, le malin esprit avait parcouru l'univers entier, étalant aux yeux des gastronomes toutes les délices que pouvait inventer son imagination diabolique, et tâchant d'exploiter à son profit toutes les disettes et toutes les famines qui ravageaient le monde. Mais, après deux ans de recherches, ses efforts n'avaient abouti qu'à séduire quelques misérables, perdus d'avance par toutes sortes d'iniquités. C'est que Dieu le faisait invisiblement accompagner d'un de ses anges les plus puissans, l'ange de la tempérance, lequel venait au secours de tous les malheureux tentés par leur ventre, en les avertissant intérieurement de chaque piége qui leur était tendu.

terprète des traditions de *Merkel*, de *Sorloges*, et de *Painbœuf*, et que ce n'est pas ma faute si le Démon jouait un si grand rôle dans les choses humaines, au temps du moyen-âge.

De cette façon, presque tous avaient été préservés, et Satan commençait à désespérer de lui-même, lorsqu'il s'établit sur les bords de la Loire, à l'endroit (désert alors) où s'élève maintenant Painbœuf. Son intention était de méditer, dans cette retraite, de nouvelles combinaisons pour la composition future de son royaume, plutôt que de rien mettre à exécution pour le présent. Mais la fortune nous vient en dormant, comme on dit. Le diable éprouva la vérité du proverbe.

Il s'était déguisé en ermite, et avait bâti sa cabane à la place où est aujourd'hui la *Motte-aux-Sables*. Un jour qu'il promenait, loin de cette demeure, ses projets et ses méditations, une effroyable tempête bouleversa les élémens. L'Océan et la Loire, soulevés à la fois, luttaient avec une rage dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Surprise par l'ouragan sur les côtes de *Mindin*, une barque, contenant un pêcheur, sa femme et deux enfans, dériva, au gré du vent et du flot, jusqu'aux parages habités par le faux ermite, et vint échouer précisément en face de sa cabane.

La première pensée des naufragés fut de se réfugier dans l'asile qui s'offrait à eux. Ils vont frap-

per à la porte : personne ne répond, mais la porte s'ouvre d'elle-même, à leur grande surprise, et au même instant, une voix fait entendre ces mots terribles :

— Si vous entrez ici, vous êtes damnés !

Cet avertissement miraculeux effraie les deux enfans ; la jeune femme fait le signe de la croix ; mais l'homme soutient que ce n'est qu'un rêve, et en définitive tous quatre pénètrent dans la cabane. Ils y trouvent pour ameublement un lit de planches, un bahut, une table et quelques escabeaux. Un feu de chaume, dont l'activité contraste avec la solitude de l'habitation, remplit l'âtre d'une flamme rouge et pétillante, qui a bientôt séché les habits des pêcheurs. Cependant personne ne paraît à leurs yeux, et ils commencent à se demander si cet étrange refuge leur a été ouvert par Dieu ou par le diable, lorsque l'ermite entre dans a cabane. La vue du saint homme les rassure tout d'abord, bien qu'ils trouvent dans sa physionomie quelque chose d'ironique et de singulier dont ils ne peuvent s'expliquer le mystère.

Un quart d'heure se passe en échange de politesses, et l'ermite, de plus en plus obligeant, finit

par proposer à ses pauvres hôtes de partager son dîner. On ne pouvait faire une offre plus opportune et plus agréable à des gens qui n'avaient rien pris depuis douze heures. Seulement ils craignent de n'y trouver qu'un mouvement de compassion ou de politesse, et ils se demandent intérieurement, en promenant leurs regards autour d'eux, quel repas l'habitant d'une si misérable demeure peut avoir à leur offrir. Qu'on juge donc de leur surprise, lorsqu'ils voient l'ermite ouvrir un bahut et en retirer un pain blanc comme neige, avec une tranche de bœuf grillé, succulente et fumante, comme si elle sortait du feu.

—Dieu nourrit ses serviteurs dans le désert, dit Satan d'un ton hypocrite, en remarquant que la méfiance et la convoitise luttent dans l'esprit de ses hôtes.

Il n'a pas achevé la phrase, que la famille rassurée se presse autour du plat appétissant; mais voilà qu'au moment où ils y portent la main, la même voix qu'ils avaient déjà entendue retentit à leurs oreilles :

—Vendredi, chair ne mangeras, dit cette voix;

donc, si vous touchez à ce mets, vous donnez votre ame au démon.

Ce jour là était, en effet, un vendredi. Les pêcheurs ne le savaient que trop ; mais chacun d'eux feignait de l'oublier. La voix mystérieuse qui le leur rappelait les fait tressaillir de surprise et de terreur. Cependant, ces deux sentimens cèden peu à peu aux fallacieuses et rassurantes instances de l'ermite ; et, s'en rapportant à l'autorité du saint homme, soutenue de celle de leur propre appétit, les naufragés finissent par attaquer le friand morceau de bœuf. Mais à peine ont-ils la première bouchée dans l'estomac, qu'un éclat de rire, mordant et railleur, vient leur glacer le sang dans les veines. Ils regardent leur hôte, et poussent un cri d'effroi...

L'ermite avait cédé la place à Satan, et le roi des enfers était là, debout sur ses pieds fourchus, avec ses cornes flamboyantes, son habit rouge, et sa plume noire inclinée sur la tête (1).

— Mes amis, dit-il aux pêcheurs demi-morts,

(1) C'est ainsi que Satan est représenté dans beaucoup de traditions bretonnes.

en aiguisant encore son rire infernal, vous avez commencé votre repas avec votre hôte, vous pouvez l'achever avec votre maître.

Et il se mit à table au milieu d'eux, les engageant à manger, et les servant de ses mains crochues. Vous jugez si les malheureux dînèrent avec appétit.

A partir de ce jour, les pêcheurs furent, ainsi que leur postérité, les sujets de Satan sur cette terre. Des compagnons, pris comme eux, leur arrivèrent de temps à autre; et, en peu d'années, la colonie fut assez nombreuse pour former la cité qui, par une étymologie plus ou moins tirée aux cheveux, comme toutes les étymologies, reçut le nom substantiel de *Pain-bœuf.*

La domination du diable à Painbœuf dura deux cents ans, au bout desquels un saint moine de Buzay le renvoya dans les enfers, en exorcisant les pauvres descendans des pêcheurs. Seulement, la petite ville s'est toujours ressentie de son origine, et son péché favori est encore, dit-on, la gourmandise.

Quelle que soit l'opinion de mes lecteurs sur

cette histoire ou ce conte, je me hâte d'en venir aux détails que je leur ai promis sur le maître-autel de Painbœuf; et il s'agit cette fois de faits sérieux et authentiques, arrivés à ma connaissance d'une façon non moins intéressante que les faits eux-mêmes, — ainsi qu'on va le voir au chapitre suivant.

L'HOMME DE DIEU.

CHAPITRE VI.

L'Homme de Dieu.

En revenant de Painbœuf, après une excursion de deux jours que j'avais faite dans les campagnes voisines et sur les rives de la Loire, je fus tout surpris de trouver l'aspect de la petite ville complétement changé.

Au lieu du bruit et du mouvement que j'avais remarqués l'avant-veille, un calme extraordinaire et un morne silence régnaient sur le port et dans la cité. On eût dit qu'un coup inattendu venait d'y suspendre toute espèce de vie. Les chantiers étaient vides; les chaussées désertes; les maisons abandonnées. Pas un cri ne s'élevait du rivage; pas un chant des auberges; pas un murmure de la rade. Les navires, immobiles sur leurs ancres, semblaient imiter le silence de tout ce qui les environnait, en retenant le froissement de leurs cordages et de leurs voiles. Sur leur tillac, ainsi que sur les quais et dans les rues de la ville, quelques hommes seulement se croisaient sans s'aborder ni s'adresser la parole.

Pendant que je cherchais à m'expliquer cette étrange révolution, le bateau qui m'amenait accosta l'escalier du Môle, et je vis, au bout du mât qui surmontait la chaussée, se dérouler dans l'air un drapeau noir... Alors seulement, je m'aperçus que des drapeaux semblables avaient remplacé les pavillons des navires, et que le seul bruit qui dominât le silence et la consternation générale, était un glas funèbre, tinté lentement et sans fin par toutes les cloches des deux paroisses. A cette

remarque, un frisson involontaire me glaça le cœur. C'était la première fois que je voyais une ville en un tel deuil; et, sans m'expliquer encore les causes de celui-ci, je ne pus m'empêcher de comparer l'aspect de l'humble cité bretonne en ce moment, au spectacle qu'offrait autrefois, suivant nos chroniqueurs, la bonne ville de Paris, pleurant ses rois morts, au temps où elle les laissait mourir sur leurs trônes.

A peine débarqué, je courus au douanier qui se tenait en sentinelle à l'extrêmité du Môle, et je lui demandai si la guerre, la famine ou la peste avaient ravagé Painbœuf depuis deux jours.

— Plût au Ciel ! me répondit-il, en hochant la tête; la calamité qui vient de tomber sur nous, est pire que la peste, la famine et la guerre; *M. le curé est mort!* Voilà pourquoi Painbœuf est en deuil.

—M. le curé est mort! répétai-je en moi-même, avec une surprise et une admiration douloureuses, en promenant mon regard sur la ville; quel est donc ce pasteur que son troupeau pleure comme

un père, ce citoyen que sa patrie honore à l'égal d'un monarque?

Et je m'enfonçai dans les rues silencieuses de Painbœuf, considérant tout ce qui s'offrait à moi, avec un intérêt mêlé de respect et d'attendrissement. Chaque maison était close, comme si le chef en eût été mort. Pas une fenêtre ne s'entr'ouvrait; pas un visage ne se montrait au dehors : seulement, de distance en distance, une porte tournait sans bruit, livrait passage à une famille vêtue de noir, depuis les aïeux jusqu'aux petits enfans; et tous, se donnant le bras, marchaient en silence, dans la même direction....

J'arrivai, au milieu de ce triste cortége, grossi de rue en rue, jusqu'à la maison où m'attendait M. de F...., à qui j'étais recommandé et qui m'avait déjà reçu les jours précédens. Je la trouvai entourée du même mystère et pleine de la même tristesse que toutes les autres. J'entrai en hésitant, et la première personne que j'aperçus, ce fut M. de F.... lui-même, en grand deuil, à la tête de ses enfans, et se disposant à suivre les familles que j'avais rencontrées dans la rue.

— Monsieur, me dit-il, d'une voix tristement so-

lennelle, M. le curé est mort, et nous allons remplir un devoir sacré près de sa dépouille. Si vous voulez venir avec nous, vous verrez un grand homme et un saint.

Pour toute réponse, je fermai mon habit noir jusqu'au menton, afin de donner à mon extérieur plus d'analogie avec le deuil sévère de la famille de F..., ainsi qu'avec les sentimens qui commençaient à dominer mon ame, et je sortis avec mon hôte, marchant à sa suite parmi ses enfans. J'avais cru d'abord que nous allions à l'église ; je m'étais trompé; nous allâmes au presbytère. Une multitude considérable en assiégeait la porte, et nous fûmes obligés d'attendre long-temps pour entrer. Enfin notre tour arriva. Nous traversâmes un corridor et un escalier tendus de noir, et nous pénétrâmes, avec la foule, dans une chambre de modeste apparence.

A la faveur du demi-jour qui éclairait la pièce par un des volets entr'ouverts, j'aperçus le corps d'un vieillard, étendu sur un lit, et revêtu des habits sacerdotaux. Sa tête et ses mains étaient seules découvertes. Une chevelure blanche, encore abondante, tombait à droite et à gauche, comme une neige floconneuse, sur les bords de son étole noire.

Ses doigts croisés pressaient un crucifix sur sa poitrine. Ses yeux étaient fermés, et je fus obligé de me faire répéter qu'il était mort, pour ne pas le croire endormi, tant il y avait, sur son front, de majesté paisible, et tant son visage recevait de reflets doux et tendres, du sourire lumineux qui se jouait sur ses lèvres, et de la teinte faiblement rosée qui se fondait dans la froide pâleur de ses joues!

La foule qui nous accompagnait allait, tour à tour, s'agenouiller devant M. le curé (c'est ainsi qu'on le nommait encore), et baiser dévotement le crucifix qu'il tenait entre ses mains. Chose étrange! les femmes les plus délicates et les enfans les plus craintifs accomplissaient ce devoir sévère sans hésitation et sans terreur. Chacun ne voyait dans ce corps inanimé que la dépouille d'un saint, et pas une idée de mort ne planait dans cette chambre mortuaire.

Quand mon tour vint d'approcher du lit, je me penchai, comme tout le monde, vers le vieillard... Mais je ne pus m'empêcher de reculer de surprise et presque de saisissement, en voyant tout à coup ses traits s'animer et resplendir... C'était un jet de lumière qui pénétrait par l'ouverture des volets

et venait se jouer sur cet auguste visage. Le ciel s'unissait à la terre pour envoyer aussi son hommage au mort, dans le rayon le plus pur de son soleil. Aucun assistant ne donna à ce phénomène une autre interprétation.

Lorsque M. de F.... eut fait baiser à toute sa famille le crucifix du pasteur, nous sortîmes de la chambre pour céder la place à d'autres ; et, comme nous passions devant une fenêtre du corridor, ouverte sur la campagne, mon hôte, me montrant du doigt les diverses routes qui la traversent, me fit apercevoir au loin un immense concours de paysans, arrivant par groupes de tous les villages d'alentour.

— Ces gens-là, me dit-il, ont suspendu les travaux qui les font vivre, pour venir faire ici ce que nous sortons de faire. Tous les habitans du pays, à dix lieues à la ronde, passeront, aujourd'hui, dans cette chambre...

J'écoutais et je regardais, sans trouver de paroles pour exprimer mon admiration ; enfin, reportant mes yeux vers le lit mortuaire que j'apercevais encore :

— Mais qu'était donc cet homme, m'écriai-je, et quelle a été sa vie ?

— Venez dans le jardin, dit M. de F... ; nous y trouverons sans doute celui qui peut le mieux vous répondre.

Arrivés dans le jardin, nous nous approchâmes d'un vieux serviteur, agenouillé au milieu d'un grand carré de lys en fleur, parmi lesquels il cueillait un bouquet. En reconnaissant M. de F...., il se leva, et le salua respectueusement, sans interrompre son paisible tr avail.

— C'est pour *lui*, Bernard? demanda mon conducteur.

— C'est pour son cerceuil! répondit le jardinier, laissant échapper de ses yeux une grosse larme qui roula, comme une goutte de rosée, sur les blanches pétales du dernier lys qu'il venait de cueillir.

— Vous savez que c'était sa fleur favorite, reprit-il, avec un soupir comprimé; je lui en ferai un petit parterre autour de sa tombe, et j'irai l'arroser tous les soirs, jusqu'à ce que le bon Dieu m'appelle à mon tour.

Il se remit à couper des lys, tout en causant avec nous; puis, me considérant avec curiosité, et s'adressant à mon compagnon :

— Monsieur ne connaissait pas M. le curé? dit-il à demi voix.

— Non, répondit M. de F....

— Mais, ajouta-t-il, allant à son but, Monsieur désire et mérite de le connaître, et c'est pour cela que nous venons à vous.

— Ah! fit le vieillard, qui se redressa aussitôt par un mouvement plein de fierté.

— Monsieur, continua-t-il, d'une voix profonde, en me regardant fixement et en étendant la main vers les fenêtres de la chambre funèbre, c'était un homme de Dieu, celui-là, si jamais il en fut.

Puis, tout en attachant son bouquet de lys, il nous conduisit jusqu'à la charmille qui terminait le jardin. Là, le brave homme, après nous avoir montré, l'une après l'autre, toutes les places où son maître aimait à s'asseoir, s'arrêta à celle où il

avait lu pour la dernière fois son bréviaire, et nous raconta, dans le plus grand détail, l'histoire de M. le curé de Painbœuf.

Cette histoire, digne de figurer parmi les légendes du *Martyrologe*, dans *les Actes des saints*, ou à côté de la biographie de saint Vincent de Paul, serait trop longue à reproduire ici dans son entier, et m'entraînerait beaucoup trop loin de mon sujet. Il me suffira d'en extraire l'épisode de *l'Autel de Buzay*, pour donner à mes lecteurs une idée de la vie entière de l'homme que je leur ai montré si grand dans sa mort, avec les détails que je leur dois, sur le monument précieux et sacré que Painbœuf conserve dans son église.

L'AUTEL DE BUZAY.

CHAPITRE VII.

L'Autel de Buzay.

C'était au mois de mars, 1793, c'est-à-dire en pleine Terreur. Les Bretons et les Vendéens venaient de se lever comme un seul homme, au cri de : « Dieu et le roi ! » et les bleus, ralliés à Nantes, avaient été déchaînés simultanément sur Clisson et sur Painbœuf.

A l'extrémité de cette dernière ville, au pied de la hauteur que j'ai déjà désignée sous le nom de la Motte-aux-Sables, un homme se promenait au bord de la Loire. Il était seul, loin de toute habitation, et ses vêtemens étaient ceux des pêcheurs du pays : le large pantalon de toile, la veste de drap de bleu, la cravate rouge, et le bonnet de laine blanche, à raies brunes. La démarche et la figure distinguées de cet homme contrastaient avec ses habits grossiers, moins encore qu'un livre, qu'il tenait ouvert et appuyé sur sa poitrine, et dans lequel il lisait avec recueillement.

Ce livre était un bréviaire, et cet homme était M. l'abbé de P..., curé de Painbœuf.

Rejeton d'une des plus nobles et des plus riches familles de la Vendée, M. de P... avait été entraîné vers l'état ecclésiastique par une de ces vocations irrésistibles, dans lesquelles on reconnaît le doigt de Dieu, et qui annoncent ordinairement des apôtres ou des saints. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait consacré au Seigneur, et déposé en quelque sorte au pied des autels, tous les dons que lui avaient prodigués une haute naissance, une grande fortune et une éducation supérieure. Immédiate-

ment après avoir reçu les ordres, il avait été nommé, par l'évêque de Nantes, vicaire de la paroisse de Painbœuf, dont il était devenu curé, quelques mois avant l'explosion de 93.

Lorsque l'heure des persécutions fut venue, son double titre de gentilhomme et de prêtre le fit proscrire un des premiers. Il osa braver l'anathème révolutionnaire; et, se sentant la force d'attendre le martyre, il demeura caché à Painbœuf, sous le coup de la sentence qui l'en avait chassé, et continua d'exercer en secret son saint ministère, à la faveur de l'humble déguisement sous lequel il vient de nous apparaître. Logé chez une famille de pêcheurs, dont il paraissait faire partie, et dont, en effet, il partageait souvent les travaux, il allait, tous les dimanches, et quelquefois dans la semaine, célébrer le sacrifice de la messe dans un atelier de corderie abandonné, où les fidèles de Painbœuf s'assemblaient clandestinement, comme les premiers chrétiens dans les catacombes.

Quand l'homme de Dieu eut achevé de lire son bréviaire, il cessa sa promenade, et, s'appuyant au bord d'un canot échoué sur le sable, il fixa ses regards rêveurs sur les flots, du côté de Nantes.

Il savait que, depuis deux jours, un peloton de l'armée révolutionnaire, casernée dans cette ville, s'était répandu sur la rive gauche de la Loire, en y semant la terreur et la dévastation. C'était là l'objet de sa préoccupation et de son inquiétude ; et il attendait avec impatience des messagers qui devaient lui apporter des nouvelles du pays de Nantes.

Bientôt une barque à la voile parut au large, et se dirigea vers la Motte-aux-Sables. Dès qu'elle eut accosté la rive, et débarqué les deux pêcheurs qui la montaient, l'abbé courut au devant de ceux-ci.

— Eh bien ! mes amis, leur dit-il, qu'avez-vous appris, dans votre voyage ?

— Ah ! monsieur ! s'écrièrent les deux hommes, en levant les mains vers le Ciel, nous n'avons pas seulement appris, nous avons vu de nos propres yeux....

— Eh ! quoi donc, mes enfans ?

— L'abomination de la désolation dans le saint lieu, monsieur le curé !

— Quelque église profanée ?... Je croyais qu'il n'en restait plus, à Nantes; qu'on les avait toutes changées en casernes et en écuries.

— Hélas ! il n'est que trop vrai ; mais ce n'est pas à Nantes que nous avons rencontré les bleus.

Alors, les deux pêcheurs racontèrent qu'ils s'étaient arrêtés, quelques heures, au village de Buzay, situé sur la rive gauche de la Loire, à mi-chemin de Nantes et de Painbœuf. A peu de distance de ce village, s'élevait le monastère qui en portait le nom, et d'où les religieux avaient été chassés depuis quelques mois.

La république, contente de ce facile triomphe sur les habitans, avait jusqu'alors respecté l'habitation même, après en avoir toutefois pillé l'intérieur, suivant l'usage; mais enfin, les murs n'avaient pas été attaqués, et le monastère, la chapelle et la tour, étaient encore debout. Cet édifice désert était devenu l'asile des fidèles et des pauvres du pays, et les deux pêcheurs de Painbœuf avaient interrompu leur navigation pour y passer une nuit d'orage. Quelle fut leur surprise, en trouvant la demeure qu'ils croyaient abandon-

née, remplie par un détachement de l'armée révolutionnaire, qui venait d'y mettre le feu! Malgré leur terreur, la curiosité des braves gens les retint sur le lieu de cette horrible scène. Le corps du monastère fut d'abord incendié, la tour suivit, puis enfin la chapelle. Pendant toute la nuit, la flamme, qui s'élevait de ces trois points, jeta ses reflets sanglans sur les flots de la Loire, et sema l'épouvante sur les deux rives. Mais la destruction n'était pas encore assez complète, au gré des vandales. Profitant des premières lueurs du jour pour admirer leur ouvrage, l'aspect des charpentes écroulées, des escaliers en cendres, des murailles noircies de fumée, ne les réjouit pas suffisamment. Ils s'armèrent de pioches et de marteaux, et s'attaquèrent aux pierres. Tout ce qui pouvait être démoli le fut en quelques heures. Dans la chapelle surtout, que les flammes semblaient avoir épargnée, les bleus se livrèrent aux ravages les plus minutieux et les plus puérils.

A cet endroit du récit des pêcheurs, le curé de Painbœuf tressaillit, comme frappé d'un souvenir, et s'écria avec vivacité :

— Et l'autel? l'autel? Qu'en ont-ils fait?

Les pêcheurs répondirent, qu'après l'avoir longtemps ébranlé, avec des leviers de fer, les républicains l'avaient enfin vu s'ouvrir en huit énormes pièces, qui avaient pesamment roulé sur les dalles du cœur.

— Et qu'ont-ils fait alors? s'écria de nouveau l'abbé, avec une impatience croissante.

— Ils ont poussé de grands cris de joie, et ils se sont retirés...

— Sans briser séparément les différentes parties de l'autel?

— Ils ont essayé de le faire; mais ils ont dû bientôt y renoncer, voyant que le marbre était à l'épreuve de leurs leviers et de leurs crosses de fusil. Toutefois la plupart, en s'en allant, se promettaient de revenir prochainement achever leur ouvrage, armés en conséquence.

— Dieu soit loué! s'écria le digne prêtre, en respirant, et en levant ses mains jointes vers le ciel; le sacrilége n'a pas été aussi loin qu'il aurait pu aller, et tout n'est pas perdu!

— Mes amis, dit-il aux pêcheurs, réunissez ce

soir tous les fidèles de Painbœuf, à notre rendez-vous ordinaire, et assurez-vous d'une forte chaloupe pour retourner cette nuit à Buzay.

En hommes de foi, les pêcheurs promirent d'exécuter ce double commandement, sans en demander l'explication, et l'abbé de P... les quitta, pour réfléchir à son projet, pendant qu'ils allaient en préparer l'exécution.

Or, voici quel était ce projet. Ayant connu les moines de Buzay, avant leur dispersion, le curé de Painbœuf avait reçu d'eux la confidence d'un secret important sur la construction du maître-autel de leur chapelle. Cet autel, tout en marbre de Grèce et d'Italie, avait été construit, en 1540, par un sculpteur florentin, d'après un procédé de son invention, procédé extraordinaire qui était demeuré, depuis trois siècles, un mystère inexplicable pour les plus grands artistes venus en pélerinage au monastère de Buzay. Tout ce qu'on savait, c'est que l'ensemble du monument se composait de huit pièces principales qu'on pouvait monter et démonter, et que, dans la pièce du centre, était pratiqué un tabernacle invisible formé par une tête d'ange que faisait tourner un ressort poussé d'une

certaine façon. Au moment de s'enfuir de Buzay, les moines avaient enfermé des hosties consacrées dans ce tabernacle, d'abord pour les mettre hors des atteintes de leurs persécuteurs, et puis dans l'espoir que la présence secrète de Dieu, au milieu de son sanctuaire, en écarterait le pillage et la destruction. Si cet espoir avait été trompé, la fureur des bleus l'avait été aussi; car, leurs efforts n'étant parvenu qu'à démonter l'autel, les hosties saintes devaient être demeurées intactes dans leur mystérieuse cachette, et l'ouvrage même du sculpteur florentin n'avait probablement souffert aucun dommage irréparable. Mais les bleus avaient promis de revenir à la charge, et alors, hosties et autel, tout serait en même temps détruit et violé! C'est ce double malheur que le curé de Painbœuf voulait prévenir, en sauvant à la fois le trésor eucharistique et le chef-d'œuvre de l'art.

Le soir, les fidèles, prévenus par les deux pêcheurs, furent exacts au rendez-vous dans la corderie déserte. L'abbé leur raconta ce qui s'était passé à Buzay, leur apprit qu'il était temps encore d'arrêter le sacrilége, en se rendant sur les lieux avec une embarcation, et en enlevant les pièces

dispersées de l'autel, pour les transporter et les cacher à Painbœuf.

Comme il achevait son discours, un des pêcheurs vint annoncer que la chaloupe était prête.

— Mes frères, s'écria l'homme de Dieu, le Ciel nous favorise. Qui veut m'accompagner dans cette sainte expédition ?

Tous les assistans se levèrent ensemble : dix hommes suffisaient ; ils furent choisis au sort ; et ces nouveaux croisés, après avoir imploré à deux genoux l'assistance du Ciel, s'embarquèrent, à la nuit tombante, sous la garde de Dieu et la conduite de leur pasteur.

Il était dix heures et demie lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée de *l'étier* (1), qui conduisait au pied du monastère. Là, la voile fut amenée ; chacun (l'abbé comme les autres) s'arma d'une rame ; et l'embarcation fut poussée jusqu'au fond d'une anse étroite, à peu de distance des ruines du couvent. La nuit était favorable ; les murs enfumés se détachaient en noir sur un ciel faiblement éclairé

(1) Bras de rivière.

de quelques étoiles. En sortant de la chaloupe, le prêtre et les mariniers s'agenouillèrent sur l'herbe de la rive, et adressant à voix basse une dernière prière à Dieu; puis ils s'avancèrent silencieusement vers la chapelle. Le calme profond qui régnait à l'entour leur faisait présumer qu'ils enlèveraient l'autel sans obstacle; malheureusement ils se trompaient.

Soit méfiance, soit habitude militaire, les bleus, dont un petit nombre occupait encore le village voisin, avaient placé un soldat en faction à l'entrée de la chapelle; de sorte que l'abbé avait à peine mis le pied sur le seuil de la porte, à la tête de sa petite troupe, qu'il recula de surprise en entendant crier : Qui vive?

Personne ne répondit; et, en effet, il n'était pas facile de répondre...

— Qui vive? répéta la sentinelle, en mettant en garde la baïonnette de son fusil.

— Des amis, si vous êtes un honnête homme; répartit enfin le curé.

En même temps, il voulut franchir le seuil et s'approcher du soldat.

— On ne passe pas! reprit vivement celui-ci.

Il tourna son arme vers l'abbé; et, au même instant, ayant remarqué que les hommes qui suivaient cherchaient un détour pour le surprendre :

— Arrière! cria-t-il avec menace; arrière! vous dis-je, ou vous êtes morts.

Tout le monde recula, excepté le prêtre, qui reçut au bras droit la baïonnette de la sentinelle.

— Grand Dieu! s'écrièrent les pêcheurs ensemble, *Monsieur le curé* est blessé!

Ces mots frappèrent fortement le soldat, qui laissa tomber son fusil. Le malheureux était un tout jeune homme, récemment engagé dans l'armée républicaine, par pure exaltation, et qui n'avait pas encore versé le sang. Son premier coup venait de faire couler celui d'un homme sans armes, d'un prêtre! et il ne pouvait se défendre, à cette pensée, d'un sentiment de honte et de regret, mêlé de quelque remords.

Cependant, les mariniers, ne voyant plus que la blessure de leur pasteur, s'étaient précipités sur

le garde; et l'un d'eux, qui avait relevé le fusil, s'apprêtait à s'en servir contre ce dernier, lorsqu'un bras l'arrêta fortement. C'était le bras blessé du prêtre...

— Mon frère, dit-il simplement, que Dieu pardonne à cet homme comme je lui pardonne! Gardez-vous de le toucher; ma blessure n'est rien.

En entendant ces paroles, la sentinelle, qui s'était crue perdue, regarda l'abbé avec un étonnement mêlé d'admiration. La vue de ce ministre du Dieu de paix, lui rendant le bien pour le mal, lui pardonnant naïvement au nom du Ciel, le bénissant de la main qu'il venait d'ensanglanter, éveilla dans son cœur plus d'un sentiment qu'il y croyait éteint; et, pendant qu'un reste d'orgueil républicain le maintenait encore debout à son poste, une puissance surnaturelle le poussait à tomber à genoux devant celui qu'il venait de frapper.

L'abbé comprit ce qui se passait dans cette jeune ame.

— Mon ami, dit-il avec onction, en prenant la

main du soldat, qu'il sentit trembler dans la sienne, vous êtes trop bon pour servir les projets des méchans, et votre cœur vous trahit. Le Ciel vous offre l'occasion d'expier un grand crime et d'en prévenir un plus grand. Il ne vous en coûtera qu'un secret honorable à garder. Il y a dans cette chapelle un trésor qui n'appartient ni à vous ni à ceux qui vous ont envoyé. Ce trésor, ce sont les pierres de l'autel. Je viens les recueillir au nom de Dieu, avec les fidèles qui m'accompagnent. Laissez-moi remplir mon devoir.

Pour toute réponse, le soldat vaincu baissa la tête, et le prêtre et les mariniers entrèrent dans la chapelle.

Au bout de quatre heures de travail et d'efforts, les huit pièces de l'autel furent dans la chaloupe. L'abbé reprit le chemin de Painbœuf, avec cette cargaison sacrée, et acheva heureusement son voyage.

Avant le jour, les hosties consacrées furent retirées du tabernacle invisible, et les huit parties de l'autel, ensevelies avec soin dans le sable, au bord de la Loire, y demeurèrent jusqu'à la fin de la

révolution, sous la garde fidèle de l'abbé de P....

A cette époque seulement, le curé de Painbœuf confia à l'évêque de Nantes le secret de sa noble action, en mettant à sa disposition l'autel de Buzay. Cet autel fut accordé aussitôt à la paroisse de Painbœuf, et il orne encore l'église de la petite ville, où je l'ai examiné dans ses moindres détails avec une véritable admiration.

Le monument a plus de dix pieds de long sur huit de haut, en comptant le tabernacle et son couronnement. Il se compose de trois parties distinctes, également magnifiques : l'autel, proprement dit, avec sa grande table ; les deux côtés, qui forment deux espèces de petits autels, au dessus et en arrière du premier; enfin, le tabernacle et ses dépendances, élevés au centre du reste et dominant le tout de quatre pieds.

L'autel principal est de forme arrondie, rétréci du bas et renflé du haut, à la manière des vases étrusques. Il porte, au milieu, un rosace, avec deux têtes d'anges en marbre blanc, et une autre tête d'ange à chaque extrémité. Les deux côtés ne se distinguent que par les nuances admirables du

marbre et la variété des ornemens. Le tabernacle, avec son sommet, surpasse tout le reste. Il est en marbre blanc, incrusté de pièces de diverses couleurs et orné de quatre figurines d'anges. Il est impossible de se faire une idée de la grace, à la fois enfantine et céleste, qui distingue ces différentes têtes d'anges, et le fini n'en est pas moins merveilleux que l'expression. Quant aux tablettes de marbre qui garnissent le devant de l'autel et les côtés, ainsi que les encadremens du tabernacle, c'est là qu'est le secret du sculpteur florentin. Ce sont des mosaïques composées, non pas de parcelles, mais de molécules du marbre le plus varié et le plus rare. Les meilleurs artistes et les ouvriers les plus sûrs d'eux-mêmes n'ont jamais osé mettre le ciseau dans cet admirable travail, désespérant de rétablir ce qu'ils auraient détruit, et de découvrir jamais le procédé incompréhensible d'après lequel ont été exécutées ces véritables miniatures de pierre.

La ville de Painbœuf est si fière de cet autel, doublement précieux, qu'elle a refusé à plusieurs évêques successifs de Nantes, de l'échanger contre l'autel de la cathédrale de Saint-Pierre et je ne sais quelles énormes sommes d'argent.

Du reste et indépendamment du courage sacerdotal dont il avait fait preuve à Buzay, le curé de Painbœuf méritait les honneurs et les regrets extraordinaires dont on entourait son cercueil, par toutes les vertus apostoliques et pastorales qu'on peut imaginer. Il avait été, à la lettre, le roi, le père, le médecin, la providence de ses ouailles, pendant sa longue et laborieuse carrière. Et toutes les merveilles que les poètes et les moralistes sacrés personnifient dans ce type éternel et sublime du curé de campagne, ne sont rien près des mille traits admirables que le jardinier Bernard me raconta de son maître, devant M. de F...., sous la charmille du presbytère.

Le lendemain, je vis la population entière du territoire de Painbœuf suivre en pleurant l'abbé de P... à sa dernière demeure, et j'entendis raconter, le soir, que plusieurs malades, arrivés des pays voisins, sans savoir sa mort, pour se faire soigner par lui suivant l'usage, avaient été guéris miraculeusement en priant sur sa tombe. Quoi qu'il en fût, je ne quittai point la ville sans aller visiter cette tombe, et je la trouvai, avec bonheur, tout embaumée déjà des lis que Bernard y avait plantés.

Du reste, si indépendamment de l'orage, survenu tout d'un à avait fait pousser à Bonn, le vent de l'indécent mettait les hommes et les événements, tumultueusement dont on commente son réveil, par contre les restes opaques et pénétrés qu'on peut imaginer. Il avait été, à la lutte, le roi, le père, le médecin, le prédicateur de ses troupes, prêtant au langage et à l'exemple [illegible]. Il nomma les nécessités que les poètes et les musiciens se très pressentaient dans ce type étrange et sublime du vieux de campagne, ne sont rien près des milliards adorables que le jardinier Bernard me remettait de son maître, du roi M. de T..., avec la [illegible] de prédilection.

Le bonhomme, je vis le jardinier venire de [illegible] de Pinkerton suivre en planteur Table de T... à la dernière demeure, et j'entendis résonner, le soir, que [illegible] matinée, [illegible] des pays voisins, sans savoir le saur, pour se faire [illegible] par lui [illegible] l'orage, [illegible] de poètes [illegible] [illegible] [illegible]

LA MOTTE BROON.

CHAPITRE VIII.

Les Seigneurs.

Le 10 août 1338, c'était fête au château de La Motte-Broon, entre Rennes et Lamballe, non loin des Côtes-du-Nord. Le noble habitant de cette antique demeure régalait une brillante réunion de dames et de chevaliers, prêts à se rendre avec lui au tournoi qui s'ouvrait à Rennes, à l'occasion du

mariage de Charles de Blois, comte de Châtillon, avec Jeanne de Penthièvre, héritière du duché de Bretagne.

Ce tournoi, un des plus beaux de l'époque, avait été annoncé plusieurs mois d'avance. Les chevaliers les plus fameux de l'Angleterre et de l'Allemagne y avaient été invités, et le sire Renault de La Motte avait eu l'honneur d'être choisi pour un des tenans d'armes.

Parmi les hôtes distingués convoqués par lui, se trouvait plus d'un jeune seigneur prêt à disputer vaillamment le prix de la fête, et plus d'une gentille damoiselle, digne d'en être nommée la reine; car les châtelains de Léon, de Tresiguedy, de Landerneau, de Guingamp, étaient venus, montés sur leurs grands chevaux de bataille, avec leurs bonnes lances au flanc et leurs filles ou leurs femmes en croupe.

En attendant l'heure du départ, les nobles personnages entouraient l'immense et massive table en fer à cheval qui remplissait la salle basse du château de La Motte. Le seigneur Renault et sa digne épouse, Jeanne de Mallemains de Sacé, oc-

cupaient les deux centres. Leur nombreuse famille était rangée près d'eux, suivant l'usage du temps et du pays, et le reste des convives formaient, à droite et à gauche, deux cercles où les robes de soie et de velours se détachaient élégamment sur les cuirasses d'acier poli et de fer damasquiné.

Il y avait près d'une heure que les varlets allaient et venaient, portant, au dessus de leur tête, les vastes plats où fumaient les viandes, et, sous leurs bras, les larges cruches d'où le vin d'Anjou s'épanchait dans les hanaps. La conversation avait pour sujet la famille de l'amphitryon, et tout le monde n'avait qu'une voix pour féliciter celui-ci de la belle et imposante lignée qui promettait de couronner de gloire sa vieillesse et de perpétuer à jamais sa race et son nom.

Le châtelain et sa femme, quelque reconnaisans qu'ils fussent de ces complimens, les recevaient avec une joie comprimée, dont l'expression frappa bientôt leurs convives. Sans oser demander la cause de cette contrainte, ils la cherchaient avec un intérêt mêlé d'inquiétude, lorsque le sire de Landerneau fit une remarque qui les mit en voie de la trouver.

— Messire, dit-il au châtelain, en promenant un regard autour de la table, tous vos enfans ne sont pas ici; où est donc votre aîné?

— C'est vrai! s'écrièrent plusieurs voix; où est Bertrand?

Le sire de La Motte fit son possible pour n'avoir pas l'air d'entendre cette question et pour éviter d'y répondre; mais l'insistance des convives le força de parler.

— Bertrand! dit-il d'un air de tristesse et d'humeur; il n'est pas digne d'être en si haute et si noble compagnie.

Tout le monde se récria contre ce jugement.

— Mesdames et Messeigneurs, vous ne le défendriez pas, si vous le connaissiez comme je le connais.

Nouvelles questions des convives, et nouvel embarras du sire de La Motte, qui demeura silencieusement incliné vers la table, pendant que sa femme, ses fils et quelques amis intimes le considéraient avec tristesse.

— Mes nobles hôtes, dit-il enfin, en poussant un pénible soupir, puisque vous voulez le savoir, Bertrand est indigne du nom qu'il porte, et ne fera jamais que mon désespoir, s'il ne fait pas ma honte. En un mot, c'est un vaurien!

Tout le monde se regarda avec surprise, et quelques signes d'incrédulité furent remarqués par le seigneur Renault.

— Demandez à sa mère, reprit-il, ce que le drôle a fait ce matin!

Chacun tourna les yeux vers la dame, qui raconta que Bertrand, ayant trouvé les habits de ses frères et de ses sœurs plus brillans que les siens, les leur avait arrachés et les avait mis en lambeaux; puis, s'était amusé à poursuivre, à coups de fouet, par la maison, les pauvres enfans à demi nus.

Le récit de cette équipée excita l'indignation du plus grand nombre; mais quelques uns se permirent de la trouver plaisante.

— Messire, observa un de ces derniers, votre aîné n'aurait peut-être pas été jaloux de ses cadets, s'il eût eu des habits aussi beaux que les leurs?

Il en aurait de plus beaux qu'eux s'il savait les porter, répondit le sire de La Motte ; mais, à moins de le barder d'acier des pieds à la tête, il est impossible de le maintenir dans un état convenable. Les hoquetons qu'il endosse le matin sont en pièces le soir ; et, s'il sortait habillé comme un prince, il rentrerait vêtu comme un manant. Là dessus, le châtelain se mit à faire, d'un ton sérieux qui contrasta plus d'une fois avec l'hilarité de l'auditoire, le portrait et la biographie de Bertrand.

Sa mutinerie s'était fait remarquer, pour ainsi dire, du jour où il était né; ses premiers cris avaient été des menaces, et ses premiers mouvemens des coups, pour tout ce qui l'approchait. Les maillets et les bâtons avaient été les seuls jouets qui lui plussent. Il n'était pas un membre de la famille qui ne portât les marques de ses fantaisies belliqueuses; et, depuis qu'il avait l'usage de ses pieds et de ses mains, chacun était, vis-à-vis de lui, en état permanent de défense ; tant la vie semblait être pour lui un état de guerre perpétuelle, la terre un vaste champ de bataille, et le monde entier une armée d'ennemis!

Vainement avait-on espéré que l'âge et l'éduca-

tion le corrigeraient. L'âge n'avait fait que le rendre plus redoutable et plus audacieux, en lui apportant de nouvelles forces, et l'éducation lui avait si peu profité, qu'après avoir poussé à bout cinq précepteurs, il commençait à épuiser le savoir et la patience du sixième, sans connaître encore les lettres de son nom.

Son unique occupation était de réunir autour de lui les manans des villages voisins, pour courir le pays ensemble, ravageant et pillant tout ce qu'ils rencontraient, ni plus ni moins qu'une bande de brigands. De cette société, qu'il préférait à toute autre, et même à sa famille, il s'était fait une sorte de bataillon dont il était le capitaine, ce qui ne l'empêchait pas de revenir souvent du combat, aussi meurtri que le moindre de ses soudards. Alors, son humeur retombait sur quiconque voulait lui prodiguer des remontrances ou des soins; il fallait respecter jusqu'au sang de ses blessures, dont il était fier et content, comme un roi de sa pourpre.

Cependant, il allait passer de l'adolescence à l'âge viril. Ses défauts pouvaient devenir des vices, ses fautes des crimes, sa liberté un fléau. On n'o-

sait lui mettre à la main les armes que réclamaient sa naissance et son rang, de peur qu'il ne les employât à déshonorer sa famille, au lieu de s'en servir pour l'illustrer, comme avaient fait ses aïeux depuis trois siècles.

En exprimant cette dernière crainte, le sire de La Motte semblait pénétré d'une véritable douleur. Ses convives s'efforçaient en vain de lui prouver qu'il y avait dans le caractère de son fils plus d'indocilité enfantine que de méchanceté réelle, et que le temps développerait ses bonnes qualités en effaçant ses mauvais penchans. Laissant sa femme accueillir d'un sourire d'espérance ces flatteuses promesses, le châtelain hochait tristement la tête et fronçait les sourcils d'un air incrédule.

— Non, Messeigneurs, disait-il, non! Il est trop tard pour que Bertrand se corrige, je n'attends plus de lui aucun bien, et je n'ai qu'à l'empêcher, autant que possible, de faire le mal. Au lieu d'être pour lui un ami, un père, il faut que je me fasse chaque jour son juge, son geôlier, et que je joigne contre lui ma justice à celle de Dieu; car Dieu le punit déjà, le malheureux par cette laideur et cette difformité qu'il lui inflige, et qui, si je ne les expli-

quais pas de cette manière, me feraient croire que la nourrice dont il a sucé le lait me l'a changé traîtreusement, et m'a rendu un vil et brutal manant à la place du fils aîné de Renault de La Motte et de Jeanne de Malmains de Sacé !

Ainsi parlait le noble châtelain, et les consolations, les conseils que lui prodiguaient ses amis, ne pouvaient ni adoucir ses regrets, ni ranimer ses espérances. Du reste, il n'y avait que deux avis : les dames pensaient que, pour corriger Bertrand, il fallait agir avec douceur, et les hommes soutenaient que la sévérité était nécessaire. Mais le seigneur Renault défiait toutes les mères d'être plus indulgentes que la dame de La Motte, et tous les pères d'avoir plus de fermeté que lui-même.

— Moi, s'écria tout à coup le chevalier de Landerneau, en s'adressant à son hôte, si j'étais à votre place, Messire, je n'y mettrais pas tant de façons.

— Que feriez-vous ?

— Je lâcherais la bride à Bertrand ; je lui donnerais un cheval et une lance; et je lui dirais : « Va ! tu es libre ! » Le drôle, entre nous, me paraît être

du bois dont on fait les vaillans capitaines. Après avoir commis quelques bonnes sottises et essuyé quelques vigoureux horions, il se corrigerait tout seul peut-être, comme cela est advenu à bien d'autres.

Le sire de Landerneau sourit, à cette dernière observation qui contenait une allusion à sa propre jeunesse; et, voyant que personne n'appuyait son avis, froidement reçu, du reste, par le sire de La Motte, il se retourna brusquement vers celui-ci, et lui demanda où était, en définitive, le pauvre garçon qu'on accusait si facilement sans qu'il fût là pour se défendre.

— Je l'ai puni, répondit le châtelain, du mauvais traitement qu'il a fait subir à ses frères et sœurs, en lui interdisant de paraître au déjeuner et de nous suivre au tournoi. Le châtiment lui sera d'autant plus sensible, qu'il n'a jamais rien désiré si ardemment que d'assister à cette fête. Il est enfermé dans sa chambre avec son précepteur, et il y passera la journée....

Le seigneur Renault n'avait pas achevé cette phrase, qu'une rumeur confuse s'éleva dans la cour

adjacente à la salle, et qu'à travers les portes-fenêtres qui laissaient voir au dehors, un spectacle inattendu frappa les yeux des convives...

adjacente à la salle, et qu'à travers les portes-fenêtres qui laissaient voir au dehors, un spectacle inattendu frappa les yeux des convives...

LES MANANS.

CHAPITRE XI.

Les Manans.

Une foule de jeunes manans envahissait la cour par tous les points qui pouvaient y donner entrée. Les uns affluaient par la grille, les autres se pressaient aux portes latérales; les plus agiles franchissaient le mur extérieur et sautaient par dessus les piliers. Tous étaient armés diversement : celui-ci

d'un bâton, celui-là d'une faulx, cet autre d'un arc ou d'une fronde. Il y en avait de tous les âges, depuis dix ans jusqu'à vingt, et de toutes les tailles, depuis trois pieds jusqu'à six.

Le sire de La Motte et ses hôtes avaient à peine eu le temps de se lever pour reconnaître ces singuliers visiteurs, que ceux-ci étaient déjà réunis dans la cour et rangés en bataillon carré devant les portes de la salle. Cette attitude guerrière fut une révélation pour le châtelain.

— C'est l'armée de Bertrand! s'écria-t-il. Le garnement se sera évadé, et il va nous livrer un assaut.

Une exclamation générale de surprise, accompagnée des cris d'effroi de plusieurs dames et des éclats de rire de quelques chevaliers, accueillit cette nouvelle, qui confirmait, avec un à-propos à la fois si terrible et si plaisant, tous les détails qu'on venait d'entendre.

En effet, le seigneur Renault avait deviné parfaitement juste. Après avoir, moitié par force, moitié par ruse, enfermé son propre gardien dans

sa prison, Bertrand s'était rendu au village. Il avait convoqué à la hâte tous les vauriens formant son armée, comme on disait dans le pays, et il venait, à leur tête, reprendre d'assaut sa place à la table paternelle.

Pour qu'on ne doutât pas de ses intentions, il parut bientôt lui-même en avant de sa troupe, et l'aspect du capitaine ne fut pas moins surprenant que celui de tous les soldats ensemble.

Vêtu d'un simple hoqueton de serge, dont il avait laissé une portion considérable aux mains de son précepteur dans l'acharnement de la lutte ou dans la précipitation de la fuite, il avait les pieds et les jambes nus. Un vieux heaume rouillé le coiffait lourdement jusqu'aux sourcils, et un tronçon d'épée, affilé sur une pierre, armait majestueusement sa main droite.

L'effet de cet équipement était complété par la taille courte et trapue, les larges épaules, les jambes torses, la grosse tête et les petits yeux étincelans, qui distinguaient le personnage.

Aussi, les seigneurs les plus émerveillés et les

damoiselles les plus tremblantes ne purent s'empêcher de rire, quand il s'avança jusque vis-à-vis la porte de la salle, s'appuya fièrement sur son tronçon d'épée, et somma le sire de La Motte de le recevoir immédiatement au banquet d'où il avait été injustement exclu, sous peine de le voir s'y installer de vive force.

L'alternative était claire : il fallait choisir entre la capitulation et l'assaut.

—Vous voyez si je vous trompais, messeigneurs, dit le châtelain d'une voix sourde qui trahissait une indignation concentrée.

Puis, s'apercevant que ce sentiment était partagé par bon nombre de ses hôtes, il fit signe aux plus empressés de le suivre, et il se dirigea vers la porte qui communiquait à la chambre où les seigneurs avaient déposé leurs armes. Cette porte était fermée en dehors. Il courut aux autres : fermées aussi ! Il appela ses varlets : point de réponse ! Les varlets étaient prisonniers dans les offices, comme les convives dans la salle. En habile stratégiste, Bertrand n'avait oublié aucune des mesures qui pouvaient lui assurer la victoire.

Pendant qu'il suivait d'un œil triomphant les vaines démarches de son père, celui-ci regarda les chevaliers avec embarras ; les chevaliers se considérèrent entre eux avec surprise ; et, les uns prenant l'aventure au sérieux, les autres la trouvant extrêmement divertissante, on entendit d'une part un tonnerre de malédictions, et de l'autre une explosion de rires, qui trouvèrent de joyeux échos dans la cour.

C'était en effet un plaisant spectacle que cette imposante réunion de hauts barons et de nobles dames, captifs dans cette salle, à la discrétion d'une troupe de vauriens, d'autant plus insolens qu'ils étaient dix contre un et qu'ils avaient affaire à des ennemis sans armes.

Cependant Bertrand avait réitéré sa sommation, et, son père ayant, pour toute réponse, barré la porte qui les séparait, l'intrépide capitaine allait donner à ses soudards, non moins impatiens que lui-même, le signal de l'assaut, lorsque la dame de La Motte, craignant que ce semblant de combat ne devînt, par l'emportement de son mari, un combat véritable, supplia le châtelain d'y mettre un terme en recevant Bertrand dans la salle.

Accorder cette demande, c'était céder à son fils. Le seigneur Renault déclara qu'il se laisserait plutôt écharper par les manans, sauf à les faire pendre après. Mais, toutes les damoiselles joignant leurs sollicitations à celles de sa femme, et les chevaliers lui déclarant qu'il n'y aurait dans sa reddition qu'un pardon apparent qui ne l'empêcherait point d'infliger plus tard au rebelle une punition plus sévère s'il le jugeait convenable, il prit le parti de feindre l'indulgence, et il ouvrit la porte à son fils.

Il était temps ; car dix assiégeans se préparaient à l'enfoncer avec une énorme poutre.

— Arrêtez ! leur cria Bertrand, qui mit son tronçon d'épée en travers devant eux ; arrêtez ! le châtelain capitule !

La solennité de ce geste et de cette parole excita de nouveaux éclats de rire dans la salle, et rendit l'aventure amusante à ceux mêmes qui l'avaient trouvée d'abord le plus désagréable. Le sire de La Motte lui-même oublia un moment sa colère pour sourire avec tout le monde.

La capitulation, comme disait le jeune capitaine,

se fit dans toutes les règles de la guerre. Seulement, il fut convenu que la garnison n'évacuerait pas la place, et que les vainqueurs mangeraient, à la porte, les restes des vaincus.

Les conditions arrêtées de part et d'autre, Bertrand envoya un détachement lever les barricades de la salle et des cuisines, félicita laconiquement ses soldats, remit son tronçon d'épée dans un fourreau pratiqué à ses hauts-de-chausse, et entra triomphant dans la place.

Mais, au moment où la paix semblait parfaitement établie, un nouvel incident faillit rallumer la guerre.

se fit dans toutes les règles de la guerre. Seulement, il fut convenu que la garnison n'évacuerait pas la place, et que les vainqueurs mangeraient, à la porte, les restes des vaincus.

Les conditions arrêtées de part et d'autre, Bertrand envoya un détachement lever les barricades de la salle et des cuisines, félicita laconiquement ses soldats, remit son tronçon d'épée dans un fourreau pratiqué à ses hauts-de-chausse, et entra triomphant dans la place.

Mais, au moment où la paix semblait parfaitement établie, un nouvel incident faillit rallumer la guerre.

LA PROPHÉTESSE.

CHAPITRE X.

La Prophétesse.

Le sire de La Motte, pensant qu'il suffisait, pour satisfaire aux conditions du traité, de recevoir son fils dans la salle du banquet, et ne voulant donner que le moins possible raison au rebelle (bien qu'il ne lui cédât que provisoirement afin de mieux le châtier ensuite), avait ordonné aux varlets de

dresser un petit guéridon, à quelque distance de la grande table, et d'y servir le déjeuner de son fils. Mais celui-ci, loin de trouver cet arrangement de son goût, n'y vit qu'une nouvelle humiliation, et déclara qu'il n'était pas venu pour être mis sur la sellette devant la noble compagnie, mais pour reprendre la place qui lui était due, comme à l'aîné de la famille.

Et, joignant le geste à la parole, il indiqua le siége qu'Olivier, son frère cadet, occupait à la droite de sa mère.

Le châtelain, sentant renaître toute sa mauvaise humeur à cette nouvelle exigence, se leva pour s'y opposer formellement; mais il n'avait pas encore ouvert la bouche, que le jeune Olivier, plus effrayé par le regard menaçant de son frère aîné que rassuré par la protection de son père, avait cédé son tabouret à Bertrand, avec le docile empressement d'un serviteur devant le maître qui a su lui faire apprécier la pesanteur de son bras.

Au même instant, et avec la même soumission, tous les enfans se reculèrent pour faire place au nouveau venu.

— Allons, murmura le châtelain en se laissant tomber sur son siége, il est le tyran de la maison!

Et il jeta à ses fils un coup d'œil plein de mécontentement et de reproche, pendant que Bertrand s'asseyait fièrement auprès de sa mère, sans se mettre en peine du contraste choquant que sa méchante mine et ses vêtemens en lambeaux formaient avec les brillantes toilettes des dames et la tenue superbe des chevaliers.

Il commença par promener autour de la table un regard de vainqueur, qui sembla demander à chacun s'il ne trouvait rien à redire, et qui s'adoucit sensiblement en s'arrêtant sur les deux personnes placées en face de lui.

Ces deux personnes étaient le chevalier de Landerneau, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et une jeune religieuse vêtue de la robe d'un ordre séculier de l'époque.

Le premier souriait avec complaisance à l'air déterminé du jeune homme, et paraissait applaudir en secret à sa victoire; la seconde observait son visage, comme si elle eût voulu en faire une étude particulière.

Bertrand répondit, par un signe de reconnaissance, aux témoignages approbateurs du chevalier, et fut intrigué de l'examen singulier dont il était l'objet de la part de la religieuse.

—Madame, dit-il avec l'aplomb tant soit peu effronté qu'il ne perdait jamais, je me sens très honoré de fixer votre attention, mais je serais curieux de savoir si elle est bienveillante; car on me dit souvent que je suis peu fait pour plaire aux personnes de votre sexe.

A ces mots, dont la naïveté tempérait la hardiesse, toutes les damoiselles échangèrent de malins sourires que Bertrand subit de meilleure grace qu'on n'aurait pu l'espérer, et la religieuse répondit, sans se déconcerter, « que les dames n'aiment pas seulement les beaux visages; qu'elles admirent aussi ceux qui portent l'empreinte de la valeur et le sceau des grandes destinées. »

Le ton solennel dont ces paroles furent prononcées fit hausser les épaules au seigneur Renault, mais frappa vivement tous les convives, et particulièrement le chevalier de Landerneau et la dame de La Motte.

Quant à Bertrand, il murmura avec sa brusque franchise, en laissant considérer sa figure à tout le monde :

— L'empreinte de la valeur ?.. Je ne dis pas non ; mais le sceau des grandes destinées ?.. cela sera douteux tant que mon père me tiendra enfermé comme un enfant et me refusera un cheval et une armure.

— Bien parlé ! s'écria le chevalier de Landerneau, émerveillé de la belle contenance du jeune homme et des éclairs qui avaient jailli de ses yeux.

Puis, se penchant à l'oreille du châtelain :

— Je reviens à mon dire, ajouta-t-il à demi voix ; donnez à ce champion-là de l'air et de la liberté, et vous verrez où il ira !

Cependant la religieuse n'avait point cessé de considérer Bertrand, et tout le monde faisait silence, attendant qu'elle appuyât ses premiers oracles ou qu'elle en prononçât de nouveaux.

Fille d'une israélite, dont elle avait abandonné la religion après lui avoir emprunté ses con-

naissances en nécromancie, elle était célèbre dans toute la contrée par ses prophéties et ses horoscopes, auxquels on portait d'autant plus de confiance, que la science où elle les puisait, loin d'offrir aucune apparence diabolique, comme celle des sorciers, semblait au contraire lui être accordée par le Ciel, en récompense de la haute piété et de la charité parfaite dont chaque jour elle donnait de nouvelles preuves.

L'attention qu'elle accordait au fils du châtelain excitait donc au plus haut degré celle des assistans. Ils étaient tout surpris d'entendre prédire de grandes destinées au mauvais sujet qui semblait n'être survenu que pour justifier le mal qu'on avait dit de lui.

Au bout de quelques minutes de méditation et de silence, la devineresse pria Bertrand de s'approcher d'elle, afin qu'elle pût mieux étudier les lignes de son visage et de ses mains.

Elle avait à peine exprimé ce vœu, que Bertrand était accouru lui tendre ses mains, en faisant de justes excuses sur l'état inculte où elles se trouvaient.

Après une inspection rapide, la religieuse ne put retenir une exclamation qui fit tressaillir tout l'auditoire et le seigneur Renault lui-même.

— « Messire et madame, dit-elle en se tournant vers le père et la mère de Bertrand, ne dédaignez mie cet enfant que voilà, comme pierre brute et sans valeur; car si savez le polir et travailler avec soin, pouvez en faire le plus riche et inestimable diamant qui aura jamais resplendi ès armoiries d'une famille de chevaliers ! »

Pendant que la pieuse damoiselle prononçait ces paroles d'un ton grave et inspiré, au milieu de l'étonnement silencieux de tout le monde, la dame de La Motte parut frappée d'un souvenir lointain et confus, et passa la main sur son front, d'un air rêveur, en regardant fixement son fils.

— Ma sœur, dit-elle enfin à la religieuse, ce que vous venez de dire a un rapport étrange avec un rêve que je fis, il y a dix-huit ans, pendant que je portais Bertrand dans mon sein. Quelque singulier que soit ce rêve, je l'avais oublié complétement, et je ne m'en serais sans doute jamais souvenue, si votre prédiction ne me l'eût rappelé.

— Parlez, madame, demanda la devineresse avec un empressement partagé par tous les convives.

— Il me semblait, reprit la châtelaine, qu'un ange, couronné d'un diadême et portant des fleurs de lis sur les ailes, descendait doucement vers moi et remettait entre mes mains un coffret, en me faisant signe de l'ouvrir et de l'examiner. Je l'ouvris et je vis, au fond, deux portraits dans le même cadre : c'étaient le mien et celui de mon mari. Quand je les eus bien observés, le coffret se referma de lui-même, et j'en considérai alors l'extérieur : il y avait, d'un côté, une plaque d'or enrichie de trois diamans, de trois émeraudes et de trois perles, et, de l'autre, une seule pierre, de grossière apparence, rude au toucher et désagréable à la vue. Désolée de voir un meuble si précieux gâté par un si indigne objet, je fis d'abord tous mes efforts pour l'en arracher, et, ne pouvant en venir à bout, j'essayai du moins de le nettoyer et de le polir. A mesure que je frottais la rude surface de la pierre, je la voyais briller de plus en plus, et se métamorphoser sous mes doigts en un large et magnifique diamant, qui jetait plus de feux à lui seul que tous les autres bijoux ensemble,

si bien qu'il remplissait ma chambre de lumière. Je restai long-temps à l'admirer; mais, quand je retournai le coffret, je m'aperçus avec douleur que j'avais perdu une des trois perles... Cette pénible sensation me réveilla en sursaut; je sentis mon fils tressaillir dans mes flancs, et, trois mois après, je mis Bertrand au monde.

Les dames et les chevaliers avaient écouté ce récit avec le plus vif intérêt, et, dès qu'il fut achevé, leurs yeux se tournèrent vers le jeune homme dont la religieuse tenait toujours la main.

— Madame, reprit celle-ci, s'adressant à la châtelaine, vos paroles confirment mes prévisions. Voici ce que Dieu vous annonçait par ce songe symbolique. L'ange au diadême et aux fleurs de lis représente la France. Le coffret contenant votre portrait et celui du sire de La Motte est l'image de votre maison. Les neuf bijoux qui le parent d'un côté sont les neuf enfans que voici à votre table. Les diamans indiquent que vos fils se distingueront dans les armes; les trois émeraudes, que trois de vos filles se marieront et seront des modèles de vertu; et les trois perles, que les trois autres se consacreront à Dieu sur la terre.

— Quant à la perle tombée sitôt du coffret, continua la religieuse en baissant tristement les yeux.....

—N'achevez pas, ma sœur ! interrompit la châtelaine, qui étendit les deux mains sur ses trois plus jeunes filles, sans que ces innocentes créatures comprissent rien à ce mouvement sublime d'effroi maternel.

— Et la pierre brute qui doit devenir un si beau diamant? demanda le sire de Landerneau, cédant à la fois à son impatience et au désir de chasser des idées funèbres.

— Ce sera Bertrand! répondit à haute voix la prophétesse.

En même temps elle se leva avec une sorte de respect et montra le jeune homme aux assistans, sans que personne trouvât cette fois rien de grotesque à sa mine, tant il paraissait déjà radieux de sa gloire future!

Puis, s'animant à mesure que l'avenir se dévoilait à ses yeux, et passant du ton de l'enthousiasme au ton de l'inspiration :

— Le grand Merlin, poursuivit-elle, a prédit, il y a plusieurs siècles, qu'à l'époque où nous sommes un aigle puissant prendrait son vol du fond de la Bretagne et passerait les monts, entraînant à sa suite des nuées d'étourneaux (1). Cet aigle, le voilà! c'est votre fils aîné, messire de La Motte. Laissez grandir cet enfant mutin, et vous le verrez devenir le sauveur de la France, l'arbitre des rois et le plus illustre capitaine de son temps. J'en prends à témoin le Dieu qui me charge de vous annoncer cette glorieuse nouvelle!

Un long silence suivit ces paroles. La dame de La Motte oubliait la douloureuse prophétie qui venait de l'épouvanter, pour contempler, dans son orgueil de mère, le fils à qui l'on promettait des destinées si brillantes. Les chevaliers regardaient avec envie le futur héros; les dames ne le trouvaient plus laid, et lui-même, réfléchissant pour la première fois de sa vie, repassait dans sa tête ce qu'il venait d'entendre, et sentait son cœur battre d'un sentiment qu'il ne connaissait point encore et dont la vive rougeur de ses joues trahissait l'exaltation.

(1) Allusion aux *grandes compagnies* qui couvraient la France.

Le seigneur Renault résistait seul à l'entraînement général. Soit qu'un reste d'humeur lui rendît l'enthousiasme impossible, soit qu'il soupçonnât la religieuse de flatterie, il refusait de croire à ses prédictions, et fronçait les lèvres en signe de doute. Aussi, troubla t il brusquement l'extase de ses convives, en recommandant à leur attention et à leur appétit la pièce capitale du déjeuner, qui arrivait en ce moment dans la salle sur les deux bras d'un varlet. C'était un énorme paon dans sa plume, orné de toutes ses aigrettes, et dont la queue déployée formait une roue éblouissante au dessus du vaste plat qui le contenait. Il n'y avait point de mets aussi recherché que celui-là, à cette époque, plus fastueuse que gastronomique, et il était d'usage de le placer devant la personne à qui on voulait faire les honneurs du festin.

Quoique Bertrand se souciât fort peu de l'étiquette, il connaissait cet usage; aussi n'eut-il pas plus tôt aperçu le paon, qu'il courut au devant du varlet qui allait le servir, le lui prit des mains, et le soulevant avec autant d'adresse que de vigueur, le posa sur la table en face de la religieuse.

Tout le monde applaudit à ce tribut de courtoise

reconnaissance, et surtout la dame de La Motte, qui en croyait son fils incapable, n'ayant jamais pu obtenir de lui le moindre acte de politesse.

La religieuse voulut renvoyer l'hommage à qui de droit; mais Bertrand maintint ce qu'il avait fait, et il fallut lui céder. Il fit plus, il refusa de retourner auprès de sa mère, à cette place qu'il avait conquise d'assaut, et il voulut rester debout derrière la prophétesse, pour être jusqu'au bout son cavalier servant et son échanson. Bref, à la fin du déjeuner, le vaurien, métamorphosé par les paroles de la religieuse, intéressa les nobles hôtes autant qu'il les avait d'abord effrayés et divertis, et il n'y eut qu'une voix pour demander à son père sa grace complète et la permission d'aller au tournoi.

Le sire de La Motte n'osa pas désobliger ses convives par un refus formel; mais résolu, avant tout, à ne pas discréditer par trop de mollesse l'autorité paternelle qu'il avait si souvent besoin d'exercer dans toute sa rigueur, il laissa espérer plus qu'il ne promit, et quand sa cour fut délivrée des manans et son oreille des sollicitations officieuses, il ordonna secrètement à deux varlets

vigoureux d'appréhender au corps le futur grand homme, et de l'enfermer dans une tour du château pendant que dames et chevaliers partiraient pour Rennes.

L'ordre était sévère, mais conséquent; il fut rempli, à la grande rage de celui qui en était l'objet, non sans attirer maintes bourrades et meurtrissures aux varlets chargés de le mettre à exécution.

LE PRISONNIER.

CHAPITRE XI.

Le Prisonnier.

Soit effet du hasard, soit calcul du seigneur Renault, pour compléter le châtiment de son fils, la fenêtre de la tour où Bertrand fut enfermé donnait sur la route de Rennes; de sorte que la première chose que le captif aperçut, quand ses yeux cherchèrent au dehors des distractions à sa dou-

leur, ce fut la cavalcade des dames et des chevaliers qui se rendaient au tournoi avec son père et sa famille.

L'instinct fatal qui pousse les malheureux à mesurer leur infortune dans toute son étendue, lui fit, malgré la distance, distinguer dans ce tableau les moindres détails capables de redoubler sa colère et son envie.

La tête collée aux barreaux de sa prison, l'œil plongeant sur la route, il regarda défiler le cortége, comme un damné qui, des profondeurs de l'enfer, verrait des élus se diriger vers le paradis.

Rien ne lui échappa dans l'ordonnance de la brillante chevauchée : beaux cavaliers d'aplomb sur la selle, blanches damoiselles mollement balancées au trot des palefrois, petits pages coquets caracolant autour de leurs maîtresses, graves écuyers cheminant avec dignité derrière les barons, coursiers lestes et fringans, harnais de soie et d'or, armures flamboyantes au soleil, fers de lances et d'épées aux vives étincelles, casques à l'ondoyant panache, écharpes moelleuses livrées au vent, bruit cadencé du pas des chevaux, mur-

mures lointains des galantes conversations, bruyans éclats de rire... Il vit tout, il entendit tout !...

Devant cette pompe, cet éclat et cette joie, le sentiment de sa disgrace et de son abandon commença par lui briser l'ame et lui causer une entière prostration morale. Il laissa tomber son front sur ses mains et pleura pour la première fois de sa vie... Il versa de ces larmes brûlantes et amères qui jaillissent, en les déchirant, des cœurs forts et énergiques.

Mais quand il aperçut son père et sa mère, au milieu de ses frères et de ses sœurs, quand il vit ce groupe dans lequel il aurait dû occuper la seconde place, cheminer paisible et triomphant sans tourner un seul regard vers la prison où il gisait, lui, abandonné, tandis qu'on s'en allait en fête, une fureur soudaine sécha dans ses yeux toutes ses larmes. Il se cramponna aux barreaux de la fenêtre, avec les convulsions et les rugissemens d'un lion captif, et, n'osant maudire son père, il reprocha à Dieu l'injustice et la barbarie de son sort.

La violence de cette crise acheva d'opérer en lui la révolution que les prédictions de la religieuse

avaient déjà préparée. Jusqu'alors, l'unique sentiment qui l'eût animé avait été un besoin de mouvement, de lutte et de tapage. Pourvu qu'il eût à la main un instrument quelconque ressemblant à une arme, autour de lui, des camarades figurant une troupe de soldats, et devant lui, des personnes ou même des objets inanimés pouvant représenter des ennemis, il n'en demandait pas davantage. Le jeu de la guerre suffisait à l'enfant. Désormais, c'est une guerre sérieuse que veut le jeune homme. Il lui faut des armes véritables, des ennemis réels; du fer à manier, des hommes à combattre. Ce n'est plus la soif du bruit qui le travaille; c'est l'amour de la gloire qui le dévore. Adieu maintenant les maillets et les bâtons! Adieu les combats au poing avec ses frères; les semblans de révolte et d'assaut! Adieu les manans et le village, et les brigandages enfantins sur la grande route! adieu enfin *l'armée de Bertrand!* Ce que Bertrand rêve aujourd'hui, ce qui fait palpiter son cœur et battre ses artères, ce qui fascine ses yeux et attire sur son front cette rougeur ardente, ce qui passe et repasse, comme un tourbillon rapide et enflammé, devant son imagination en délire, c'est le tournoi, avec ses pompes, et ses fanfares, et ses prestiges! Le tournoi, c'est là que

volent son ame et sa pensée! Il donnerait, sans balancer, les longues années de vie qui lui sont promises sur la terre, pour passer une heure au tournoi!

Et il sera enfermé tout le jour, entre quatre murs silencieux et sombres, sourds à ses pleurs de honte et à ses cris de rage!!

Pendant que ces idées cruelles se débattaient confusément dans sa tête, les verrous de sa prison glissèrent doucement, et la porte tourna sur ses gonds rouillés; le prisonnier, agité d'un vague pressentiment de délivrance, jeta les yeux de ce côté, et ne put retenir un cri de joie, en voyant paraître la figure douce et riante de la religieuse.

— Bertrand, lui dit-elle vivement, vous êtes libre!

— Libre! s'écria le jeune homme.

Et, l'émotion étouffant sa voix, il ne put en dire davantage. Il tomba à genoux devant sa libératrice, dont il couvrit les mains de baisers et de larmes.

— Mon ami, reprit celle-ci, en fixant sur les

yeux du jeune homme un regard pénétrant, vous n'avez plus de temps à perdre...

— C'est vrai, dit Bertrand.

Et, comprenant et prévenant la noble pensée de la prophétesse, il descendit précipitamment de la tour.

Mais comment la religieuse avait-elle eu connaissance de l'emprisonnement de son protégé? Et par quel moyen était-elle parvenue à l'élargir? Voici le fait.

Les signes d'incrédulité dont le sire de La Motte avait accueilli les prédictions faites pendant le déjeuner, et surtout les tergiversations qu'il avait opposées à l'intercession des convives en faveur de son fils, ayant fait pressentir à la religieuse qu'il méditait contre ce dernier quelque paternelle trahison, elle vit la confirmation de ce pressentiment dans l'absence de Bertrand, au moment des préparatifs du départ. La dame de La Motte fit la même remarque; et la mère et la protectrice cherchèrent aussitôt ensemble le moyen de rendre la liberté au captif.

Avant tout, il fallait savoir où il était enfermé. La châtelaine se chargea d'aller à la découverte.

Elle laissa les chevaliers et les dames recevoir, dans la cour, leurs chevaux et leurs palefrois de la main des écuyers, et se mit à parcourir à la hâte les galeries et les appartemens du château, se dérobant aux yeux qui auraient pu trahir sa ruse maternelle, et appliquant une oreille attentive et inquiète à toutes les portes fermées qui se trouvaient sur son passage.

Elle arriva ainsi à la tour, au moment même où les deux varlets venaient d'y emprisonner Bertrand. Cette rencontre faillit d'abord la décontenancer; mais, le désir de délivrer son fils lui rendant aussitôt son sang-froid, elle dit tranquillement aux geôliers, qu'elle était chargée par son mari de leur commander de garder fidèlement la porte de la tour jusqu'après le départ du cortége, puis de remettre alors le captif aux mains de la religieuse qui viendrait le réclamer.

Les varlets, trouvant cet ordre tout simple, se le tinrent pour dit, et la châtelaine triomphante alla conter le tout à sa complice. Celle-ci, qui ne

devait point aller au tournoi, accepta sa mission libératrice avec d'autant moins de scrupule, qu'elle croyait de son devoir d'ouvrir au jeune homme, méconnu de son père, la route brillante que Dieu l'avait chargée de lui montrer dans l'avenir.

Maintenant, retournons à notre héros, et voyons comment il usera de cette liberté dont il avait si cruellement pleuré la perte, et qu'il vient de recouvrer avec tant de plaisir.

LE TOURNOI.

CHAPITRE XII.

Le Tournoi.

Arrivé dans la cour du château, Bertrand courut tout d'abord aux écuries. Il en trouva les portes ouvertes, et cette circonstance extraordinaire lui inspira une crainte qui ne fut que trop promptement confirmée. Le sire de La Motte,

ayant mis tous ses chevaux au service de sa famille et de ses amis, n'en avait pas laissé un seul au manoir.

Ce désappointement rendit au bouillant jeune homme toute sa fureur. Il frappa du pied, maudit la fatalité qui venait renverser successivement ses espérances les plus chères, et se mit à traverser la cour dans toutes les directions, sans savoir où il allait.

C'est qu'en effet sa situation était horriblement critique. Il fallait renoncer au projet d'aller à Rennes, ou s'y rendre à pied, au risque d'arriver quand le tournoi serait fini.

Au moment où Bertrand se décidait à prendre ce dernier parti, il aperçut, sur la grande route, à quelque distance du château, une charrette traînée par un méchant roussin et conduite par un manant du pays. Aussitôt, une idée, telle que lui seul en concevait, lui vient à l'esprit. Il s'arme à la hâte du même tronçon d'épée que nous lui avons déjà vu à la main; il franchit la grille, gagne la grande route, et court tout droit au paysan.

— Manant! lui crie-t-il d'aussi loin qu'il peut s'en faire entendre, où vas-tu?

— A Lamballe, mon garçon.

— D'abord, je ne suis pas ton garçon, mais ton seigneur. Commence donc par apprendre à parler. — Tu dis que tu vas à Lamballe?

— Oui, messire.

— Tant pis pour toi.

— Pourquoi donc?

— Parce que je vais à Rennes, moi, et qu'il me faut ta bête.

— Ma bête! Plaisantez-vous?

— Au contraire. Descends donc de bon gré, si tu ne veux pas descendre de force.

— Oh! oh! Voilà un langage qui m'apprend votre nom, comme si vous me le disiez.

— Vraiment?

— Vous ne pouvez être que Bertrand, le fils aîné du sire de La Motte....

— Ton seigneur et maître. Ainsi, hâte-toi d'obéir.

— Malpeste! C'est bien assez d'obéir au père; s'il fallait encore....

Le paysan s'interrompit en voyant le jeune homme tirer son tronçon d'épée de ses hauts-de-chausses et le mettre en travers devant le cheval, qui s'arrêta court.

— Mais, monseigneur, reprit-il d'un air hypocrite, en cherchant à gagner du temps, que voulez-vous que je devienne, sans ma bête?

— Tu traîneras la charrette, à sa place.

— Et qui me paiera?

— Ce bâton, si tu dis un mot de plus....

Le manant voulut prendre un biais et lancer son roussin; mais il fut prévenu par Bertrand. Alors,

la lutte s'engagea, et, au bout de cinq minutes, le charretier tomba au milieu d'un tourbillon de poussière, tandis que son adversaire s'élançait sur le cheval, piquant des deux du côté de Rennes.

Le tournoi allait s'ouvrir quand Bertrand arriva dans la plaine qui en était le théâtre. Une foule considérable entourait déjà la lice; mais, à l'aide de sa bête et de son arme, l'impatient cavalier fendit la presse, et s'avança jusqu'aux limites posées entre les combattans et le public.

Là, sa position fut d'autant plus avantageuse, qu'exhaussé par son cheval au dessus de ses voisins, il pouvait embrasser du regard toute l'étendue de la lice.

C'était la première fois qu'un pareil spectacle frappait ses yeux. Aussi, au premier abord, son impression fut une sorte de vertige; et, comme un aveugle qui aurait trop subitement recouvré la vue, il ne distingua rien dans ce chaos chatoyant de soie, d'or et de pierreries, d'une part; de fer et d'acier, de l'autre. Sans l'immobilité de son cheval, dont la fatigue faisait plutôt un siége qu'une

monture, son éblouissement l'eût empêché de se tenir en selle.

Ce premier moment passé, il analysa avec ravissement tous les détails du tableau déroulé devant lui.

Son œil enchanté erra avec rapidité, de la lice à l'amphithéâtre, des héraults armés de leurs pavillons et de leurs trompettes, aux juges du camp assis sur leur estrade tendue de pourpre et enrichie d'hermine.

Le vaste écusson qui s'élevait à l'extrémité de la lice, portant les armes de Bretagne, brodées en or et argent sur azur; les bannières des tenans du tournoi, qui flottaient aux mains des écuyers; les barrières encore baissées, qui allaient se lever devant les champions; le trône magnifique, dressé pour le duc Charles de Blois et pour Jeanne de Penthièvre sa jeune épouse; la table sur laquelle le diamant précieux, promis au vainqueur, brillait, richement enchâssé, auprès du chapelet d'honneurd estiné à la *Reine de la Beauté et des Amours*; toutes ces choses et mille autres firent tour-à-tour battre le cœur de Bertrand.

Mais tout à coup, à l'instant même où les cris :

Largesse aux chevaliers, et les fanfares annonçant l'ouverture du tournoi, allaient changer son extase en délire, un désenchantement mortel vint lui glacer sa joie au cœur.

— Holà! lui crièrent plusieurs voix; si vous descendiez de votre coursier fringant, mon beau cavalier?

Cet avertissement inattendu pénétra, comme une flèche acérée, jusqu'au cœur de Bertrand.

Une circonstance que son impatience d'abord et ensuite son exaltation lui avaient fait complétement oublier, lui revint brusquement à l'esprit; c'était celle de son misérable accoutrement, le même que nous avons déjà décrit, à cette différence près, que le combat livré au charretier, sur la grande route, y avait ajouté un nouveau désordre et quelques accrocs de plus.

Bertrand n'était pas coquet; mais le contraste humiliant que formaient ses poudreux hauts-de-chausse et son hoqueton déchiré, avec les toilettes qui l'entouraient, le fit rougir de honte et de dépit. Sa conscience lui disait qu'il n'avait jamais été plus piteusement vêtu, et ses yeux lui

apprenaient qu'il ne s'était jamais trouvé en si brillante compagnie. Le moyen, après cela, de rester insouciant, ou de se faire illusion? D'ailleurs, les quolibets redoublaient et se croisaient autour du malheureux.

— Hé! l'ami, disait l'un, rangez-vous à droite; car il serait plus facile de voir à travers votre pourpoint qu'à travers votre individu.

— Beau sire, ajoutait un autre, où avez-vous trouvé ce casque si luisant? N'est-ce pas celui que portait Saint-Georges au siége de Jérusalem?

— Mais où donc a-t-il laissé la moitié de son hoqueton?

— Ne raillez pas, voisin; il va vous transpercer de cette fine lame, avec laquelle il a fait une boudonnière à ses hauts-de-chausse.

Et tous les hommes d'éclater de rire; toutes les femmes de se montrer du doigt le personnage, et Bertrand d'étouffer de colère, sans savoir sur qui la décharger, car les lardons pleuvaient de toutes les bouches.

Cependant, il espérait qu'on l'oublierait quand

les combattans entreraient en lice. Il se trompait.

— Ah ! ça, vous effacerez-vous, messire ? cria-t-on de plus belle.

— Croyez-vous que nous soyons venus céans pour vous contempler, vous et votre roussin ?

— Si du moins vous vous étiez faits beaux tous les deux ; mais la chose serait difficile.

Ce dernier trait, qui allait au delà de l'habit, mit Bertrand hors de lui-même ; il se détourna pour en chercher l'insolent auteur ; mais il n'aperçut que des visages qui lui riaient au nez, et des poings qui le menaçaient de le jeter à bas de sa monture, s'il ne se décidait à en descendre.

— Holà ! eh ! cria au même instant quelqu'un derrière lui : *A bas le chevalier de la triste figure !..*

Le mot était trop bien choisi pour ne pas faire fortune.

— A bas le chevalier de la triste figure ! répétèrent cent voix, perdues dans autant d'éclats de rire.....

Bertrand n'y tint plus. Il détourna brusquement son cheval, et, frappant à droite et à gauche, culbutant et foulant tout ce qui se trouvait sur son passage, il s'éloigna au galop de l'amphithéâtre.

DES ARMES !

CHAPITRE XIII.

Des armes!

Pendant un quart d'heure, le pauvre cavalier piqua des deux, allant, comme un fou, tout droit devant lui, et se croyant encore poursuivi par les huées de la foule, lorsqu'il en était déjà à plus d'une demi-lieue.

Enfin, son cheval épuisé s'abattit dans la poussière, et il se trouva en face d'une auberge. Il y entra, poussé, soit par quelque vague projet de revanche, soit par l'unique désir d'y cacher sa honte.

L'auberge était vide. Il alla s'asseoir à l'écart sur un escabeau.

Là, le corps ployé en deux, les coudes appuyés sur une petite table, le visage caché dans ses mains, il écouta, en quelque sorte, sa rage gronder en lui-même. Bientôt une hallucination délirante fit repasser devant ses yeux tous les événemens qui avaient marqué pour lui cette journée si pleine et si dramatique.

Il se vit, à la tête de ses manans, enlevant d'emblée sa place à la table de famille; puis, au milieu du banquet, fêté par la religieuse et les seigneurs; puis, au fond de sa prison, suivant d'un œil d'envie la calvacade sur la grande route; puis, enfin, libre et arrivant au tournoi. Alors les visages moqueurs de ses voisins et l'aspect de la fête, le son des fanfares guerrières et les rires sardoniques de la foule se confondirent dans sa tête, à un tel point, qu'il serra son front dans ses deux mains, comme pour l'empêcher d'éclater.

Toutefois, dans cette sorte de rêve, la vision qui le poursuivait le plus obstinément, c'était le tournoi; le bruit qui couvrait tous les autres, c'était celui des trompettes sonnant l'ouverture des lices, et le sentiment qui dominait son ame, c'était moins la honte d'avoir subi les affronts de la multitude que le regret de ne pouvoir partager la gloire des chevaliers.

Aussi son cri, en s'éveillant, fut celui-ci :

— Oh! si j'avais un cheval et des armes!..

Ces mots frappèrent un gentilhomme qui venait d'entrer dans l'auberge. Bertrand ne l'avait point aperçu et n'en avait point été remarqué; mais la parole de l'un et le mouvement de l'autre ayant attiré leur attention réciproque, tous deux se regardèrent et ne furent pas médiocrement étonnés de se reconnaître.

— Bertrand!

— Le sire de Landerneau!

Ces acclamations étaient à peine échangées entre les deux personnages, que le premier s'avançait

avec empressement vers le second, qui lui tendit amicalement la main.

Le bon chevalier, que nous avions quitté partant pour le tournoi, venait de s'en retirer, après avoir essuyé dans la première passe une légère blessure à la tête, et il s'apprêtait à se faire délivrer, par son écuyer, du fardeau gênant de son armure.

Après avoir expliqué cette mésaventure et ce projet au fils de son hôte, il allait lui demander, à son tour, par quel hasard il le rencontrait dans l'auberge, lorsqu'il le vit se jeter à ses genoux.

— Vous allez déposer vos armes? dit le jeune homme, qui n'avait pas remarqué autre chose dans les paroles du chevalier.

— Tu le vois bien, répondit celui-ci, en remettant son casque à son écuyer et en débouclant sa cuirasse.

— Oh! alors, prêtez-les moi pour une heure, Messire! reprit Bertrand.

Et, les mains jointes, les yeux fixés sur ceux du

gentilhomme, il attendait sa réponse avec anxiété.

Le chevalier, surpris, le considérait en silence.

— Pour une heure! Messire! pour une heure! répéta le jeune homme en embrassant les genoux du seigneur de Landerneau.

— Que feras-tu de mes armes, mon ami? dit enfin ce dernier, dont la surprise commençait à se changer en attendrissement.

— Je me vengerai! s'écria Bertrand d'une telle force, que le chevalier ne put s'empêcher de reculer de deux pas avec une sorte d'effroi...

— De qui te vengeras-tu?

— De tout le monde!

— Et comment?

— Vous verrez! — Mais le temps s'écoule et il n'y a pas une minute à perdre. Messire, au nom de votre amitié pour mon père! Au nom de celle que vous m'avez témoignée ce matin! cédez-moi pour une heure votre cheval et vos armes! Vos armes, Messire, et je suis à vous pour la vie! Vos armes...

et tout mon sang vous appartient. Vos armes! Vos armes!!!

En parlant ainsi, Bertrand sanglottait et se traînait aux pieds du gentilhomme.

Tout à coup, en relevant les yeux, il vit deux grosses larmes rouler sur les joues du sire de Landerneau.

— Ah! vous voulez bien? dit-il, avec un éclat de joie folle. Merci! merci!

Et il sauta au cou du bon chevalier qui le serra étroitement sur sa poitrine.

Le sire de Landerneau avait compris Bertrand, et s'était souvenu de la prophétie de la religieuse...

LES

PREMIÈRES ARMES.

CHAPITRE XIV.

Les premières armes.

Il y avait près d'une heure que le tournoi était ouvert et que les chevaliers rompaient des lances. De brillantes passes avaient eu lieu; de nombreux tours de force et d'adresse avaient mérité les applaudissemens de la multitude et l'approbation des juges; mais la plupart des champions qui avaient

paru en lice s'étaient également distingués, et aucun d'eux n'avait obtenu des succès assez éclatans pour mériter le prix.

La seule chose qui parut décidée, c'est que les Français l'emportaient sur leurs rivaux d'Angleterre et d'Allemagne, et que les Bretons étaient la fleur des chevaliers français.

On en était là, lorsqu'un nouveau concurrent se présente aux barrières. Son cheval, déjà couvert de poussière et de sueur, témoigne de son impatience d'entrer en lice, bien que son armure, peu proportionnée à sa taille, semble lui donner du désavantage. Il ne porte ni écharpe, ni couleur; aucun serviteur ne l'accompagne, et la visière de son heaume est entièrement relevée. Aux héraults introducteurs qui demandent à voir son visage pour s'assurer s'il est chevalier ou écuyer de noble maison, il jette à demi-voix un nom qui les surprend et leur fait lancer un regard particulier vers le point de l'arène où sont les tenans d'armes.

Après cette laconique réponse, le chevalier relève sa visière, franchit la barrière qui s'ouvre devant lui, et s'élance au trot dans la lice.

Un murmure d'étonnement et de curiosité l'accueille aussitôt.

— Quel est ce nouveau joûteur?

— D'où vient-il, et quelle raison lui fait cacher sa figure?

— Pourquoi ne s'est-il pas montré plus tôt?

— C'est peut être un chevalier anglais ou allemand qui arrive à l'instant même.

— Justement, les pieds de son cheval sont encore tout poudreux.

— Ah! nous allons voir si celui-là est aussi fort et aussi vaillant que nos gentilshommes!

Pendant ces colloques, celui qui en est l'objet fait deux fois le tour des limites, et va se placer en face des barrières, immobile sur son cheval, l'écu au bras, la lance en arrêt, attendant tranquillement un adversaire.

Au lieu d'un, il s'en présente dix; tant cette brusque entrée et cette attitude résolue ont soulevé

de rivaux ! et tant on s'empresse pour soutenir l'honneur national contre celui qu'on croit un étranger !

Le sort décide de l'ordre dans lequel joûteront les dix adversaires. Par un singulier hasard, six d'entre eux font partie des seigneurs qui ont déjeuné le matin chez le sire de La Motte. Chacun prend sa place derrière les barrières, et le premier désigné s'avance : c'est le châtelain de Guingamp.

Les deux champions se mesurent du regard et s'élancent l'un contre l'autre. Le fer choque le fer; des milliers d'étincelles jaillissent ; une lance vole en éclats dans l'arène... et le châtelain désarmé cède la place à un autre, pendant que son vainqueur retourne à la sienne, au milieu des applaudissemens de la foule.

Un second, un troisième et un quatrième champion subissent le sort du sire de Guingamp. Les applaudissemens redoublent dans l'amphithéâtre ; les juges du camp se récrient d'admiration, et les chevaliers bretons puisent dans leur dépit un nouveau courage.

Le baron de Tresiguedy paraît, impatient de venger ses frères d'armes. Sa force et sa vaillance sont connues de tout le monde, et ceux qui ont félicité l'inconnu commencent à trembler pour lui. Crainte vaine! A la seconde passe, le célèbre baron a son écu traversé par la lance de son rival, dont la pointe lui effleure le bras et l'atteint au défaut de la cuirasse. Il chancelle sur les arçons, et ses écuyers l'emportent sans connaissance...

Ce coup brillant et terrible fait succéder, parmi les assistans, les acclamations aux battemens de mains, et parmi les chevaliers, la stupeur à l'émulation. Trois d'entre les champions qui restent renoncent à une lutte qui ne peut qu'ajouter au triomphe de l'étranger (car on le désigne toujours ainsi). Les châtelains de Léon et de Carhaix sont les seuls qui osent croiser leur fer avec le sien.

Le premier tient le redoutable adversaire en échec pendant plusieurs minutes; mais bientôt il essuie une charge si violente, que son arme et son écu vont joncher la terre, et qu'il est réduit à merci comme ses prédécesseurs.

Le sire de Carhaix s'avance enfin, muni d'une

lance neuve, monté sur un cheval qui n'a pas couru encore, et animé par les encouragemens de toute la chevalerie du tournoi dont il a l'honneur à venger.

L'inconnu sent qu'il ne faut plus qu'un dernier effort, mais un effort surhumain. Il excite, du geste et de la voix, sa monture épuisée; il respire puissamment sous sa cuirasse et son heaume, puis il court sus au châtelain. Trois fois les deux combattans ébranlent le sol du choc effroyable de leurs armures, trois fois ils retombent en selle sans s'être entamés.

Après un instant de trève, ils s'élancent avec une nouvelle rage; un nuage de poussière, où mille éclairs se croisent, les dérobe quelque temps à tous les regards, et bientôt on en voit sortir l'inconnu triomphant, tandis que le sire de Carhaix roule avec son coursier sur l'arène (1).

(1) Si quelques uns de nos lecteurs, avant de connaître le joûteur dont nous racontons les exploits, trouvent de l'exagération dans leur multiplicité, nous les renvoyons à tous les historiens de l'époque. Plusieurs portent jusqu'à quinze le nombre des champions mis à merci par notre héros; et Guyard de Berville assure qu'il saisit un des plus vigoureux par le bras et le porta ainsi tout autour de la lice, à l'*esmerveillement universel*.

À ce spectacle, les applaudissemens et les cris de la multitude vont jusqu'au délire. Mille voix proclament l'étranger vainqueur en demandant son nom, et les juges s'apprêtent à lui décerner le prix du tournoi... lorsqu'un des tenans quitte sa place et paraît en lice.

C'est le sire de La Motte...

Après avoir soutenu vaillamment l'honneur breton, au commencement des joûtes, il veut le relever, à la fin, et il se sent le courage et la force de tenter une dernière épreuve contre l'invincible champion.

Il pousse droit à celui-ci, le bouclier tendu et la lance en arrêt. L'inconnu ne se fait point attendre ; mais en passant près du châtelain, au lieu d'attaquer, il pare avec habileté, puis abaisse respectueusement son arme.

Le sire de La Motte croit que son adversaire a voulu se donner du temps, et revient à la charge. Même manœuvre et même salut. Alors le châtelain, aussi vivement intrigué que tous les spectateurs, comprend qu'il faut opposer l'adresse à l'a-

dresse, et, dans une troisième passe, portant un coup inattendu à la mentonnière de son rival, au moment où celui-ci s'inclinait de nouveau sans charger, il fait sauter son heaume et met ainsi à découvert ce visage qui s'était jusqu'alors tenu caché avec tant de soin et que tout le monde était si impatient de connaître...

Aussitôt la lance lui tombe des mains ; il se rejette en arrière avec une telle surprise qu'il manque de perdre les arçons, et un cri s'échappe de ses lèvres :

— Mon fils !

—Bertrand ! répètent les sept chevaliers vaincus.

Et le nom de Bertrand, reçu avec acclamation par ceux qui le connaissent, comme par ceux qui l'ignorent, vole de bouche en bouche et fait le tour de l'amphithéâtre. Les chevaliers, heureux de retrouver un Breton dans celui qu'ils avaient pris pour un étranger, l'applaudissent avec une joie d'autant plus unanime. Ceux des assistans qui reconnaissent le pauvre cavalier qu'ils avaient accueilli de leurs quolibets, le vengent d'eux-mêmes

en le félicitant plus que tous les autres; et les dames, ne voyant à cette figure si peu séduisante que l'auréole de gloire dont leur imagination l'entoure, battent des mains au jeune vainqueur et balancent leurs écharpes sur son passage.

Cependant un tableau non moins intéressant s'offre aux yeux dans la lice même. Les deux joûteurs sont descendus de cheval; le père enivré serre convulsivement son fils sur son cœur, et l'arrose de larmes de joie et de tendresse. Il reconnaît que la religieuse ne s'est pas trompée; que Bertrand le vaurien deviendra Bertrand le héros; il le prend dans ses bras, le montre de loin à sa famille attendrie et le porte plutôt qu'il ne l'amène devant l'estrade des juges, au pied du trône de Charles de Blois.

Le duc saisit la main du jeune vainqueur, *l'embrasse, l'appelle son cousin et le présente à Jeanne de Penthièvre, qui le baise sur les deux joues, comme une vaillante dame;* puis elle lui remet elle-même le riche diamant, prix du tournoi, et le chapelet d'honneur dont il doit faire hommage à la jeune fille qu'il nommera *Reine de la Beauté et des Amours.*

A l'instant même, Bertrand s'avance vers un point depuis long-temps remarqué par lui dans l'amphithéâtre, traverse la presse qui s'ouvre avec un empressement respectueux, et, se mettant à deux genoux, passe le chapelet au cou de la damoiselle de Landerneau.

— Je fais reine, dit-il, la fille du seigneur qui m'a fait chevalier.

Et, au bruit des fanfares guerrières et des acclamations de la multitude, les héraults portent en triomphe autour des lices le vainqueur du tournoi et la Reine de la Beauté et des Amours.

Le soir de ce jour, Bertrand fut fêté et caressé au manoir de La Motte, autant qu'il y avait été naguère châtié et maudit; et sa première action, le lendemain, fut d'envoyer le diamant conquis par son courage à la bonne religieuse, dont il justifia bientôt toutes les prédictions en devenant le connétable BERTRAND DUGUESCLIN.

FIN.

TABLE

DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

		Pages.
CHAPITRE XXVI.	L'Assaut	3
— XXVII.	Le Fantôme	17
— XXVIII.	La Mourante	33
— XXIX.	La belle Josèfe	41
— XXX.	Le Chant des Rosières	67
— XXXI.	Le Fiancé	83
— XXXII.	Le cinq Mai	103
— XXXIII.	La justice de Dieu	123
— XXXIV	La justice des Hommes	139
COMPLÉMENT		155
CHAPITRE 1er.	Merkel	157
— II.	Le Cimetière	179
— III.	La Chapelle	195
— IV.	Le Goëland de Sorloges	205
— V.	Painbœuf	229
— VI.	L'Homme de Dieu	249
— VII.	L'Autel de Buzay	261
— VIII.	Lamotte-Broon : les Seigneurs	279
— IX.	Les Manans	295
— X.	La Prophétesse	305
— XI.	Le Prisonnier	321
— XII.	Le Tournoi	331
— XIII.	Des Armes	343
— XIV.	Les Premières armes	351

PQ 2207 C452D6 t.2

Chevalier, Pierre Michel François Donatien

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY